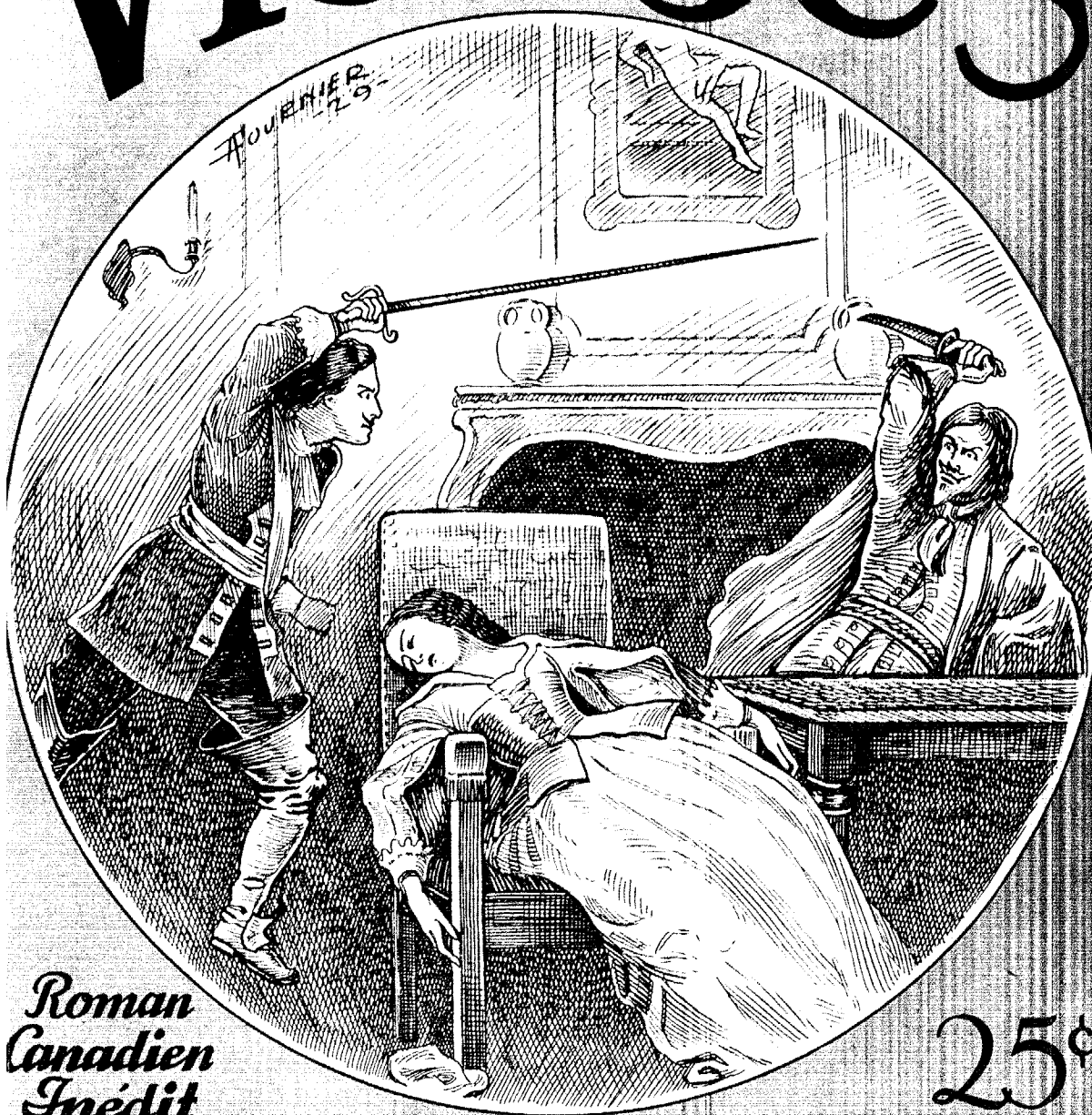


ROMAN CANADIEN

Jean Féron

L'HOMME
aux deux

Visages



Roman
Canadien
Inédit

25¢

VOLUMES PARUS dans la COLLECTION

- | | |
|---|--|
| 1.—L'Iris Bleu (2ième édition) | Par J. E. Larivière |
| 2.—Le Massacre de Lachine (épuisé) | Par X X X |
| 3.—Ma cousine Mandine (3e ed., 75c) | Par N. M. Mathé |
| 4.—Les Fantômes Blancs (épuisé) | Par Azylia Rochefort |
| 5.—La Métisse (2ième édition 75c.) | Par Jean Féron |
| 6.—Gaston Chambrun (épuisé) | Par J. F. Simon |
| 7.—Le Lys de Sang (épuisé) | Par Henri Doutremont |
| 8.—Le Spectre du Ravin (2e édition) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 9.—Le Médaillon Fatal (épuisé) | Par André Jarret |
| 10.—L'Aveugle de St-Eustache (3e éd.) | Par Jean Féron |
| 11.—Nypsia. | Par Henri Doutremont |
| 12.—Fierté de Race | Par Jean Féron |
| 13.—Roxane (2ième édition) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 14.—La Revanche d'une Race (2e éd.) | Par Jean Féron |
| 15.—L'Expiatrice (épuisé) | Par André Jarret |
| 16.—L'Associée Silencieuse | Par J. E. Larivière |
| 17.—L'Ombre du Beffroi (épuisé) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 18.—La Besace d'Amour (épuisé) | Par Jean Féron |
| 19.—Le Grand Sépulcre Blanc | Par Emile Lavoie |
| 20.—Les Cachots d'Haldimand | Par Jean Féron |
| 21.—La Cité dans les Fers | Par Ubald Paquin |
| 22.—La Taverne du Diable | Par Jean Féron |
| 23.—Le Trésor de Bigot | Par Alexandre Huot |
| 24.—Le Patriote (1837-38) | Par Jean Féron |
| 25.—Le Mort qu'on Venge | Par Ubald Paquin |
| 26.—Le Manchot de Frontenac | Par Jean Féron |
| 27.—Fleur Lointaine | Par François Provençal |
| 28.—La Ceinture Fléchée | Par Alexandre Huot |
| 29.—Le Bracelet de Fer (épuisé) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 30.—La Digue Dorée
(Le Roman des Quatre) | Par Ubald Paquin, Alexandre Huot,
Jean Féron et Jules Larivière |
| 31.—La Besace de Haine | Par Jean Féron |
| 32.—Le Lutteur | Par Ubald Paquin |
| 33.—Le Siège de Québec | Par Jean Féron |
| 34.—Le Mystère des Mille Illes | Par Pierre Hartex |
| 35.—Le Drapeau Blanc | Par Jean Féron |
| 36.—Les Caprices du Coeur | Par Ubald Paquin |
| 37.—Les Trois Grenadiers | Par Jean Féron |
| 38.—L'Impératrice de l'Ungava | Par Alexandre Huot |
| 39.—Le Mystérieux Monsieur de l'Aigle | Par Mme A. B. Lacerte |
| 40.—Le Mendiant Noir | Par Marc Lebel |
| 41.—L'espion des Habits Rouges | Par Jean Féron |
| 42.—L'Empoisonneur | Par Jean Nel |
| 43.—Le Capitaine Aramèle | Par Jean Féron |
| 44.—Le Massacre dans le temple | Par Ubald Paquin |
| 45.—L'Enjoleuse | Par Madame Croff |
| 46.—L'Île au Massacre | Par Prosper Willaume |
| 47.—La Prise de Montréal, | Par Jean Féron |
| 48.—Jean de Bréboeuf | Par Jean Féron |
| 49.—La Folle de la Pointe du Nord | Par L. Dubois-McCabe |
| 50.—La Belle de Carillon | Par Jean Féron |
| 51.—Les Aventuriers de l'amour | Par Henri Deyglun |
| 52.—Le secret de l'orpheline | Par André Jarret |
| 53.—La Corvée | Par Jean Féron |
| 54.—Bois-Sinistre | Par Madame A. B. Lacerte |
| 55.—Boeufs Roux | Par J. M. Lebel |
| 56.—La mystérieuse inconnue | Par Ubald Paquin |
| 57.—La Petite maitresse d'école | Par Mme Croff |
| 58.—Le Triomphe de l'amour | Par Mme Graveline |
| 59.—La Crise | Par F. Provençal |
| 60.—L'échafaud sanglant | Par Jean Féron |
| 61.—L'homme aux deux visages | Par Jean Féron |

Prix, chaque volume:
25 cents.

Casier Postal 969,

LE ROMAN CANADIEN
EDITIONS EDOUARD GARAND
1423, 1425, 1427 RUE STE-ELISABETH

Tél.: LANCASTER 6586

Par la malle:
30 cents.

MONTREAL

L'HOMME AUX DEUX VISAGES

Grand roman historique canadien inédit

PERIODE FRONTENAC 1674

PAR

JEAN FERON

Illustrations d'Albert Fournier



Publié par
"LE ROMAN CANADIEN"
Editions Edouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth
Montréal

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

A la même librairie

ROMAN

La Métisse	75c
Fierté de Race	25c
Flambard!	
Vol. 1. — La Besace d'Amour	25c
Vol. 2. — La Besace de Haine	25c
Vol. 3. — Le Siège de Québec	25c
Vol. 4. — Le Drapeau Blanc	25c
Vol. 5. — Les Trois Grenadiers	25c
La Revanche d'une Race	25c
L'Aveugle de St-Eustache	25c
Les Cachots d'Haldimand	25c
Le Patriote	25c
Le Manchot de Frontenac	25c
L'Espion des habits rouges	25c
Le Capitaine Aramele	25c
La Prise de Montréal	25c
Jean de Bréboeuf	25c
La Belle de Carillon	25c
La Corvée	25c
L'Echafaud Sanglant	25c
L'Homme aux deux Visages	25c
La femme d'or	15c
Le Philtre bleu	15c

THEATRE

La Secousse — Comédie dramatique en 3 actes.

Tous droits de publication, de traduction, reproduction,
adaptation au théâtre et au cinéma réservés par
Edouard Garand

1930

Copyright by Edouard Garand, 1930.

De cet ouvrage il a été tiré 10 exemplaires sur papier spécial; chacun de
ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

L'HOMME aux deux VISAGES

PAR JEAN FÉRON

Illustrations
d'Albert Fourmier



PROLOGUE

En ce jour de mai, sous un ciel éclatant, Québec étincelle de lumière. Le Saint-Laurent remue paresseusement ses ondes bleues sur lesquelles se balancent avec grâce de nombreuses voiles blanches. La ville est joyeuse et animée. Dans les jardins, les arbres font leur feuillée, les fleurs donnent le jour à leurs timides corolles, les herbes nouvelles, d'un beau vert sombre, tapissent déjà les parterres. Il semble que ce jour-là soit le plus beau qu'on ait vu, que la nature se soit faite plus belle que jamais, que le Ciel ait répandu sur la Nouvelle-France et son petit peuple tous ses bienfaits.

Monsieur le Comte de Frontenac parade par les rues de la cité : une compagnie de tambours

et de fifres le précèdent, ses gardes l'entourent, la maréchaussée ferme la marche. Car Monsieur de Frontenac aime à laisser entendre et surtout à faire voir qu'il est un maître ! Il entend être non le vice-roi, mais le roi de la Nouvelle-France. Il veut donner une idée de son pouvoir et, peut-être aussi, de sa puissance. Et, comme à dessein, il défile avec son imposante escorte devant la cathédrale et devant l'habitation de Monseigneur l'évêque, et comme pour narguer, sinon le défilé, le représentant du pape. Plus tard, ayant franchi la porte de la basse-ville, il passe lentement avec grand bruit de tambours et de fifres...

Le peuple, émerveillé, admire, salue, s'incline... Aux côtés de Monsieur de Frontenac deux cavaliers caracolent : l'un, à gauche, est le cheva-

ller d'Auteuil, procureur-royal; l'autre, à droite, est le lieutenant des gardes, le sieur Bizard. L'escorte passe devant le logis de Flandrin Pinchot... le capitaine Flandrin, comme on l'appelle, et ancien maître-geôlier dans les salles basses du Château Saint-Louis

Frontenac se penche vers Bizard.

— Il faudra arrêter Flandrin Pinchot, murmure-t-il, car c'est lui qui, par un tour de sa façon, a donné la liberté au calviniste Maître Jean. D'ailleurs, Lucie le redoute, et il pourra arriver qu'un jour on l'autre il n'aille pendre cette exquise jeune femme à notre gibet de la rue Sault-au-Matelot. Donc, s'il est incapable de quitter son logis, vous y aposterez deux gardes. Plus tard, nous verrons...

— Bien, Excellence, il sera fait ainsi que vous le désirez et commandez, répond Bizard.

Frontenac est sévère et digne sur sa monture noire et fringante.

Il se penche ensuite vers le chevalier d'Auteuil.

— Mon cher d'Auteuil, dit-il, ne pensez-vous point qu'il serait opportun de faire pendre Flandrin Pinchot?

— Excellence, je suis de votre avis. Je demanderai sa tête, et vous me la donnerez.

— Oui, mais qu'en ferez-vous, puisque Mathurin-le-Bourreau a été pendu la nuit dernière?

— C'est vrai, Excellence, mais j'ai trouvé, je pense, un autre bourreau...

— Vraiment?

— Oui... un mendiant... le père Brimbalon...

L'escorte poursuit son chemin...

FIN DU PROLOGUE

I

SEUL !

Voilà trente jours que Flandrin Pinchot est seul en sa maison de la basse-ville... Seul? Non, pas tout à fait: son fils adoptif, Louison, lui reste, et Louison va, tous les jours de la semaine, au collège des Jésuites. Et voilà, aussi trente jours que Flandrin Pinchot demeure aux arrêts suivant l'ordre qu'en a donné Son Excellence Monsieur de Frontenac.

Sait-on que Flandrin Pinchot était, un mois auparavant, maître-geôlier aux salles basses du Château Saint-Louis, demeure royale de Monsieur de Frontenac, comte de Buade? Eh bien, oui! Mais Pinchot avait péché contre la discipline, contre la consigne, contre le gouverneur lui-même; il avait donné la liberté, et de sa propre autorité, s'il vous plaît, à un "malandrin", comme on disait. Seulement, on ignorait dans le peuple que ce malandrin n'était autre qu'un paisible vieillard, ancien boulanger. Oui, mais cet ancien boulanger, ce paisible vieillard d'une honorabilité sans équivoque, se trouvait être un adepte de la "religion calviniste". On sait que, être "calviniste" ou, plus simplement, "huguenot", constituait un grand péché à cette époque, non seulement contre la religion catholique romaine, mais aussi, et peut-être surtout, contre Sa Très-Catholique Majesté le roi Louis XIV. Un calviniste était plus mal vu encore, croyons-nous,

qu'un janséniste. Enfin, c'était l'opinion de ces temps anciens, et nous ne pouvons la refaire. Or, ce pauvre vieux, ne portant pour tout crime que celui d'être d'un parti religieux différent, passait son temps à chercher sa fille. Oui, sa fille, un jour séduite, par on ne sait quelle canaille, avait abandonné le foyer paternel pour disparaître tout à fait et l'on ne savait où encore!

Et sait-on que Maître Jean — ainsi appelait-on ce vieillard malheureux — avait retrouvé sa fille? Oui bien, il l'avait retrouvée pendue à un gibet... au gibet de la rue Sault-au-Matelot. Et il l'avait dépendue... à temps! De sorte qu'il put voir sa fille tant aimée, tant pleurée, vivre dans ses bras frémissants. La scène avait été tragique, douloureuse à l'infini. Et dans le flot subit de la joie, de l'émotion, de l'horreur peut-être, Maître Jean avait exhalé son dernier souffle!

Et sait-on encore que Flandrin, pour avoir entretenu certaines secrètes amours, avait perdu sa bonne femme qu'on surnommait Chouette? Oui, la pauvre et chère femme n'avait pu apprendre ces amours clandestines de son mari, en qui elle avait toujours eu la plus grande confiance, sans sentir toute sa vie s'écrouler comme un château de cartes. Alors, il lui avait paru impossible qu'elle pût continuer de vivre avec l'homme qu'elle aimait et qui l'avait trahie. Elle était partie avec son petit, sans dire où elle allait; elle était partie traînant après elle les loques du désespoir. Partie en laissant derrière elle, peut-être aussi, un flot de larmes. Partie avec un cœur brisé à tout jamais... et doublement brisé, puisqu'elle laissait un homme qu'elle avait toujours aimé, qu'elle continuait d'aimer quand même... puisqu'elle laissait encore un adolescent, lequel, sans être né de sa chair, lui était aussi cher que celui à qui elle avait donné le jour. Elle abandonnait Louison, le fils adoptif de l'infidèle époux, elle l'abandonnait par crainte de ne pouvoir lui donner la subsistance et encore moins l'instruction. Elle abandonnait Louison avec autant de douleur que si cet enfant eût été l'oeuvre de sa conception.

Ah! quel coup pour Flandrin! Il perdait ce qu'il avait le plus cheri au monde... sa femme! Il se sentait engouffré dans un abîme de solitude, et il éprouvait ce même déchirement de cœur qui avait bien failli tuer sa compagne. Ah! pourrait-il vivre seul?... sans elle?...

Il ne le pensait pas. S'il savait... s'il pouvait savoir où elle était allée...

Non, elle ne l'avait pas dit.

Elle s'était parlé à elle seule, et elle s'était dit:

— Comment pourrai-je vivre dorénavant avec un tel homme? Me sera-t-il seulement possible de supporter sa vue? Il vaut mieux que je m'en aille avec mon petit. Je reprendrai mon métier... je me referai fille d'auberge, et pour mon petit, pour lui seul, je vouerai le reste de ma vie.

Si, par la terrible découverte qu'elle avait faite, la jeune femme de Flandrin avait manqué d'être tué sur le coup, lui, Flandrin, avait failli de son côté mourir en découvrant l'affreuse lettre qui lui apprenait le départ de celle qu'il aimait. Peut-être sous le flot des mots d'amour d'une donzelle quelconque, sous ses baisers hy-

pocrates et dans le tumulte indomptable de ses sens chavirés par la folle créature, oui, peut-être Flandrin avait-il, par moments, oublié un peu sa Chouette. Mais là, de savoir qu'elle était partie, qu'elle l'avait abandonné, ce lui était une torture sans nom, et c'est là, oui là qu'il sentait en son tréfonds combien il aimait cette compagne, et combien il aurait préféré donner sa vie plutôt que de se voir séparé de celle qui lui avait donné les plus belles et les meilleures joies. Et si Flandrin avait failli mourir, c'est que le coup lui était venu alors que, la nuit précédente, il avait été frappé traitreusement de trois coups de poignard dans la nuque et dans le dos. Ce lendemain matin il était tout brisé corporellement, et d'atroces douleurs le tourmentaient. Et par surcroît la perte de sang qu'il avait faite le rendait si faible...

S'il n'avait eu, encore, que ces blessures au corps et ces souffrances physiques; mais son esprit était bourré par d'affreux souvenirs, d'impossibles hypothèses et de confuses et accablantes suspensions.

En effet, que s'était-il passé au juste au cours de cette nuit précédente? Qui, par derrière, profitant d'opagues ténèbres, l'avait frappé de ce poignard? Sans doute, il se rappelait bien les deux malandrins, ces louches agents de M. de Frontenac, Polyte et Zéphyr Savoyard, qui l'avaient attaqué de leurs rapières. Flandrin avait réussi à les mettre en fuite. Et déjà il se réjouissait dans son triomphe, quand une main, et une main très sûre d'elle, lui avait planté dans le dos et par trois fois une lame de poignard. Flandrin avait échappé sa rapière, étendu les bras et saisi, d'une main qui cherchait un appui, une écharpe... une écharpe rouge. Ah! cette écharpe rouge... quelle affaire avait-il eu de la traîner avec lui jusqu'à son logis? Cette écharpe avait été l'objet révélateur. Cette écharpe, marquée d'un L, avait été la solution de l'énigme. Si lui, Flandrin, avait compris d'où lui étaient venus ces coups de poignard, sa femme, elle, avait compris que Flandrin était tombé par trahison sous les coups d'une amante. Et cela avait suffi... ce fut l'effondrement de tout!

Flandrin s'affaisse dans la faiblesse de son corps meurtri et dans le tourbillon du désespoir qui l'accable. Le lendemain, il est seul dans son logis, il est tout malade et courbaturé. Où est sa femme?... Quant à Louison, il sait que l'adolescent est parti pour le collège, car il passe huit heures. Et Flandrin se lève. Il sent l'inquiétude le mordre à l'esprit et au cœur. Et voilà la lettre de sa femme...

Pauvre Flandrin... il s'écrase encore sur lui-même. Ah! oui, c'en était bien assez pour le tuer, pour le finir! Pourtant non, il revient à lui, mais non pour jouir d'un bonheur qui pourra réparer ou guérir les maux dont il souffre; il voit entrer le lieutenant des gardes de M. de Frontenac, le sieur Bizard, qui, accompagné de quatre gardes, lui tient ce solennel discours:

—Flandrin Pinchot, Son Excellence le gouverneur vous fait mettre aux arrêts. A cause de vos blessures, vous ne serez pas traîné au Château, et deux gardes vont surveiller votre porte. Sachez aussi que Son Excellence vous renvoie

de son service. D'ici que vos blessures soient guéries, vous demeurerez donc dans votre logis; après, eh bien! le Conseil vous jugera.

Le lieutenant des gardes s'en est allé après avoir laissé deux gardes pour surveiller la porte de Flandrin et l'empêcher de prendre la fuite.

Et voilà trente jour que cela dure... trente jours qu'il est emprisonné dans sa maison... trente jours que sa femme est partie... trente jours qu'il endure un supplice de damné! Oui, trente jours que Flandrin vit dans un enfer, qu'il souffre le martyr en pensant à sa femme, à son petit, à Louison que les Pères Jésuites gardent avec eux en attendant que les choses s'arrangent. Et Flandrin ne cesse de se demander ce que va lui réserver l'avenir.

.....
Dans la matinée du trentième jour de sa captivité Flandrin voit entrer le lieutenant des gardes qui lui dit:

—Flandrin, Son Excellence a appris vos malheurs et elle a pitié. Elle m'ordonne de vous laisser la liberté et de retirer mes gardes. Seulement, le décret de M. de Frontenac demeure: vous ne faites plus partie de sa maison. Lemaillon a été mis à votre place.

Le lieutenant est parti, sans plus, emmenant ses gardes.

Demeuré seul, Pinchot, quoique libre maintenant, se sent enfoncer dans la pire des déchâncées. Il pense... Il a perdu sa femme, son enfant... il a perdu son amante... il a perdu sa place! Que lui reste-t-il? Plus rien. Alors, à quoi bon cette liberté? Qu'en fera-t-il, puisqu'il ne lui reste plus qu'une vie misérable? Ne vaut-il pas mieux mourir?

Mourir?...

A cette pensée Flandrin Pinchot se cabre. Mourir? Non... pas à présent! D'ailleurs il sent qu'il a repris toute sa vigueur d'avant. Ses blessures sont guéries, cicatrisées, il n'en ressent plus le moindre malaise. Il est même fort, très fort, et il pourrait manoeuvrer comme avant la plus lourde des rapières. Donc il est en mesure de défendre sa peau avec autant de succès qu'à ses meilleurs jours du passé, et il sait qu'il peut encore une fois conquérir sa place au soleil.

Non... il ne mourra pas à présent! Il a tout perdu, c'est vrai, mais il reste les traitres et les scélérats qui lui ont tout fait perdre. Il lui reste donc encore quelque chose: la vengeance! Oui, voilà un but à atteindre! Voilà un devoir à accomplir! Un devoir?... Oui, Flandrin le croit, parce qu'il se dit qu'il est utile et nécessaire de débarrasser le monde de ces vipères. Il en a aussi le droit. Eh bien! oui, est-ce que ce droit ne saurait appartenir à d'autres qu'aux grands et aux forts? Si les bourgeois et les nobles usent largement de ce droit de représailles, et si même les rois ne le dédaignent point, est-ce que lui, Flandrin Pinchot, quoique de modeste et pauvre origine, va le dédaigner? Non! non— Flandrin va se venger... il se vengera.

—Oh! cette femme maudite, pense-t-il... cette femme que j'ai ramassée dans la rue... cette femme que j'ai arrachée des mains de quelque monstre, une nuit... oui, cette créature perfide et traître, je saurai bien la retrouver et elle paie-

ra chèrement ses perfidies. Oh! coquine de coquine!...

Dans la turbulence de ses pensées, Flandrin Pinchot s'est levé en redressant tout haut sa taille. Il se met à arpenter à grands pas saccadés et furieux l'unique pièce de son logis. Sans le savoir, incapable de s'entendre qu'il est dans la furie cahoteuse et bruyante de ses idées, dans les chocs et contre-chocs qui assomment son cerveau, Flandrin parle tout haut... il parle et gesticule... il crie presque:

—Oui, sang-de-boeuf! je le jure par le Dieu qui m'entend, je me vengerai... je me vengerai terriblement! Oh!... ma vengeance sera l'une de ces vengeances...

Il a levé un poing menaçant vers le plafond, et ses yeux étincellent, et sa voix grince, rugit...

Quel serment va-t-il faire encore?... Non... une main frappe rudement dans sa porte à cette minute même.

Flandrin se tait et frémit. Il regarde autour de lui d'yeux égarés et fous. Il lui semble qu'il a fait quelque rêve extravagant. Pourtant, cette main qui frappe encore... Pinchot tressaille et, machinalement, va à la porte qu'il ouvre comme craintivement.

Un homme inconnu, entre brusquement, sans mot dire, et un homme qui semble prendre chez Flandrin des allures de maître...

II

L'INCONNU

Flandrin regarde cet homme avec une surprise qui grandit de moment en moment.

L'inconnu a promené autour de lui un regard froid, aigu et scrutateur, puis il s'est dirigé vers un siège sur lequel il s'est assis. Il fait signe à Flandrin de venir s'asseoir sur le siège qui lui fait vis-à-vis, et Flandrin obéit. Car, en même temps, l'homme a parlé sur un ton autoritaire:

—Venez prendre ce siège, Flandrin Pinchot, et nous allons parler d'affaires.

Oui, Flandrin a obéi, parce que le ton et l'accent de l'homme l'ont dominé. Ensuite, il lui semble que cet étranger possède quelque chose de magnétique et de fatal à la fois. Que peut bien lui vouloir cet homme? D'où vient-il? Qui est-il? Comment connaît-il Flandrin, lui qui ne le connaît pas? Ce sont toutes autant de questions qui, momentanément, l'arrachent à ses fureurs, à ses désespoirs, à ses amertumes. Voici au moins un dérivatif énergique...

Et, sorti de ses malheurs, Flandrin examine cet homme. Il est de taille moyenne et tout de noir vêtu: large feutre noir orné d'une plume noire, justaucorps de velours noir, veste de satin noir, culotte de velours noir, bas noirs et souliers noirs. A son côté gauche est passée une courte épée. L'homme paraît avoir trente-cinq à quarante ans. Son visage est maigre et quelque peu angulaire. Nez busqué, yeux acérés, bouche dédaigneuse. Oui, quel est cet homme? Par la physiologie, le vêtement et les manières, Flandrin le met dans la classe des gentilshommes du pays.

L'inconnu avait retiré ses gants de fine peau, daim ou chevreau. Il avait croisé une jambe sur l'autre et paru demeurer pensif. Durant plusieurs

minutes il ne regarda pas Flandrin. Puis il leva les yeux et parla ainsi d'une voix basse et lente:

—Ainsi donc, vous avez perdu votre femme et votre enfant... vous avez été frappé de trois coups de poignard par une maîtresse qui s'est moquée de vous et vous a fait servir à ses intérêts...

A ce souvenir évoqué par l'autre, Flandrin grimaça de fureur et gronda quelque chose d'indistinct.

—Ne m'interrompez pas, Flandrin Pinchot, reprit l'autre durement, laissez-moi parler d'abord. Je continue... Monsieur de Frontenac, aux investigations de son lieutenant des gardes, vous a fait tenir aux arrêts durant trente jours, après quoi vous avez été privé de votre poste au Château. Vous avez donc perdu à peu près tout ce que vous aviez. Maintenant, et je vous comprends et vous approuve, vous voulez vous venger... vous venger de tous ceux-là qui ont été cause de vos infortunes. Oui, vous voulez vous venger et vous l'avez juré; mais vous oubliez que vous ne pouvez pas vous venger par vous-même ou de vos seules ressources et forces, car ce serait vous attaquer à trop puissants. Non, que pourriez-vous faire contre ces gens? Rien... vous vous perdrez irrémédiablement. Il ne vous reste plus que la vie, et vous perdrez cette vie. Vous voilà donc en belle posture. Eh bien! rassurez-vous, Flandrin Pinchot, je vous apporte, moi, le moyen de vous venger...

—Vous!... s'écria Flandrin avec la plus grande stupefaction.

—Je vous l'ai dit.

—Mais dites-moi qui vous êtes d'abord?

—Pour le moment, sourit l'inconnu avec ironie, je suis, comme vous le voyez, un homme qui désire vous aider dans l'accomplissement de votre vengeance. Quant à mon nom, ce serait inutile de vous le dire, il ne vous apprendrait rien. Etes-vous satisfait? Au surplus, croyez-le bien, vous ne travaillerez pas pour rien...

—Si je comprends bien, vous voulez me prendre à votre service?

—Pas au mien uniquement... Qu'importe! Je vous demande si vous acceptez l'offre que je vous fais.

—Mais en quoi consisteront les services que j'aurai à vous rendre?

—Je vous le dirai plus tard, dans quelques jours, non ici à Québec, mais à Ville-Marie où vous devrez vous rendre dès demain.

—Ah! ah! vous voulez que je me rende à Ville-Marie?

—Oui. Acceptez-vous?

—C'est bon. Mais de quelle manière vais-je voyager?

—Il importe que personne ne soit informé de votre absence, ou du moins de ce voyage à Ville-Marie, ce qui veut dire que vous devrez voyager seul. Avez-vous un cheval?

—Non.

—Vous en achèterez un... le meilleur que vous pourrez trouver. Voici une première somme de deux cents livres. Lorsque cet argent sera épuisé, vous m'en préviendrez.

L'inconnu tendit une bourse que Flandrin accepta non sans que sa surprise prit des proportions formidables.

—Devrai-je m'armer aussi?

—Certainement, rapière et pistolets.

—Mais, Monsieur si vous savez que je suis destitué de mes fonctions par Monsieur le gouverneur, vous devez savoir aussi que je n'ai plus le droit de porter des armes, pas plus pistolets que rapière?

—Je sais, en effet, qu'ici à Québec vous n'avez plus ce droit, mais vous l'aurez à Ville-Marie. Soyez donc tranquille à ce sujet.

Flandrin sourit d'aise. C'était, tout à coup, l'unique joie qu'il éprouvait depuis ces derniers trente jours. Flandrin aimait le port des armes, surtout celui de l'épée ou de la rapière. Au fond, son plus grand malheur aurait été celui de se voir privé d'un privilège qui, selon lui, primait tous les autres. Perdre le droit de porter rapière lui était bien plus accablant que de perdre sa place. Pour Flandrin, la rapière représentait une dignité dont il s'enorgueillissait, et sans cette dignité il se croyait tombé dans la pire des déchéances. Avec la rapière et des vêtements de bonne apparence il pouvait, aux yeux de ceux-là qui ne le connaissaient pas, se donner les airs d'un officier de l'armée du roi, ou d'un haut fonctionnaire, voire d'un gentilhomme de petite lignée. Flandrin n'échappait pas, comme on le pense, à la règle générale: il avait son amour-propre. C'est un petit défaut qui se développe surtout chez ceux-là qui se trouvent issus d'origine humble ou obscure, ou chez ceux-là qui occupent un poste de moindre importance; l'on aime à se faire valoir plus et mieux qu'on ne vaut en réalité. C'était donc pour Flandrin une excellente nouvelle que celle de ce privilège retrouvé de porter rapière. De suite il se sentait réhaussé à ses propres yeux... et que ne serait-ce aux yeux des autres? Du coup il sortait, et grand, de la déchéance en laquelle il avait cru pa-ta-ger. Sans doute, la perte de sa femme lui était toujours une chose cruelle, mais de rentrer dans un ancien privilège lui faisait entrevoir l'heure proche où il pourrait plus facilement supporter cette perte. Même qu'il supporterait mieux la destitution, quasi honteuse, qu'on lui avait imposée.

Flandrin put donc répondre d'un cœur plus léger:

—C'est bien, Monsieur, je reprendrai ma rapière, j'achèterai un cheval et partirai demain, au point du jour, pour Ville-Marie. Mais là, à qui devrai-je me présenter?

—Dès votre arrivée vous vous rendrez à l'auberge de la Coupe d'Or sise sur la rue Notre-Dame près Saint-Gabriel. C'est là que je vous donnerai les instructions nécessaires.

L'inconnu venait de se lever. Il ganta ses mains et marcha vers la porte. Mais avant de franchir cette porte il répéta:

—Vous avez bien compris... à la Coupe d'Or sur la rue Notre-Dame?

—Oui, monsieur.

L'homme s'en alla. Flandrin referma sa porte et alla se rasseoir pour réfléchir. Quoique son esprit s'inquiétait du mystère en lequel il s'engageait — car depuis la venue de cet homme en noir tout lui apparaissait mystère — Flandrin se sentait revenir promptement à sa tranquillité ordinaire. Si le souvenir de sa femme le hantait

toujours, il avait pour se consoler cette perspective d'une vengeance qu'il désirait avec ardeur contre ses ennemis; il avait encore pour plus consolante perspective celle de se voir bientôt monté comme un cavalier de noblesse ou de bourgeoisie. Car l'inconnu lui avait dit d'acheter un cheval... quel délice! Il est vrai que Flandrin n'avait encore que deux ou trois fois en sa vie connu la croupe d'un coursier, mais chaque fois que la chose lui était arrivée il en avait éprouvé une joie sans pareille et un orgueil presque incommensurable. Et voyez, là, sa joie nouvelle! Quoi! était-il bien possible qu'il allait avoir bien à lui un cheval? Oui, si seulement il pouvait en trouver un! Mais où donc acheter un cheval, c'était chose si rare en ces temps-là!

Pourtant, il connaissait à la haute-ville un loueur et marchand de chevaux, et peut-être trouverait-il là son affaire.

Oui, mais ce n'était pas tout d'acheter un cheval, il avait autre chose à faire avant de quitter Québec. Que ferait-il de Louison, son fils adoptif? Il eut aussitôt cette idée: trouver une femme du voisinage qui consentirait, moyennant quelques livres, à tenir sa maison et prendre soin de l'adolescent. Oui, c'était la chose la plus simple à faire.

—Allons! se dit-il, je vais me mettre à l'oeuvre, j'aurai beaucoup à faire aujourd'hui. Je ne veux pas partir non plus sans savoir ce qu'est devenue ma femme, et il est bien probable que Maître Jean, lui, pourra me renseigner là-dessus. Donc, j'irai voir Maître Jean. Et encore, je ne peux pas partir sans revoir Lucie... Oh! la coquine de coquine... Sang-de-boeuf! ce qu'elle va me payer tout ça lorsque je serai revenu de là-bas!

Ces souvenirs ravivaient sa rage. Instinctivement, avec le désir de la vengeance il porta sa main au côté gauche comme pour saisir sa rapière... Hélas! il l'avait échappée, perdue au cours de cette nuit fatale où il avait été poignardé! Eh bien! il en achèterait une autre...

Il quitta son logis, peu après, pour faire les courses nécessaires qu'exigeait son départ prochain.

III

OU FLANDRIN COURT APRES LES TREPASSES ET LES DISPARUS

Flandrin Pinchot décida de s'occuper en premier lieu de la chose la plus difficile: trouver un cheval. A cette époque, les chevaux étaient rares en Canada, à peine pouvait-on en compter deux cents en tout et partout, et encore ne les trouvait-on que dans les villes, attendu que les paysans n'avaient pas les moyens de se payer ce luxe. Hormis les seigneurs terriens, les chevaux demeuraient aux mains des gens de la ville. Monsieur de Frontenac en possédait vingt pour son service et celui de ses gardes. M. l'intendant Duchesneau en avait quatre. Monseigneur l'évêque, quatre aussi. Les gros marchands et hauts fonctionnaires en possédaient un ou deux chacun. Le reste était la propriété des charretiers de la cité. En tout, Québec avait en ses murs environ soixante chevaux. Heureu-

sement il y avait ce loueur et marchand de chevaux en la haute-ville, mais le marchand n'en avait que cinq, dont un seul à vendre. Flandrin ne trouva pas ce vieux et lourd cheval de son goût, et il voulut en acheter un plus jeune. Le marchand consentit à lui laisser un cheval de six ans pour trente livres, et la monture parut convenir à Flandrin. Le marché fut conclu, à condition, néanmoins, que le marchand gardât le cheval jusqu'au lendemain et lui donnât la pitance nécessaire.

Chez un sellier, qui en même temps faisait métier de savetier, Flandrin trouva une selle à bon compte.

Tout allait pour le mieux.

Flandrin se rendit ensuite au collège des Jésuites pour demander un court entretien à son fils adoptif Louison.

—Je pars, mais je vais revenir, dit Flandrin à l'adolescent.

Celui-ci se mit à pleurer.

—Ne pleure pas, mon garçon, je ne serai pas longtemps parti. Sang-de-boeuf! si ta mère t'a laissé, ton père te restera, sois tranquille!

Il lui dit de retourner, le soir après la classe, au logis où une brave femme lui servirait de mère en attendant qu'il fût revenu de voyage.

Louison sanglotait et nulle parole ne pouvait sortir de sa bouche. Ah! c'est qu'il était très malheureux depuis que sa mère adoptive s'en était allée sans l'emmener, et en perdant cette mère il croyait avoir tout perdu.

Flandrin le consola du mieux qu'il pût. Il l'embrassa longuement, car il l'aimait son Louison, il l'aimait davantage depuis ses infortunes, et sur cet enfant qui n'était pas de son sang il aimait à reporter tout l'amour qu'il avait pour sa femme et son propre enfant.

Ce fut d'un coeur désolé que Flandrin quitta le collège. De là, il se rendit chez un armurier et fit emplette d'une bonne et solide rapière qu'il eût grand plaisir à pendre à son côté; il acheta aussi deux pistolets. Il alla porter rapière et pistolets chez lui, n'osant pas paraître en public avec ces armes. Comme il arrivait à son domicile, il croisa une femme, veuve et déjà âgée, qui vivait chez son gendre, un batelier. Flandrin lui proposa le soin de sa maison et de son fils adoptif durant l'absence qu'il allait faire. La femme accepta avec d'autant plus d'empressement que Flandrin eut la bonne idée de lui mettre dans le creux de la main deux beaux écus d'argent.

—Voyons! se dit Flandrin avec satisfaction, j'ai à peu près terminé mes affaires. Il ne me reste qu'à voir Maître Jean et ma coquine qui m'a trompé et qui a attenté à ma vie!

Il reprit le chemin de la haute-ville. En passant devant un cabaret il fut bien tenté de boire quelques coups d'eau-de-vie pour se donner du nerf. Il entra. Le cabaret était désert. Il se fit servir de l'eau-de-vie, la dégusta lentement, mais refusa de répondre aux questions indiscretes de l'aubergiste. Celui-ci s'informait avec insistance de la femme de Flandrin, et aussi des motifs qui avaient poussé Son Excellence à le décharger de ses fonctions de maître-geôlier.

Flandrin demeura muet comme un roc, et il quitta peu après le cabaret pour aller frapper à

la porte de Maître Jean, son ami. Il est bon de dire ici que Flandrin n'avait pas remarqué un individu qui, depuis une heure, le suivait partout et paraissait l'épier avec attention. Cet homme était un pauvre vieux, tout voûté, tout tremblant, un bras en écharpe, les habits en loques, portant une besace au dos et marchant à l'aide d'un bâton sur lequel il paraissait s'appuyer avec peine. Mais comment Flandrin aurait-il pu remarquer qu'il était suivi et épié, puisqu'il était trop distrait pour reconnaître même les gens qui le croisaient et le saluaient?..

Quand il fut arrivé sur la rue Saint-Louis et au domicile de Maître Jean, Flandrin remarqua de suite que la porte de la maison était à demi-ouverte. Il poussa la porte sans se donner la peine de frapper, et de suite il vit, non sans quelque surprise, que le mobilier avait été enlevé et que personne ne paraissait habiter là. Il n'osa pas entrer sur le coup. Il heurta la porte du marteau. Nul ne répondit. Intrigué, il entra. Non, personne dans ce logis. Flandrin parcourut les quatre pièces vides et désertes. Dans la chambre de Maître Jean il ne vit qu'un coffre, mais un coffre brisé à coups de marteau, éventré. Il ne restait dans ce coffre que quelques vieilles hardes. Flandrin, par on ne sait quelle curiosité, secoua ces hardes, et en vit tomber deux pièces d'argent. Il crut deviner la vérité.

—Oh! oh! dit-il, est-ce que les voleurs seraient venus ici?

Flandrin croyait se trouver devant un problème très énigmatique et qu'il ne se sentait pas de force à résoudre. Il sortit de la maison, l'esprit plus distrait qu'avant, et se demandant où Maître Jean avait bien pu élire nouveau domicile. A la porte, il se heurta à un vieux mendiant, l'individu même qui le suivait depuis une heure.

—Tiens! dit Flandrin en reconnaissant l'homme et sans la moindre défiance, c'est donc vous, père Brimbalon?

—Oui, pour vous servir, sieur Capitaine, répondit d'une voix chevrotante le loqueteux. Au moins vous, quand on vous rencontre, Capitaine, il n'est pas nécessaire ni de vous tendre la main ni de vous peindre nos misères, maux et infortunes; vous avez le coeur sur la main, comme on dit.

Le bonhomme ricanait aigrement.

Flatté de s'entendre appeler comme avant "Capitaine", Flandrin tirait déjà sa bourse et donnait au pauvre vieux un écu d'argent.

—Je ne suis pas riche, père Brimbalon, ajoutait-il, mais je donne toujours de bon coeur.

—Oui, oui, on vous connaît, merci, Capitaine. Mais vous me donnez trop... Un écu!... Peste! savez-vous que vous êtes chanceux, vous? Il est vrai que vous êtes capitaine et que vous avez, par-dessus le marché, des amis qui sont riches.

—Qu'entendez-vous par des amis qui sont riches?

—Je veux dire Maître Jean.

—Oui, c'est vrai, Maître Jean est riche et il est mon ami. Ah! ça, père Brimbalon, est-ce que vous savez quelque chose? Je viens voir Maître Jean pour affaires, et je trouve son logis désert et dévasté. Que s'est-il donc passé?

—Hein! vous ne savez point? s'écria Brimbalon

en sautant de surprise. Quoi! vous ne savez pas que Maître Jean a passé et trépassé?

—Vous êtes fou, père Brimbalon!

—Que le bon Dieu ait pitié de mon âme si je n'ai pas tout mon bon sens! Mais je vous affirme, Capitaine, que je suis aussi sain d'esprit que vous l'êtes vous-même. Mais comment, voilà déjà un beau mois qu'on a trouvé Maître Jean bel et bien mort!

—Dans son logis?

—Mais non... Ah! mais, dites-donc d'où vous revenez, Capitaine? Mais non, pas dans son logis... Décidément, vous ne savez rien. Où étiez-vous donc ce soir-là, ou plutôt ce matin-là? Ah! tiens, je me souviens... oui je me rappelle que le bruit a couru que vous aviez été grièvement blessé dans un guet-apens ou une bagarre...

—Oui, c'est bien vrai, blessé dans un guet-apens. Depuis trente jours je n'ai pas mis les pieds hors de ma maison, je sors aujourd'hui pour la première fois.

—Bon! bon! je comprends que vous ignoriez le fait. Pour revenir à Maître Jean que j'estime beaucoup, car il n'était pas moins généreux que vous avec les pauvres du bon Dieu, et sans vouloir vous vanter, Capitaine, oui, Maître Jean fut trouvé mort, décédé, trépassé, au pied du gibet de la rue Sault-au-Matelot, et le lendemain, pour comble de surprise, on découvrit que le pendu qui se balançait à la potence n'était pas le malandrin condamné par le Grand Conseil, mais le pendeur en personne... Mathurin le Bourreau.

A ces nouvelles qu'il ignorait, comme on sait, Flandrin demeura sans voix.

—Oui, oui, je vois bien que vous ne saviez pas, Capitaine, ricana encore le mendiant. Ah! ce n'est pas de votre faute ni de la mienne, car il n'y a pas que vous et il n'y a pas que moi qui ignorons le drame en ses détails. Si je voulais donner une figure de vérité à ce que je pense, je dirais que seul Maître Jean savait tout ce que nous ne savons pas. Malheureusement, Maître Jean est mort!

Flandrin demeurait atterré. Maître Jean mort au pied du gibet de la rue Sault-au-Matelot! et en cette même nuit où lui, Flandrin, avait failli laisser ses os aux mains de deux chenapans d'abord, ensuite à celles d'une femme! Oui, qu'avait-il bien pu se passer d'extraordinaire autour de cette potence? Flandrin aurait donné gros pour le savoir, et bien d'autres aussi n'auraient pas donné moins!

Flandrin, poussé malgré lui par la curiosité, voulut savoir encore.

—Et l'homme que Mathurin avait pendu?...

—Ah! lui, Capitaine, vous comprenez bien qu'il a détalé... Seulement, je vous demanderai comment il a bien pu faire pour se dépendre?

—Mais Mathurin le Bourreau... qui donc l'aurait pendu à la place du malandrin?

—Ma foi! qu'on me pende aussi si j'en sais plus que vous ou d'autres sur ce mystère. Est-ce Maître Jean qui aurait pendu Mathurin?... Est-ce le dépendu?... Ou bien, Mathurin se serait-il pendu lui-même? Cherche, Médor!

Troublé par tout ce qu'il venait d'apprendre, Flandrin quitta le mendiant et s'achemina vers

la rue du Palais où domiciliait son ancienne amante, Lucie.

Comme il allait atteindre le petit parterre précédant la maison, il vit sortir de celle-ci deux grands gaillards vêtus en bourgeois, portant la rapière et affectant les manières de gentilshommes. L'un d'eux tenait à la main une haute canne à pomme d'or que Flandrin n'eut pas de peine à reconnaître pour la canne de Maître Jean.

—Ah! ah! se dit Flandrin, je reconnais bien ces deux sacripants. Ce sont eux qui avaient enfermé Maître Jean dans une salle basse après lui avoir enlevé sa canne, et ce sont ces deux chiens qui ont tenté de me perforer de leurs rapières. Oui, ce sont toujours ces louches agents de Monsieur de Frontenac, Zéphyr et Polyte Savoyard, qu'un de ces jours je compte avoir le plaisir d'envoyer à tous les diables. Et si je ne me trompe, ce sont aussi ses sicaires à elle... Allons! je vais savoir enfin la vérité. Car elle doit être là... elle!

Les deux individus sortaient du parterre, croisaient Flandrin et lui décochaient un regard moqueur. En même temps, l'un disait avec une manifeste raillerie:

—Voyons, duc, suis-je myope ou clair-voyant? Ne vois-je point là notre ami, le capitaine Flandrin?

—Parfaitement, marquis; c'est bien ce pauvre capitaine décapuchonné par Son Excellence et abandonné par sa femme.

—Oh! si j'avais... gronda Flandrin en portant la main à son côté gauche.

Hélas! sa rapière manquait. Il l'avait laissée à sa maison.

Les deux autres se mirent à rire bruyamment et s'éloignèrent de pas rapides. On pouvait les voir se dandiner et les entendre s'interpeller de "duc" et "marquis".

Flandrin, cependant, sourit d'indulgence, et, tout en gagnant la maison de son ancienne amante, il pensait ceci:

—Je ne serais pas étonné que la maison de Maître Jean eût été dévalisée par ces deux marauds, ils en sont bien capables.

Rendu devant la porte de la maison, Flandrin heurta rudement du marteau.

Depuis un quart d'heure notre ami allait de surprise en surprise, et il croyait bien être au bout de toutes les nouvelles renversantes dont on l'avait presque assommé. Pourtant non: là encore Flandrin sauta de surprise en reconnaissant dans la personne qui lui ouvrait la porte l'ancienne servante de Maître Jean, Mèlle. La surprise était d'autant plus forte pour Flandrin qu'il s'était attendu de voir paraître Lucie, la ravissante Lucie avec ses magnifiques cheveux blonds. Et Mèlle elle-même n'était pas moins surprise de voir devant elle Flandrin Pinchot. Elle et lui se regardèrent un moment sans pouvoir prononcer une parole. Les lèvres de Flandrin se défigèrent bientôt.

—Par quel hasard, Mèlle, vous trouvez-vous ici? proféra-t-il avec quelque difficulté.

—Entrez, Capitaine, entrez, et je vous dirai la chose. Ah! si l'on pouvait savoir ce qui arrivera dans le monde! Je me demande encore, Capitaine, comment il se fait que je ne sois pas morte lorsqu'on a apporté dans notre logis de la rue

Saint-Louis le corps inanimé et rigide de Maître Jean.

—Nouvelle bien terrible, en effet. Je viens seulement d'apprendre sa mort.

Mélie regarda Flandrin avec des yeux tout ronds.

—La même nuit, expliqua de suite Flandrin, j'avais été sérieusement blessé dans un guet-apens. Voilà un mois que je garde le logis, et je sors aujourd'hui pour la première fois. Et ce fut la terrible nouvelle que j'ai apprise tout à l'heure quand je suis allé frappé à votre ancienne porte. Pauvre Maître Jean... je l'aimais bien!

—Et moi donc, Capitaine. Non, je ne saurai jamais pourquoi je ne suis pas tombée morte à la vue de ce pauvre cadavre.

—Mais dites-moi, Mélie, comme se fait-il que vous soyez dans cette maison?

—Parce que — et merci Dieu! — la fille de Maître Jean m'a prise à son service.

—La fille de Maître Jean, dites-vous?

Flandrin chancela.

—Oui, Capitaine. Elle n'aimait pas le pauvre logis de la rue Saint-Louis; elle a acheté cette maison.

—Elle a acheté...

—D'une jeune femme blonde qui l'occupait avant nous... une très belle jeune femme dont je ne sais pas le nom.

Flandrin était sur le point de devenir fou. Et n'en apprenait-il pas suffisamment pour le chavirer tout à fait. Voyons! voilà que "la fille de Maître Jean" qu'il ne connaissait pas, puisqu'il ignorait même que Maître Jean eût une fille... oui, voilà que cette fille de Maître Jean survenait tout à coup après la mort de son père et venait acheter la maison de sa maîtresse à lui, Flandrin!

—Et la fille de Maître Jean, est-elle jeune, blonde et belle? Interrogea Flandrin.

—Elle est jeune, belle et brune, Capitaine. Et elle est bien bonne aussi, bien pleuse, bien charitable. Une vraie sainte. Vous avez l'air tout tourné, Capitaine... Ah! c'est vrai, comme moi, vous ignoriez que Maître Jean avait eu une fille de sa femme trépassée depuis bien des années, et une fille qu'il avait perdue vers l'âge de quinze ans.

Flandrin branlait la tête comme un idiot.

—Et elle n'est pas ici, la fille de Maître Jean? demanda encore Flandrin.

—Elle est allée chez le notaire-royal pour terminer les affaires d'héritage de son pauvre père.

—Et l'autre jeune femme... celle qui avant vous habitait cette maison?

—Elle est partie... je ne sais où.

Flandrin garda un moment le silence pour réfléchir. Puis il dit:

—Mélie, j'aimerais bien à connaître la fille de Maître Jean, et c'est pourquoi je reviendrai un autre jour. Oui, je reviendrai, Mélie...

Et il s'en alla vers son logis le cerveau tout bouleversé par les nouvelles inconcevables qu'il avait apprises.

Quand il fut chez lui, il se laissa choir dans un fauteuil et se mit à méditer longuement...

IV

OU FLANDRIN N'A PAS FINI D'EN APPRENDRE...

Il fut tiré de sa rêverie par l'entrée de son fils adoptif revenant du collège des Jésuites. L'écollier parut avec un visage grave. Une grande amertume paraissait creuser ses traits délicats. Il n'avait plus cet air serein et confiant qu'on lui avait connu jusqu'à ce jour. Flandrin vit de suite ce changement dans la physionomie du garçonnet, d'ailleurs il l'avait remarqué dans la matinée de ce jour quand il était allé au collège. Il mit cette tristesse sur le compte de sa femme qui avait abandonné Louison et son mari. Oui, Flandrin le savait: Louison souffrait autant, sinon plus, que son père adoptif de l'absence de celle qu'il avait aimée comme sa mère.

L'écollier, après avoir posé ses livres sur la table, s'était assis pour demeurer yeux baissés, la figure fermée, les mains posées sur ses genoux.

Flandrin le considéra avec attendrissement. Son cœur se serrait à la pensée seulement que cet enfant, de père et de mère inconnus, souffrait. Il le considérait avec attention, il le regardait comme il ne l'avait jamais regardé auparavant. Et, chose curieuse, pour la première fois il lui découvrait une singulière ressemblance avec l'image d'une autre personne... une jeune femme (non la sienne) dont il ne pouvait perdre le souvenir. Oui, les cheveux d'or de cet enfant, ressemblaient, à s'y méprendre, à d'autres cheveux d'or... ceux d'une jeune femme... et de cette jeune femme dont il avait, par d'étranges circonstances fait son amante. Et c'étaient encore les mêmes yeux profonds, la même délicatesse de traits, presque la même bouche. N'était-ce pas étonnant?

Il n'en fallait pas davantage pour replonger Flandrin dans un abîme de pensées plus ou moins gaies.

La pendule sonna cinq heures.

Flandrin sursauta.

—Ah! ah! proféra-t-il, cinq heures déjà! Le temps va vite, et demain je devrai partir...

—Où allez-vous, papa? interrogea timidement l'écollier.

—Je ne sais pas, mon garçon. Je ne sais qu'une chose, je pars en voyage. Mais je ne serai pas longtemps absent. En tout cas, j'ai trouvé une brave femme qui aura soin du logis et qui te veillera comme une mère. Tu la connais bien, c'est la mère Babeux.

Le collégien garda le silence.

—Tu lui seras obéissant comme à moi, reprit Flandrin, et comme tu l'étais à ta mère.

—Ma mère? fit Louison. Celle qui est partie?

—Oui, hélas! soupira Flandrin en baissant la tête. Oui, celle qui est partie...

—Pourquoi est-elle partie?

—Je ne sais pas.

—Où est-elle allée?

—Le sais-je davantage? Elle est partie, voilà tout. Que Dieu la garde et la protège!

—Pourquoi ne m'a-t-elle pas emmené?

—Pourquoi? Ah! est-ce que je peux savoir encore? Je sais seulement qu'elle a emmené le petit... mon petit que j'aimais tant!

—Et moi... ne m'aimez-vous pas autant?

Flandrin regarda l'écolier avec surprise.

—Ai-je jamais fait voir, Louison, que je ne t'aime pas? Non, jamais! Ah! oui, je t'aime, et plus que tu pourrais penser. Voyons! est-ce que je m'occuperais de toi, de ton avenir, si je ne t'aimais pas?

—Mais, pourtant, je ne suis pas votre enfant... je t'aime tout comme si tu l'étais. Voilà dix ans passés que je t'ai recueilli, et tu marchais alors sur tes cinq ans. Depuis ces dix ans je t'ai considéré comme mon fils. T'ai-je jamais fait voir le contraire? Dis...

—Non, non. Vous avez été bon pour moi, et c'est pourquoi je vous ai aimé comme j'aurais aimé mon vrai père. Mais mon père... qui était-il? Où est-il? Est-il vivant? Est-il mort? Et ma mère, ma vraie mère, la connaissez-vous?

—Non, je ne sais rien de tout ça. J'ignore jusqu'au nom de tes parents. Je t'ai donné mon nom. Quant à tes vrais parents, je commence à croire qu'ils sont morts depuis longtemps.

—Mon père est peut-être mort. Mais ma mère, elle, il me semble qu'elle vit encore.

—Il te semble...

—Et il me semble aussi que je l'ai vue.

—Tu ne rêves pas au moins, Louison?

—Je peux même affirmer que je l'ai vue, et qu'elle, ma mère, m'a vu!

—Voyons! mon Louison, ne perds pas la tête! fit Pinchot devenu tout pâle.

—Je ne perds pas la tête. J'ai vu ma mère, une nuit. Il y a déjà un mois, oui, un mois que je l'ai vue. Depuis ce temps je la revois telle que je l'ai aperçue... Là, elle me regarde de ses grands yeux noirs et profonds... Moi, je considère son beau visage et ses grands cheveux blonds qui tombent en désordre sur ses épaules... Et elle tend vers moi ses mains... On dirait qu'elle me supplie ou m'appelle... Puis elle pousse un grand cri...

—Louison, que dis-tu là?

—Ce que j'ai vu et entendu l'autre nuit!

—Mais quelle nuit... quelle nuit et où?

—La nuit que vous fûtes blessés. Elle, ma mère, je l'ai vue au pied de la potence à laquelle pendait Mathurin le Bourreau. Et j'ai vu ma mère dans les bras d'un homme que j'ai reconnu...

—Quel homme?

—C'était Maître Jean.

Flandrin bondit, ému et agité.

—Tu as rêvé, Louison, tu as rêvé; ce que tu contes là est impossible!

—J'ai vu, répéta l'écolier avec conviction.

Flandrin marchait avec agitation dans son logis, et il pensait:

—Oui, il a dû voir, puisque Maître Jean a retrouvé sa fille, ou plutôt puisque le père et la fille se sont retrouvés, si je veux en croire toutes les histoires qu'on m'a rapportées. Pourtant, tout cela ne me paraît pas très clair. Il me semble que je patage dans le mystère le plus ténébreux qui soit et qui fût. Maître Jean, que j'avais pensé célibataire, avait donc un secret? Et n'était-ce pas aussi un terrible secret, puisqu'il l'a toujours si bien gardé? Quoi! Maître Jean serait le grand-père de Louison? Je ne suis pas loin de le croire, lorsque je me rappelle tout l'intérêt que le pauvre vieux lui portait. Comme il le re-

gardait d'yeux attentifs! Comme il aimait à l'interroger! Que de cadeaux il lui a faits! Et ne disait-il pas quelquefois: "Ton garçon, Flandrin, me rappelle une personne que j'ai beaucoup aimée autrefois... il y a de longues années." Oui, pauvre Maître Jean, il revoyait une autre image dans celle de Louison. Et quoi encore, Louison serait-il le portrait de sa mère? Une blonde aux yeux noirs... une blonde que Louison a vue... Ah! ça mais si cette femme était blonde, ce n'était pas la fille de Maître Jean, puisque Mélite m'a dit que la fille de Maître Jean est brune... Ah! ce que je voudrais savoir! Oui, savoir ce secret que Maître Jean a emporté avec lui dans la tombe!

Flandrin sentit qu'il avait besoin de plus de mouvements qu'il n'en pouvait trouver en son étroit logis. Il prit son chapeau et son manteau et dit à Louison:

—Je vais chercher la mère Babeux. Prends tes livres en attendant et prépare tes leçons de demain.

Il sortit à grands pas.

Flandrin pensait bien plus à la fille de Maître Jean qu'à la mère Babeux. Et cette pensée dirigea ses pas vers la rue du Palais. Sans le savoir au juste et sans se le dire encore moins, il voulait voir la fille de Maître Jean... il voulait s'assurer, ainsi que le lui avait confié Mélite, que la fille de Maître Jean était brune et qu'elle avait des cheveux noirs. Pour lui, elle ne pouvait être brune et avoir les cheveux blonds.

Il marchait vite sans s'occuper des nombreux passants qu'il croisait sur son chemin.

On était au mois de juin de cette année 1874. Cette fin de jour était une des plus belles qu'on eût pu voir, et la ville entière paraissait s'en réjouir par l'animation joyeuse extraordinaire dont elle retentissait. On eût dit que toute la population avait quittée ses foyers pour contempler la plus belle des natures; les rues et ruelles étaient parcourues en tous sens par un monde joyeux.

Le Saint-Laurent, avec sa nappe bleue doucement remuée par la brise de l'Ouest, n'était pas moins animé. Barques, pirogues, navires récemment arrivés de France se confondaient agréablement.

Quoique distrait, Flandrin n'échappait pas tout à fait au charme de cette nature. A songer qu'il partirait le lendemain, il sentait son cœur se serrer. Car il l'aimait son Québec dont il connaissait toutes les physionomies comme toutes les pierres. Il lui en coûtait donc de quitter cette ville de lumière et de joie pour aller jusqu'à ce Ville-Marie qu'il n'avait jamais vu et qu'on avait représenté comme un lieu monotone et sombre. Il essayait de se consoler en se disant qu'il reviendrait bientôt.

Comme il arrivait aux Magasins du Roi, dont la place était encombrée par une foule agitée et bruyante, il aperçut deux femmes qui se dirigeaient vers la porte de la haute-ville. Il n'eut pas de peine à reconnaître Mélite, l'ancienne servante de Maître Jean, pour l'une de ces deux femmes... mais l'autre? Oui, l'autre, tout de noir vêtue et tenant à la main une ombrelle de soie noire... une jeune femme, belle et gracieuse, brune et aux cheveux très noirs... Ah! ce devait être la fille de Maître Jean! Oh! comme

elle avait la taille de Lucie... Mais ce n'était pas Lucie, et Flandrin la voyait d'assez proche pour ne lui découvrir aucune ressemblance avec son ancienne amante. Oui, se dit Flandrin dont le cœur battait au point d'éclater, voilà la fille de Maître Jean!...

Il la vit disparaître peu après vers la haute-ville.

Flandrin se fit jour dans la foule tapageuse de la place des Magasins du Roi et regagna son domicile. Il sentait que son cœur était chargé d'une mélancolie atroce, et cette mélancolie semblait lui venir de l'image de cette jeune femme en noir, belle et séduisante, qui était la fille de Maître Jean. Mais cette image avait réveillé chez Flandrin un souvenir quelque peu embrumé depuis quelques heures, c'était le souvenir de sa jeune et aimable femme... Quel chagrin immense le dévorait! Il s'en allait vers un logis désert... vers son logis où, pourtant, vivait un pauvre orphelin qu'il aimait et qu'il ne savait comment consoler. Et repris par toutes ses amertumes et ses soucis, Flandrin se sentit de nouveau le plus misérable des misérables entre les hommes vivants...

V

EN ROUTE POUR VILLE-MARIE

Mais il fallait partir pour Ville-Marie... Flandrin en avait fait la promesse, et déjà il avait reçu à titre d'avance deux cents livres... deux cents livres pour des services particuliers qu'il aurait à rendre à cet homme vêtu de noir qui, le matin, était venu au domicile de Flandrin.

Malgré toute la diligence qu'il y voulut mettre le lendemain, Flandrin ne put quitter la ville avant le soleil levant. D'abord, il dut passer chez le marchand de chevaux qu'il trouva au lit. Il est vrai qu'il n'était encore que l'aube. Et lui le marchand se fit tirer l'oreille, il dormait si bien! Ensuite, il fallut bien donner au cheval la portion d'avoine et de foin: on ne peut pas partir pour un si long voyage avec un estomac vide. Enfin, brider la bête, la seller... tout cela prit du temps, et le soleil profita de ce temps pour se lever. Or, Flandrin aurait voulu partir plus tôt, afin que son départ ne fût remarqué de personne. Il était bien un peu furieux contre le marchand de chevaux, mais qu'y faire? Cependant, une fois qu'il se vit solidement monté dans les étriers, avec ses pistolets dans les fontes et sa rapière au côté, il fut si fier et content, si glorieux même, que sa fureur se passa. Il fut bien près de bénir le marchand pour avoir été cause de son retard à partir, car ce retard lui donnait l'avantage de s'exhiber aux regards admiratifs de certaines petites gens qu'il croisa sur son chemin. En effet, tandis qu'il se dirigeait d'un pas délibéré vers la Porte Saint-Louis, des citoyens pieux se rendaient aux offices religieux du matin, soit aux Récollets, soit à la cathédrale. Il surprenait plus d'un regard d'envie, ce bon Flandrin, et il se disait que ce monde devait sûrement le prendre pour un officier du roi ou pour un gentilhomme. Il n'en fallait pas plus pour le griser d'orgueil.

La Porte Saint-Louis venait d'être ouverte

pour laisser libre passage aux gens de la campagne, de sorte que Flandrin put la franchir sans être obligé de s'adresser au corps de garde. Maintenant il se trouvait hors les murs, et il se réjouissait encore de n'avoir rencontré personne de sa connaissance. Il respira longuement l'air frais du matin et admira le somptueux feuillage des arbres de la route. Aux chansons des oiseaux il prêta une oreille ravie, et sous un ciel aussi beau qu'il était possible, dans un soleil réjouissant Flandrin se sentit transporté dans une sorte de paradis où toutes les joies se donnaient à lui. Il exultait sous le souffle prometteur d'heureux présages, et il aurait voulu crier sa joie, son bonheur, tant il craignait que son cœur n'éclatât.

Flandrin continuait de diriger sa monture au même pas, bien qu'il voulût faire le trajet en trois jours, relais compris. Oui, mais avant de lancer son cheval au galop, il voulait s'accoutumer à la selle et aux étriers. Car, on le sait, Flandrin n'avait pas l'habitude, et il eût été imprudent de galoper tout de suite: au bout de dix milles de chemin il aurait été rompu et morfondu. Il valait donc mieux partir doucement...

Quand il eut atteint le sommet du cap, la route se mit à descendre. Plus loin, Flandrin traversa un plateau fortement boisé, puis le chemin tourna du côté du Saint-Laurent pour, après, prendre une direction plus Ouest. Mais là il fallait suivre une courbe très prononcée, et la route traversait une haute futaie. Mais tout était silencieux et désert...

Pourtant non... voilà que quatre hommes sortent brusquement de cette futaie, quatre hommes armés de rapières, quatre hommes qui barrent le chemin à Flandrin. Lui s'arrête à tente verges environ de ces hommes qu'il a reconnus. Du moins il en reconnaît deux: ce sont Zéphyre et Polyte Savoyard, les deux agents de M. de Frontenac; quant aux deux autres, Flandrin n'est pas loin de croire que ce sont deux gardes de la compagnie du sieur Bizard.

Les quatre hommes demeurent immobiles sur le chemin et regardent Flandrin d'yeux qui étincellent d'ironie.

—Ah! ah! fait Zéphyre à Polyte, est-ce que ce n'est pas là le sieur Flandrin Pinchot?

—Oui bien, se mit à rire Polyte, c'est bien le sieur Pinchot, autrefois capitaine et que Son Excellence a décapité.

Flandrin comprenait bien qu'on en voulait à sa peau, mais il ne fit voir de rien. D'ailleurs que lui importait quatre hommes? Il demanda avec un sourire narquois:

—Voyons! mes gentilshommes, je suis pressé... Voulez-vous me dire ce que vous désirez?

—Oh! répondit Zéphyre, nous désirons peu de chose... vous empêcher de passer seulement.

—Ah! ah!

—Nous désirons encore, dit Polyte à son tour, vous donner l'ordre de rentrer dans la ville.

—Et vous croyez que j'obéirai à cet ordre?

—Nous le croyons, s'il est vrai que vous tenez à sauver votre corps tout autant que votre âme.

—Si j'y tiens... éclata de rire Flandrin. J'y tiens tellement que je vous crie: place!

—Non, on ne passe pas ici!

—En ce cas, tant pis, sang-de-boeuf! je vous passerai sur le ventre, tas de canailles!

Flandrin enleva son cheval, le lança en avant et, en même temps, s'arma d'un pistolet. A dix pas des quatre hommes il déchargea son arme au hasard. Un balle atteignit un garde... La détonation parut affoler le cheval. Il s'arrêta net, piétina, renâcla et voulut se cabrer. Flandrin lui donna de l'éperon. La bête n'hésita plus, elle se darda contre les trois rapières qui demeuraient fermes sur le milieu du chemin. Mais ces rapières n'étaient pas aussi fermes qu'on aurait pu le penser; à la vue de l'animal qui se ruait sur eux, les trois hommes (car l'autre garde, que la balle de Flandrin avait atteint à une jambe, s'était déjà retiré sous les arbres) s'écartèrent quelque peu, comme hésitants. Polyte cria :

—L'animal de Flandrin va nous passer sur le ventre, comme il a dit!

Zéphyr fit un bond de côté, le garde aussi... Ce n'était que temps: un ouragan passait. Polyte fut emporté par l'ouragan, il avait trop tardé à faire place. Puis, on n'entendit plus qu'un galop enragé qui s'éteignait déjà dans le lointain, et l'on ne vit plus tard qu'un nuage de poussière jaune. Seulement, un peu plus tard, le nuage se dissipait, et, plus loin, un homme s'agitait sur le chemin et jurait de la plus terrible façon: c'était Polyte qui, trop étourdi encore, ne parvenait pas à se remettre sur ses pieds.

Quant à Flandrin, il allait si bon train, que le soir du troisième jour il faisait son entrée dans Ville-Marie. Le couvre-feu venait de sonner. Flandrin gagna de suite l'auberge de la Coupe d'Or, selon l'indication qu'on lui avait donnée. L'auberge était déserte ce soir-là et le maître de l'établissement fermait sa porte. Flandrin fut reçu de la plus accueillante façon, obtint un bon souper, puis un bon lit. Et comme il était harassé par la longue course qu'il avait fournie, il s'endormit du plus lourd et, peut-être aussi, du meilleur des sommeils.

VI

CHEZ SON EXCELLENCE DE VILLE-MARIE

Lorsque Flandrin se fut retiré, et au moment où l'aubergiste allait se glisser sous ses draps, — dix heures sonnaient, — un homme vint frapper à la porte de l'hôtellerie.

Celui qui frappait devait avoir une façon particulière de le faire, puisque l'aubergiste murmura aussitôt :

—Tiens! tiens! je parle que c'est notre lieutenant de police!

Sans plus, il saisit son bougeoir et descendit en bas quatre à quatre. Il n'ouvrit pas tout à fait la porte, comme s'il eût eu quelque méfiance; il l'entrebâilla seulement. Or, si Flandrin Pinchot eût été là, il aurait de suite reconnu "cet homme en noir" qui lui avait promis aide à la vengeance tout en l'invitant à venir en Ville-Marie.

L'aubergiste avait passé sa tête dans l'entrebâillement et avait reconnu, malgré l'obscurité de la rue, l'homme qui avait frappé.

—Eh bien! demanda ce dernier de sa voix rude, notre homme est-il arrivé?

—S'il est arrivé?... Je vous crois bien, Monsieur le lieutenant... Il est même arrivé avec une soif et une faim... Tenez! il a mangé comme quatre, j'en suis désolé...

—Bah! il paiera... ou je paiera!

—Oh! monsieur le lieutenant, si je dis, ce n'est pas pour me plaindre. Seulement, votre homme dort en ce moment comme cent Iroquois plus morts qu'ivres!

—C'est bien, c'est tout ce que je désire savoir. Je verrai l'homme demain.

Et l'inconnu s'en alla.

Les rues étaient désertes et obscures, et toute la ville paraissait plongée dans le plus lourd des sommeils. Seuls, les aboiements de chiens troublaient le grand silence de la nuit. Mais, ici et là, en passant devant quelque maison aux volets hermétiquement clos, on pouvait entendre des éclats de voix ou des rires sonores et heureux.

L'homme vêtu de noir, c'est-à-dire le lieutenant de police, ainsi que l'avait dit l'aubergiste, marchait d'un pas sûr dans ces ténèbres, et il paraissait tellement distrait par certaines préoccupations, qu'il n'entendait probablement pas les divers bruits qui pouvait attirer son attention. Il s'engagea dans la rue Saint-Gabriel et descendit jusqu'à la rue Saint-Paul. Un peu plus tard, il s'arrêtait devant une massive demeure dont la porte principale était protégée par une haute grille de fer.

L'homme heurta doucement la grille de fer de la poignée de son épée. A ce bruit, une porte de chêne s'ouvrit prudemment de l'autre côté de la grille. Une gerbe de lumière jaillit d'un spacieux vestibule, et dans cette clarté parut un laquais en livrée rouge.

Ce dernier dut reconnaître le visiteur, car il fit jouer une clef et entr'ouvrit la grille. Le lieutenant de police entra dans le vestibule, tandis que le laquais refermait grille et porte.

—Son Excellence m'attend toujours? interrogea alors le lieutenant de police.

—Oui, monsieur. Venez.

Toutes les portes dans ce vestibule étaient fermées, mais derrière quelques-unes de ces portes on pouvait saisir des bruits de voix et, quelquefois, des va-et-vient. Le laquais conduisit le visiteur à une porte latérale au fond du vestibule et frappa légèrement dans cette porte. Celle-ci fut aussitôt ouverte. Une haute et lourde draperie empêchait de voir à l'intérieur de la pièce, et devant cette draperie se tenait un autre laquais en livrée rouge.

Là, aucune parole ne fut échangée. Comme le premier laquais, le deuxième reconnaissait le visiteur. Il s'effaça aussitôt pour repousser la draperie et laisser passage au lieutenant de police. Celui-ci pénétra dans un vaste cabinet de travail richement décoré et meublé. Un personnage — jeune encore — paré tout comme un gentilhomme de la cour du roi, travaillait à une table. Il leva la tête à l'entrée du visiteur, et d'un regard indiqua un siège. L'autre, chose curieuse, n'avait plus cet air hautain que Flandrin Pinchot lui avait connu: il paraissait humble et soumis. Il prit le siège indiqué et attendit qu'on l'interrogeât. Le personnage, à haute perruque Louis XIV et qui ne cessait pas d'écrire, était le sieur François Perrot, gouverneur de Ville-Marie par la faveur du roi et l'influence de l'ancien intendant de la colonie Jean Talon, à qui Perrot était apparenté.

Quelques minutes se passèrent, puis Son Ex-

cellence daigna cesser d'écrire. Elle se renvoya sur le dossier de son fauteuil, fit un geste de congé au laquais qui attendait des ordres, puis demanda seulement au visiteur :

— Quelles nouvelles apportez-vous ?

— Excellence, j'accours vous informer que notre homme est arrivé.

— Ah ! ah ! il a tenu parole... fit le gouverneur avec une manifeste satisfaction.

Il est bon de dire ici que le sieur Perrot était un homme instruit, très courttois, mais très autoritaire... autoritaire tout autant que l'était Monsieur de Frontenac, gouverneur du Canada. Si, comme gouverneur général, M. de Frontenac n'entendait pas être dirigé par qui que ce fût dans le pays, le sieur Perrot, gouverneur particulier, entendait de son côté être son unique maître, du moins dans son gouvernement de Ville-Marie, de sorte qu'il passait outre aux édits et ordonnances venus de Québec pour la gouverne du pays en général. François Perrot était issu de parents pauvres, et, pauvre lui-même — plus pauvre que M. de Frontenac — il avait longtemps postulé un poste qui lui donnerait la fortune, tel que celui qu'il occupait. Depuis les quatre années qu'il dirigeait son gouvernement de Ville-Marie, il n'avait pas perdu son temps, et il avançait rapidement dans l'amélioration de ses affaires personnelles. Il ne lui faudrait que quelques années, comme il pensait, pour s'amasser un riche patrimoine et assurer l'indépendance matérielle de ses futurs héritiers. Faut-il ajouter qu'il aimait le luxe, la bonne chère, les vins excellents et les belles femmes, toutes bonnes choses, à la vérité, qu'il est permis à tout homme de désirer et que, de fait, tous les hommes désirent. Et si, encore François Perrot possédait des qualités intellectuelles remarquables, il ne manquait pas de défauts de caractère : il était hautain et vaniteux, se croyait supérieur à tous ceux-là qui composaient son entourage, et, peut-être, se croyait-il supérieur au roi lui-même. Ce caractère nous fait de suite comprendre pourquoi Perrot était entré en lutte ouverte avec le comte de Frontenac dont il répudiait l'autorité sur lui-même et dans son gouvernement de Ville-Marie.

Après avoir paru réfléchir une minute, il prit une prise de tabac qu'il aspira avec délice. Puis il dit :

— Je vois, Monsieur, que vous avez bien travaillé depuis les quelque vingt-cinq jours que vous êtes à mon service, et je suis tout disposé à vous accorder les appointements que vous avez demandés. Oui, je voulais avoir un agent de police habile, actif et discret sur qui je pus me reposer entièrement, et il ne me répugne nullement de reconnaître que vous êtes l'homme que j'avais rêvé.

Le lieutenant de police sourit, s'inclina et dit :

— Votre Excellence est trop bonne... elle me comble.

— Ne vous ai-je pas dit déjà que je sais reconnaître les services qu'on me rend et surtout les apprécier ? C'est pourquoi j'inscris de suite pour mon intendant le chiffre des appointements que vous désirez. J'écris donc :

"Portez à trois mille livres par an, plus frais de déplacements, les appointements du sieur Philippe Broussol, lieutenant de ma police."

— Voilà ! conclut-il. Et maintenant parlons de ce Flandrin Pinchot. Il faudra l'embaucher dans notre police, afin qu'il soit continuellement sous notre main et que nous sachions où le prendre lorsque nous en aurons besoin. Vous m'avez dit qu'il aime à s'entendre appeler Capitaine ? C'est bien, nous en ferons un capitaine aussi longtemps que nous en aurons besoin. Et, tandis que j'y pense, parlez-moi donc de cet autre individu... ce mendiant...

— Le père Brimbalon ?... Excellence, il est bon de vous dire que ce mendiant est un être assez mystérieux et indépendant, et il importe de nous tenir en méfiance avec lui. Il m'avait promis de se rendre à Ville-Marie par le premier navire en partance de Québec, or, ce navire mouille dans nos eaux depuis quatre heures de relevée, et Brimbalon ne se trouvait pas au nombre des passagers.

— Ah ! ah ! si vraiment nous devons nous défier de cet homme, vous devrez le faire surveiller étroitement s'il vient en notre ville. Dites-moi aussi si vous avez fait surveiller les voyageurs du navire.

— Oui, Excellence, mais personne de suspect.

— C'est bien. Mais je tiens à vous répéter qu'aucun étranger ne doit entrer en nos murs que nous en soyons instruits et que nous connaissions ses antécédents.

— Il sera fait ainsi que vous le commandez, Excellence.

— A présent, Monsieur, reprit Perrot, pour rafraîchir mes souvenirs, veuillez me récapituler ce que vous avez vu et entendu à votre voyage à Québec.

— Excellence, je me suis surtout occupé de savoir, selon l'ordre précis que vous m'en aviez donné, si Monsieur de Frontenac s'occupe effectivement de la traite de l'eau-de-vie et des pelleteries, et j'ai pu acquiescer cette conviction. Dans quelques jours vous aurez en mains tout ce qui est nécessaire pour mettre à point le mémoire que vous destinez, à ce sujet, au ministre du roi. Dans le rapport que j'établirai, il y aura suffisamment de témoignages et de faits patents pour faire perdre à M. de Frontenac son gouvernement et le faire rappeler en France.

— Oui, Monsieur, je compte bien que nous réussirons à le faire rappeler. Continuez.

— J'ai pu avoir une entrevue avec Monsieur de Laval, lequel m'a assuré qu'il vous appuyait. Il m'a aussi remis une lettre pour Monsieur de Fénélon l'autorisant à s'entendre avec vous.

— Bien, bien, j'irai voir Monsieur de Fénélon. Ensuite ?

— Je me suis rendu auprès de Monsieur l'intendant Duchesneau qui, à son tour, s'est déclaré de votre côté. Quant aux autres membres du Conseil, il m'a été impossible d'obtenir définitivement leur adhésion au projet que vous élaborerez ; je peux dire seulement que M. Cavalier de la Salle et M. de Tilly m'ont tout l'air de pencher de votre côté.

— Et le Chevalier d'Auteuil ?

—Oh! lui, est tout à fait réticent, et je le crois acquis corps et âme à M. de Frontenac.

Ici, le silence s'établit entre les deux hommes. Perrot prenait des notes d'une main fébrile.

Au bout de cinq minutes, le gouverneur rompit le silence.

—Monsieur, dit-il, je tiens pour fidèle le rapport verbal que vous m'avez fait et j'attendrai avec impatience votre rapport écrit. Encore une fois, je vous félicite pour votre travail. Demain, s'il est besoin, je vous ferai mander. Mais si quelque chose d'extraordinaire se présente d'ici là, vous viendrez me demander audience.

Le lieutenant de police, Philippe Broussol, que Flandrin Pinchot aurait été tout près de prendre pour un gentilhomme, prit congé.

François Perrot se leva en murmurant :

—Ah! Monsieur le comte de Frontenac a voulu la guerre... eh bien! il l'aura!

Il fit un geste rude et marcha vers une haute glace. Là, il composa les traits de son visage, arrangea les boucles de sa perruque brune, la dentelle de son jabot et celles qui terminaient les manches de son justaucorps, puis dit encore dans un murmure :

—Pour aujourd'hui nous avons assez travaillé, et il est tout juste que nous prenions quelque récréation... Allons voir ces dames!...

Onze heures sonnaient.

VII

LA SINGULIERE AVENTURE DE FLANDRIN

Flandrin Pinchot, le soir d'avant, était arrivé à l'auberge de la Coupe d'Or harassé et rompu par son voyage de trois jours. Cela se comprend, il avait si peu l'habitude du cheval et de la selle. L'eau-de-vie, le vin et le souper énorme qu'il avait pris à son arrivée, avaient pour un moment refait sa vigueur coutumière. Mais ce bien-être n'avait été que passager. Le lit lui fut un amollissement, ou peut-être mieux un durcissement, de telle sorte qu'au matin, alors que le coq pérorait avec prétention parmi les volailles de l'aubergiste, Flandrin se réveilla roide comme une barre de fer.

—Allons! sang-de-boeuf! maugréa-t-il, me voilà figé comme dindon sur la neige. Eh bien! tant pis, je paillasse encore jusqu'à ce que la vie me revienne... bonsoir!

Il se rendormit avec un large sourire de bien-être. Car le lit était bon avec sa senteur de paille fraîche et ses couvertures de laine bleue. C'était un vrai nid de bourgeois. Et Flandrin, en se rendormant, avait dû penser que l'auberge était un endroit excellent pour vivre comme dans la soie. Il se trouva si bien, qu'il ronfla durant deux autres heures.

Des coups de manche à balai dans sa porte le réveillèrent en sursaut.

—Voyons! cria-t-il d'une voix enrouée, est-ce la manière de réveiller les honnêtes voyageurs? Qui veut enfoncer ma porte?

—Il est neuf heures, monsieur le voyageur, répondit une voix fraîche de jeune fille... il faut se tremousser!

—Ah! bien, l'on m'en dira tant... Tant pis pour qui s'en offensera, moi je me tremousse une

heure encore dans ce lit, et gare à qui va venir me déranger avant cette heure expirée!

Ces paroles n'eurent pas de réplique. Les paupières plus lourdes qu'à son premier réveil et les membres tout engourdis encore, Flandrin se rendormit de la plus belle façon.

Il va sans dire qu'il ne put suivre la durée du temps... De nouveaux coups de balai dans sa porte le tirèrent brusquement du sommeil.

—Ah! ça, encore? fit-il avec humeur. Est-il vrai qu'on ne peut pas dormir son saoul dans ce bouge?

—Il est onze heures... dit la même voix de jeune fille.

Cette fois, Flandrin vit sa porte s'ouvrir.

Dans l'entrebâillement Flandrin vit paraître un beau brin de fille, de vingt ans au plus, avec une jolie tête blonde et un visage rougeaud et riant.

—Voyons, monsieur le dormeur, dit-elle, va-t-il falloir, pour vous faire tremousser, vous tirer de ce lit par les pieds?

—Je crois bien qu'il va falloir, belle enfant. Ah! le trélingage que je me sens de tous côtés! ...Quoi! tu ris? Eh bien! cours en faire autant... quarante lieues à califourchon!

—Baste! n'est-ce que cela?

—Hein! tu dis...

—J'en ferais soixante.

—Sang-de-boeuf! belle fille, tu dois être bien bâtie!

—Dame! on a de la vigueur.

—Et de la jeunesse surtout, ma fille. Tiens! viens me tirer par les pieds... Au fait, pourquoi pas te le dire? j'aime de suite ton menton fosselé, ta bouche et tes yeux...

—Ensuite, mon gentilhomme?

—Pas gentilhomme... capitaine! Oui, Capitaine... Qu'est-ce que ça peut bien nous ficher la gentilhommerie? Ensuite, dis-tu? Tiens! ces bras blancs et veloutés que je te vois... J'y mordrais comme en du bon pain. Viens me tirer...

La servante se mit à rire.

—Attendez, monsieur le capitaine, je vais vous tirer comme vous le voulez... mais à coups de balai.

Et se donnant de suite une figure colère, elle entra tout à fait et fit mine de courir au lit en levant son balai.

Flandrin la pensa sérieuse. Pour éviter un ou deux horions qui auraient bien pu entamer la peau de son visage, il ramena rapidement ses couvertures sur sa tête et cria :

—Au moins, belle fille, ne va pas frapper ni trop dur ni trop longtemps!

La belle enfant éclata du plus beau des rires et reprit le chemin de la porte, mais non sans dire :

—Là! monsieur le capitaine, faut être raisonnable. Voyez cette chambre en désordre par votre faute... il faut la faire, puis balayer, puis épousseter. Ah! vous ne savez peut-être pas qu'un certain personnage vous attend en bas?

—Ah! ah! tu as dit un personnage... et un personnage en noir? Tu as raison, il faut que je me remue. Eh bien! à tantôt, belle fille, je te conterai un brin d'amour.

La servante s'était retirée.

Flandrin, pas trop bien remis de sa fatigue de

la route, s'étira, bâilla, rebâilla et bien à regret quitta le lit si bon.

L'auberge était bourdonnante de vie. En bas, conversations animées, rires de femmes et d'hommes, appels, ordres, et, par-dessus tout, pour Flandrin et pour bien d'autres, la musique agréable des cuisines. Et dans la cour de l'auberge, cris, jurons quelquefois, roulement de charrettes, hennissements joyeux, coups de fouet claquant...

—Allons! se dit Flandrin avec contentement, je croyais venir en une ville morte et sombre, mais tout me paraît déborder de vie. Et voyez ce soleil qui étincelle dans cette fenêtre...

Il ouvrit toute grande la fenêtre. Il se pencha au dehors et regarda avec avidité. D'abord, sous ses yeux, la cour des écuries où quatre ou cinq garçons pansaient des chevaux. Levant ensuite les yeux, il vit le soleil haut dans un grand ciel bleu pâle. Puis il ne put voir que des maisons aux toits pointus, des clochers aux flèches élançées... mais plus loin une verdure magnifique qui s'élevait vers le ciel: la pente du Mont-Royal.

Flandrin ne s'attarda pas à examiner ce qui pouvait frapper sa vue, il était pressé. Quelqu'un l'attendait dans la salle commune, et, comme il le pensait, ce devait être cet inconnu habillé tout de noir qui lui avait confié une mission dont il ignorait le premier détail. Il fit rapidement sa toilette, ceignit la rapière et descendit majestueusement. Dans les cuisines qu'il dut traverser, il fut salué par l'aubergiste. Les marmitons s'inclinèrent, les filles lui décochèrent un regard d'admiration. Flandrin, comme bien on pense, n'était pas fâché de se voir ainsi remarqué et salué. Mais il faut dire aussi que l'aubergiste l'avait reçu avec un "Bonjour, monsieur le Capitaine", qui avait, naturellement fait dresser les oreilles des serveurs.

Flandrin trouva la salle commune remplie de clients: là on buvait, parlait plus haut souvent que nécessaire, jouait aux cartes ou aux dés. Plus loin, Flandrin découvrit une haute porte en arcade donnant sur une salle de billard. Là, des jeunes et belles femmes richement parées et en longues robes à falbalas jouaient au billard ou devisaient en riant par groupes. Au billard de jeunes bourgeois ou gentilshommes accompagnaient les femmes. A voir tout ce monde si gai, à voir surtout ces jeunes et belles femmes, Flandrin se sentit devenir tout joyeux. Pourtant, une ombre fugitive vint en son esprit obscurcir toute l'éclatante lumière qui semblait jaillir de lui-même: ce fut le souvenir de sa femme qui l'avait abandonné. Ah! comme il aurait été plus heureux d'apparaître en ce beau monde avec sa femme à son bras!... Hélas! c'était sa faute: il avait été l'unique artisan de ses chagrins et de ses infortunes.

Le cruel souvenir qui avait étreint son cœur se dissipa vivement, car Flandrin venait d'apercevoir l'homme qui l'avait fait venir en Ville-Marie. Il le revit tout vêtu de noir et la figure sombre. L'homme était dans un coin reculé et seul à une table sur laquelle était posée une carafe de vin. Flandrin marcha vivement vers lui. Mais avant qu'il n'eût prononcé une parole, l'inconnu l'invitait à s'asseoir et lui disait à voix basse:

—Ici, capitaine, il importe d'être très méfiant

et sur ses gardes. Il faut toujours parler à voix basse. Retenez bien ce que je vous dis. Je vais vous laisser vous reposer aujourd'hui, et demain je vous donnerai des instructions précises. Pourtant, je vous demanderai une seule chose maintenant, c'est de surveiller cet homme... voyez, celui qui porte un justaucorps de satin vert et qui joue au billard avec cette jeune fille à cheveux roux...

Flandrin plongea un regard aigu dans la salle du billard et vit de suite l'homme en satin vert. Il le regarda attentivement, mais il ne parut pas faire cas de la jeune fille à cheveux roux. Une fois qu'il eut bien regardé l'homme en question, il répondit:

—C'est bien, monsieur, je le reconnaitrai et le surveillerai.

—Comme vous voyez, reprit le policier aux gages de François Perrot, vous aurez peu à faire pour aujourd'hui, capitaine. Je vous laisse donc avec cette carafe de vin que vous boirez à ma santé.

Le lieutenant de police s'en alla vers les cuisines. Satisfait et content, Flandrin se vida une large rasade qu'il se mit à siroter tout en faisant l'inspection de la salle commune. Comme il n'avait pas à boire seul, il cherchait une figure connue. Non, personne... Toutes les physionomies rassemblées là étaient étrangères. Bah! que lui importait? Quand on ne peut boire avec d'autres, on boit seul... surtout lorsque le vin est tiré et qu'il est bon. Il avait du moins le plaisir de lorgner les jolies servantes qui allaient çà et là par la salle d'un pied mignon et léger. Il eut encore le plus grand plaisir de remarquer l'une de ces jolies servantes, et celle-ci assez souvent lui lançait un coup d'oeil oblique et doux. Flandrin aurait voulu lui faire un petit sourire, mais toujours le coup d'oeil de la belle fille était trop fugace. Une fois, pourtant, il arriva qu'elle regarda tout à fait Flandrin en plein dans les yeux, et cette fois Flandrin put lui sourire. Elle répondit par le plus beau des sourires de femme.

—Allons! pensa Flandrin, ça va bien!

Il en était à sa troisième rasade de vin, lorsqu'il vit revenir des cuisines le lieutenant de police dont il ignorait, comme nous le savons, le nom et la qualité.

—Il faudra pourtant que je sache son nom... se dit Flandrin.

Broussel passa non loin de lui, mais sans paraître le voir, et gagna la salle de billard. Flandrin le suivit du coin de l'oeil. Au billard, la partie engagée depuis une demi-heure peut-être venait de finir par des éclats de rire, des applaudissements des spectateurs ou spectatrices et des heurts de queues et de billes. Mais déjà une nouvelle partie s'organisait, et à sa plus grande surprise Flandrin vit "son homme" entrer dans le tournol avec pour partenaire la jeune fille à cheveux roux. Elle était belle et fort élégante cette fille, et Flandrin l'examina pour la première fois. S'il ne la connaissait pas, il lui découvrait une certaine ressemblance. Oui, cette jeune fille lui rappelait l'image de son ancienne amante la belle et blonde Lucie. Flandrin aurait bien voulu suivre la partie, même de loin comme il était; mais voilà que le personnage en justau-

corps de satin vert, qui avait cédé sa place au lieutenant de police, oui, voilà que cet homme sortait de la salle de billard et venait à Flandrin avec à ses lèvres un sourire fort ambigu. L'inconnu s'approcha, s'assit sans façon à la table de Flandrin, cligna de l'oeil et murmura :

— Voyez-vous, mon ami, cet homme en justaucorps de velours noir qui joue au billard avec cette jeune fille à cheveux roux et parée de soie verte? Eh bien! je vous demande de surveiller cet homme et de me tenir au courant. Voici, pour commencer, vingt-cinq livres...

L'homme mit dans la main de Flandrin ébahi quelques écus d'or et s'en alla. La minute d'après il avait quitté l'auberge.

Flandrin restait tout perplexe et indécis. Allait-il suivre le personnage en vert et l'épier, ou bien demeurer et se borner à surveiller le personnage en noir?

Il était loin d'avoir pris même l'ombre d'une résolution, qu'il vit venir à lui la jolie servante avec qui il avait échangé un sourire. Elle approchait souriante, mais son sourire, au gré de Flandrin, paraissait avoir quelque chose de mystérieux.

Elle fit mine d'essuyer la table du coin de son tablier, puis s'étant penchée vers notre ami, elle chuchota :

— Vous êtes bien, n'est-ce pas, le capitaine Flandrin?

Dans sa surprise Flandrin ne put trouver un seul mot à dire.

— Tenez! continua la jeune fille de l'air le plus énigmatique qui fût, regardez bien cet homme...

Flandrin regarda l'homme indiqué.

— Oui... put-il faire enfin. Mais... cet homme... c'est l'aubergiste?

— Oui bien, capitaine... c'est pourquoi on vous demande de surveiller l'aubergiste!

Sans plus elle s'en alla avec le même sourire.

— Voyons, se dit Flandrin, est-ce que je fais un fou rêve?

Il suivit d'yeux tout ébaubis la gracieuse silhouette de la servante qu'il vit disparaître dans les cuisines.

Plus perplexe que jamais, Flandrin se demanda comment il pourrait bien surveiller à la fois ces trois personnes: c'est-à-dire le bourgeois en justaucorps de satin vert, lequel il ne savait plus où retrouver, puis le mystérieux inconnu en vêtements noirs et l'aubergiste.

Il se mit donc en train de réfléchir sur ce problème d'une solution qui lui apparaissait de suite très "problématique". Pinchot se trouvait en face d'une besogne qui eût demandé, pour le moins, un don d'ubiquité (ce qu'il ne possédait pas), et, pour le pire la besogne, en partie, se trouvait payée d'avance. Disons qu'il y avait là pour Flandrin un cas de conscience: car Flandrin, très honnête homme et se faisant un scrupule de conserver intacte sa probité, avait accepté de l'argent pour des services requis qu'il se sentait incapable de rendre. Il est vrai qu'il lui restait la décharge de rendre l'argent... oui, mais où retrouver le bourgeois en satin vert? Si Flandrin se trouvait embêté, c'était sa faute: quelle affaire avait-il d'accepter de l'argent sans savoir comment il pourrait le gagner ou le rendre? Il s'était donc engagé en acceptant des

écus, et il ne lui restait plus qu'à s'exécuter. Sans doute, s'exécuter... il ne voulait que cela; mais de quelle façon? Oui, comment surveiller trois hommes qui ne vivaient pas ensemble? Imaginatif quand même et avec l'espoir de trouver un biais qui apaiserait sa conscience, Flandrin crut entrevoir un rayon de lumière dans l'embrouillamini où il patageait, quand s'approcha l'aubergiste avec le plus large des sourires.

Flandrin, du reste, l'avait vu venir.

Or, voici que l'aimable aubergiste, toujours très souriant, se penche à l'oreille de Flandrin et demande dans un murmure fort suave :

— Comment aimez-vous le vin de ma maison?

— Excellent...

— Merci. Tenez!... mais c'est entre nous... je vais vous confier une petite besogne... oh! une petite besogne de rien du tout! Vous avez remarqué une de mes servantes... cette jeune fille brune, en jupe rouge et chaussée d'escarpins rouges?

— Comment? Si je l'ai remarquée?... Elle m'a même parlé, et, sans vouloir vous offenser, je l'ai même trouvée très jolie et appétissante.

— Oh! il n'y a pas d'offense qui vaille, pas la moindre. Car vous avez très raison, Monsieur le Capitaine, cette servante a pour elle tous les avantages, que, hélas! je n'ai plus... Oui, elle a la jeunesse, la beauté et la grâce! Je vous assure que c'est un bijou de fille! Ainsi donc, puisqu'elle vous a parlé, vous sauriez, à l'occasion, la reconnaître?

— Certainement.

— Ca va bien... très bien! Je suis content de vous, Capitaine... Néanmoins, je vous prierais de n'en souffler mot à personne. Voyez-vous, je désire vous demander de surveiller cette jeune personne qui, par ci par là, ne dédaigne point de faire des siennes. Oui, je vous demande seulement de la surveiller. Comme rétribution de vos services, je vous accorderai le gîte et la table, plus le vin et l'eau-de-vie, plus la litière et l'aubergine à votre cheval, plus...

— Assez! assez! maître aubergiste! s'écria Flandrin chaviré.

— Alors... c'est compris et entendu?

— Oui, oui, je surveillerai cette jeune demoiselle en escarpins rouges...

Radieux — ou en ayant tout au moins l'air — l'aubergiste s'était retiré. Il avait laissé notre bon Flandrin étourdi et pas mal hébété.

Et lui, Flandrin, se disait :

— Est-il vrai que je sois destiné à devenir fou et à mourir un imbécille? Ne serait-il pas plus vrai de penser que je suis encore dans mon lit en train de faire le plus prodigieux des rêves? Ou, encore, cette maison ne serait-elle pas l'ancre des énigmes et des mystères? Et, sang-de-bœuf! va-t-il en venir encore d'autres?... Bon! voyons encore...

Oui, Flandrin voyait revenir du billard son inconnu en habit noir, c'est-à-dire le lieutenant de police.

Celui-ci affichait une figure plus grave et plus sombre. Flandrin s'émua sans trop savoir pourquoi; on aurait pensé qu'il était sous l'attente d'une catastrophe. A la vérité, cet homme, qu'il ne connaissait pas et qui, par surcroît, lui

paraissait porter le masque d'un revenant ou d'un spectre, lui faisait peur à la fin.

Broussol s'assit à la table de Flandrin, jeta à ce dernier un regard sévère, puis proféra rudement :

—Hé quoi! Capitaine, n'avez-vous pas surveillé l'homme que je vous ai dit?

Flandrin s'emporta malgré lui.

—Sang-de-boeuf! votre homme, monsieur, ne le savez-vous pas? Il est parti! Et, maintenant, sais-je seulement où il reste?

—Il fallait le suivre! rétorqua durement le policier.

Flandrin, avec son sang échauffé par de copieuses libations de vin, allait répliquer vivement... quand il demeura béant. Oui, béant... car du fond des cuisines survenait un cri de femme... et non un cri de joie, loin de là: c'était un cri de détresse. On aurait pu même, à la rigueur, penser que ce cri venait d'une femme qu'une main barbare quelconque égorgait. Aussi bien, toute la salle avait bondi ou d'effroi ou de stupeur, et Flandrin en fut doublement impressionné. Il avait d'ailleurs, le premier, survolé sur son siège, puis s'était levé comme pour s'apprêter à faire face à un danger. Et puis, ce cri de femme... oui, est-ce que Flandrin n'y avait pas reconnu le son d'une voix mélodieuse... la voix de cette jeune et jolie servante en escarpins rouges?...

Non, décidément, il n'en fallait pas davantage à Flandrin Pinchot.

—Sang-de-boeuf! cria-t-il d'une voix retentissante, qui égorge-t-on par là?

Et il s'élança vers les cuisines... Il s'élança la rapière au poing. Il enjamba, pour ainsi dire, la salle commune, et arriva comme un bolide au cénacle des marmitons. Et quel air terrible il vous a! Il fait peur. De même qu'en la salle on s'est vivement et prudemment écarté sur son passage, aux cuisines on fait nettement place. Les marmitons se sont jetés et aplatis dans les coins ou sous les tables; l'aubergiste, pour plu de sûreté, s'est engouffré au fond d'une immense huche. On pense que cet homme armé d'une effroyable rapière va tout massacrer. Pourtant Flandrin se moque pas mal de la valetaille effarouchée... il cherche la femme qui a crié... celle qu'on a égorgée et son égorgueur. Oh! gare à celui-là! Mais Flandrin n'aperçoit nul égorgueur et nulle femme égorgée... Pourtant... Eh bien! oui, là, dans l'escalier encaissé de bois blanc qui va en haut, n'a-t-il pas aperçu une jambe de femme que termine un escarpin rouge? Cela vient justement de disparaître dans l'escalier.

Sans faire ni une ni deux, Flandrin court à l'escalier. Là-haut, il voit disparaître, cette fois, deux jambes de femme et deux escarpins rouges. C'en est assez: il a reconnu la jolie servante qui lui a demandé de surveiller l'aubergiste.

Flandrin monte, il enjambe trois marches à la fois. Malgré toute la vélocité qu'il y a mise, notre ami arrive trop tard: il ne voit plus rien. Seulement, il a entendu une porte se fermer avec une violence extraordinaire, et il croit savoir quelle porte a fait ce fracas. Il y va en deux sauts. Ah! mais, diable! c'est la porte de sa chambre!... N'importe! il tente de l'ouvrir: la porte résiste. Voyons! un coup d'épaule... la porte

craque et s'ouvre. Flandrin est dans sa chambre. Oui, mais il ne s'y trouve pas seul... quel tableau dans la lumière du soleil qui entre en flots dorés par la fenêtre ouverte! Une belle jeune femme, aux cheveux d'or, lui sourit; elle est là debout et elle paraît l'attendre.

Oh! mon Dieu! Flandrin reconnaît brusquement son ancienne amante de Québec... la mystérieuse Lucie! Est-ce possible? Flandrin demeure tout ébaubi... Mais si ce n'était que cette femme, si belle qu'elle soit! Non... il y a là d'autres personnages que Flandrin reconnaît trop bien: deux escogriffes qui lui font face et qui le menacent de rapières non moins terribles que celle qui tremble dans la main de Flandrin.

Et lui, Flandrin, regarde ces deux hommes, puis cette femme... Son regard exprime d'abord la surprise; mais c'est tôt fait. La colère survient en rafale quand ses yeux se posent à nouveau sur les deux matamores qui ricangent. Il s'écrit:

—Comment! c'est vous autres encore... et ici en cette auberge et en ma chambre?

Oui, comme il les reconnaît bien ces deux riboteurs qui l'ont assailli à son départ de Québec, ce sont toujours ces deux louches agents de M. de Frontenac: Polyte et Zéphyr Savoyard. Flandrin, de suite, voit rouge. Mais non plus le rouge des escarpins de la jolie servante, puisque celle-ci n'est pas là. Il voit rouge-sang! C'est pourquoi, sans réfléchir et poussé par un vieux reste de rancune et, peut-être aussi, par un désir trop ardent de revanche, il se rue contre les deux ribauds. Il va certainement, à voir son élan, les perforer tous deux ou les pourfendre... Mais non! il n'a pu faire que deux pas: par derrière ont surgi deux bras inconnus qui enserrant son cou à l'écraser, tandis que deux autres bras ont saisi ses jambes. Flandrin échappe sa rapière. Il veut lâcher un terrible "sang-de-boeuf", mais impossible: il se produit au moment même une prodigieuse culbute, et Flandrin s'abat lourdement sur le plancher avec les deux "dogues" (car il lui semble être la proie de deux chiens enragés). Il tombe sur le front et le nez et manque de s'assommer. Dans sa rage il veut rugir: impossible encore. Prestement, Polyte Savoyard lui pose un bâillon sur la bouche. Puis, non moins rapidement Zéphyr lui ligote les bras, après quoi, l'un des inconnus qui l'ont pris par derrière à l'improviste lui lie les jambes et les pieds. De sorte que Flandrin se voit maintenant plus inerte qu'une statue renversée de son piédestal.

Ses ennemis l'ont tourné sur le dos afin qu'il puisse se réjouir la vue de la lumière du soleil, sinon de la beauté féroce de la jeune femme qui le narque ainsi:

—Cette fois, mon grand Flandrin, sois bien sûr qu'on ne joue point ici la comédie des sales basses de Monsieur de Frontenac; ici, comme tu vas le voir, on ne sort par où l'on est entré. Ici, la comédie que nous jouons est plaisante, tu vas voir. Nous allons rire, et je compte bien que tu riras avec nous!

Flandrin ne pouvait mouvoir que ses yeux. Que dire à cette belle femme qu'il avait aimée et qui, à présent, le tenait dans un piège fort savamment préparé. Si sa bouche ne peut émet-

tre une parole ou un son, il a du moins ses yeux, et de ses regards sanglants il foudroie cette femme.

Elle se met à rire et fait un signe aux quatre hommes qui se penchent sur Flandrin. On le soulève, on le porte à la fenêtre et, là, v'lan! on le jette "pardessus bord"! Quelle plongée pour Flandrin. Pour un peu il croirait tomber en enfer! Il descend avec une vitesse qui lui donne vertige et nausée et va s'abattre sur un tas de fumier jeune et chaud. On dirait qu'on a entassé là exprès ce fumier dans le dessein de lui faire un lit. Flandrin est tout pâmé et tout étourdi; pourtant il peut voir encore ce qui se fait au-dessus de lui et autour de lui. Il voit un câble pendre de sa fenêtre jusqu'à ce tas de fumier, et par le câble descend son ancienne amante... elle se laisse glisser avec une sûreté et une grâce qui ne manquent pas de faire naître admiration dans le cerveau quelque peu embarrassé de Flandrin. Puis, par le même câble ce sont les quatre hommes qui descendent à leur tour. Flandrin se demande déjà ce qu'on a l'intention de faire de sa personne. Va-t-on l'enterrer sous ce tas de fumier? Sans doute, mieux vaudrait six pieds de terre que six pieds de fumier... Et Flandrin voudrait bien exposer ses desirs et dernières volontés... Mais, voilà Zéphyr — oui le cruel et barbare Zéphyr — qui, d'un rude coup du pommeau de sa rapière porté au front assomme Flandrin. Lui n'a pu résister à ce coup, et il s'évanouit... s'il ne meurt pas tout à fait...

En bas, la salle était en tumulte. Les figures étaient pâles, les regards perplexes, et l'on sentait qu'un grand malaise bouleversait tout le monde. Et le malaise s'était aggravé du fait que deux jeunes femmes s'étaient évanouies dans la salle de billard. Quoi! s'évanouir pour si peu? Oui, mais le cri poussé par cette femme "qu'on égorgeait" avait été si effrayant...

Dans les cuisines, on n'était pas mieux à l'aise. Les marmitons, craintifs, se tiraient des coins ou de sous les tables, et tous avaient une tête de revenant. A son tour, l'aubergiste se hasarda à sortir de sa huche, et, dans un autre moment, sa mine effarée aurait prêté à rire. Personne, à la vérité, ne songeait à rire.

D'ailleurs il y avait là un personnage grave et sombre et silencieux au point que les marmitons, fort désireux de s'entretenir de l'événement, n'osèrent émettre la moindre parole: ce personnage était Broussol, le lieutenant de police de François Ferrot. Le lieutenant de police était silencieux et immobile. Il regardait l'escalier, mais ne paraissait pas décidé de le monter. Avait-il peur? L'aubergiste le vit, et, sautant hors de sa huche, demanda:

—Ah! dites-moi, Monsieur, c'est donc le diable que ce Capitaine Flandrin?

—Peut-être bien! sourit Broussol. Allons voir là-haut, ajouta-t-il, seulement personne ne devra nous suivre.

La recommandation était bien inutile, car personne ne songeait à s'aventurer à aller voir ce qui pouvait se passer à l'étage supérieur: chacun s'imaginait qu'un drame sanglant s'y déroulait.

L'aubergiste, moins que tout autre, tenait peu à monter; mais il ne pouvait regimber au nez

du Lieutenant de police. Tout tremblant et livide, il donna ordre à ses valets de reprendre la besogne interrompue, et bien à contre-cœur, il suivit Broussol à l'étage supérieur. Il avait dit d'abord:

—Allez d'avant, Monsieur, j'ai pour habitude de laisser mes hôtes distingués passer les premiers. Le policier sourit encore et monta.

Là-haut, comme on le devine, rien. On fouilla toutes les chambres, celle de Flandrin Pinchot la dernière. Là, Broussol devina en partie ce qui s'était passé: la fenêtre ouverte et son câble qui y pendait encore était pour lui une quasi-révélation. Broussol regarda dehors, et il vit les laquais d'écurie en train de faire paisiblement leur besogne journalière. Naturellement, Flandrin n'était plus sur son tas de fumier, à moins qu'il ne fût dessous. Et ceux, aussi, qui l'avaient jeté par la fenêtre, n'étaient pas en vue. Donc, le drame était consommé.

—Monsieur, fit remarquer l'aubergiste à Broussol qui paraissait réfléchir devant la fenêtre, c'est bien la première fois qu'une telle aventure se passe en mon auberge. Jamais il n'y a de désordre, jamais de bagarre, car je ne le souffrirais point. Aussi, je vous prierais de ne pas faire à Son Excellence de mauvais rapport sur mon compte.

—Soyez tranquille, Maître Simonneau, répondit Broussol, j'arrangerai la chose sans qu'il vous en cuise un brin.

Les deux hommes, après avoir recomposé leur physionomie respective, descendirent pour annoncer que le Capitaine Flandrin et une servante de l'auberge avaient monté une simple farce. La chose, tout de même, parut louche aux yeux des clients, et la farce, pour eux, avait un double sens qui ne laissait pas de les faire réfléchir; mais on parut accepter cette solution comme vraie. Chose certaine, on se sentait apaisé: il n'y avait pas eu meurtre. Un quart d'heure après, l'événement mystérieux semblait oublié.

VIII

LE MEME TRIO

Oui, exactement le trio que nous avons connu à Québec, c'est-à-dire cette belle et énigmatique Lucie et les deux agents de M. de Frontenac, Zéphyr et Polyte Savoyard. Nous les retrouvons, vers une heure de relevée, en une maison qui se dresse, de l'autre côté de la rue Saint-Jacques, sur la pente d'un ravin, lequel, plus tard, allait devenir la rue Craig. Cette maison était de pierre et, hormis le rez-de-chaussée, elle avait un étage sous sa haute toiture. Elle avait été bâtie quelques années auparavant par un parent du bon Monsieur Oller. Ce parent étant mort deux ans après, la maison avait passé par les mains de trois ou quatre acquéreurs pour devenir, en définitive, la propriété du sieur Bizard, lieutenant des gardes de M. de Frontenac. Bizard s'était fait de cette maison un pied-à-terre chaque fois que son service l'amenait à Ville-Marie. Donc rien d'étonnant que nous trouvions là Lucie et les deux agents de Frontenac.

D'extérieur, la maison avait un aspect bour-

geois indéniable; quand à l'intérieur, il offrait un bon confort. Une belle et grande salle aux boiseries de chêne clair servait de salle d'entrée. C'est dans cette salle que se trouvaient nos trois personnages.

La jeune femme vient de servir aux deux ribauds un carafon chacun, et, assise, maintenant, dans un grand fauteuil de velours, elle parle ainsi:

—Mes amis, je vous en ai voulu un peu pour m'avoir si mal servie à Québec, cette nuit du mois de mai passé lorsque je vous avais demandé de me débarrasser pour toujours de Flandrin Pinchot, mais, par après, j'ai voulu et pu oublier votre courtoisie.

Cette parole cinglante fit baisser la tête aux deux agents, et ils n'osèrent répliquer. La jeune femme, après avoir ébauché un sourire malin, sinon cruel, reprit:

—Et j'oublie d'autant mieux que, ce matin, vous avez bien travaillé. Et vous le dirai-je? oui, Son Excellence Monsieur le Comte de Frontenac m'a, d'ailleurs, priée de ne pas vous garder rancune et de continuer à user de vos services. Vous savez qu'en me servant ce sont les intérêts de Monsieur le Comte que vous servez, de sorte que chaque fois que vous obéissez à l'un de mes ordres, c'est à Monsieur le Comte que vous faites l'hommage de votre obéissance. Il importe donc que nous nous entendions une fois pour toutes à ce sujet, et il importe surtout que vous fassiez bien ce qui vous sera commandé de faire. N'oubliez pas, ainsi que je vous l'ai dit l'autre jour, que la partie que nous jouons va être très rude, et retenez bien que nous devons coûte que coûte gagner cette partie. Vous n'ignorez pas que Son Excellence de Ville-Marie essaye de discréditer auprès du roi Monsieur le Comte à cause du commerce qu'il fait des pelletteries; mais vous n'ignorez pas non plus que le sieur Perrot ne se fait nullement scrupule de pratiquer le même négoce. Vous savez cela et je le sais aussi; seulement, il nous manque une preuve valable que nous sommes venus chercher et que nous avons juré de découvrir. Là, la besogne me regarde, et j'ai bon espoir de posséder cette preuve avant que soit venue la nuit prochaine.

—Ah! ah! firent en chœur les deux agents dont l'intérêt et la curiosité parurent éveillés par les derniers mots de la jeune femme.

—Sans doute, poursuivit celle-ci avec un air de conviction qui ne manqua pas de frapper ses deux interlocuteurs, je pourrai me heurter à quelque obstacle imprévu, mais je saurai passer outre. D'ailleurs, mon plan est tout fait et bien mûri, et je serais la plus étonnée du monde d'aboutir à un échec. Tenez! vous connaissez bien le père Brimbalon, ce mendiant qui habite une cambuse quelque part en la basse-ville de Québec?

—Si nous le connaissons... firent les deux agents.

—Eh bien! voilà l'homme que j'attends vers les deux heures... voilà l'atout qui s'est providentiellement glissé dans mes cartes. Car le père Brimbalon a pu dénicher, je ne sais où, certaines pelletteries de toute beauté et de grande valeur. Il paraît qu'il a offert ces pelletteries

à Monsieur de Frontenac; mais Monsieur le Comte a refusé de les acheter à cause du prix exorbitant qu'en demandait le mendiant. Et lui, Brimbalon, s'est imaginé que Monsieur de Laval lui paierait le prix demandé pour ces pelletteries; mais Monsieur de Laval lui a refusé sa porte en lui faisant dire "que sa maison n'était pas un comptoir". Furieux, Brimbalon, est venu à Ville-Marie dans l'espoir de tâter le terrain, et je me doute bien qu'il allait faire des tentatives auprès du sieur Perrot, histoire de narguer Son Excellence de Québec. Un heureux hasard m'a placée sur son chemin, et comme le vieux ne veut pas retourner à Québec avec ses marchandises, je lui ai promis de les acheter. Voyez-vous, mes amis, le jeu de mes cartes? C'est simple: j'achète les pelletteries de Brimbalon, puis je cours les revendre au sieur Perrot.

—Ah! ah! firent les deux agents avec émerveillement.

—Vous comprenez, sourit la jeune femme avec triomphe, oui vous comprenez bien comment je vais m'y prendre pour obtenir la preuve que je cherche, et, comme moi, vous ne pouvez douter du succès de ma mission.

—Oh! fit Polyte avec assurance, vous allez certainement réussir, madame.

—Oui, oui, je vais réussir. C'est pourquoi, je pense que vous devrez partir, et ce soir-même peut-être, pour Québec et emporter une missive pour Monsieur le Comte. Vous devrez donc vous tenir prêts.

—Nous serons prêts, madame, assura Zéphyr.

—Seulement, méfiez-vous de cet homme en justaucorps de velours noir avec qui, ce matin à l'auberge de la Coupe d'Or, j'ai fait une partie de billard. Méfiez-vous donc de cet homme comme vous vous défieriez de la plus dangereuse des bêtes sauvages, vous m'entendez?

—Nous vous entendons très bien, madame. Mais une chose: que devons-nous faire de Flandrin?

—Mon Dieu! le sais-je seulement? Mais nous savons une chose sûre et certaine: Flandrin est dans la cave et il n'y a là aucune ouverture. Il s'y trouve enfermé comme en un tombeau de pierre. Pour le moment nous n'avons donc pas à nous préoccuper à son sujet. Nous verrons plus tard.

—Il est si bien pris, dit Polyte, que seul le diable pourrait le déprendre.

—Et croyez bien, mes amis, que le diable a d'autres choses à faire que de s'occuper de Flandrin Pinchot.

—A la rigueur, émit Zéphyr, on pourrait lui percer le ventre et lui arracher son âme, on en aurait fini pour toujours.

—Il est bien possible, sourit durement la jeune femme, que nous en venions à cette extrémité un jour ou l'autre. Pour l'instant, il n'est pas à craindre. Tout ce que nous désirons, c'est que Flandrin ne puisse pour un temps approcher Son Excellence de Ville-Marie, car il n'en faudrait peut-être pas davantage pour ruiner tous nos projets. Nous devons d'abord arranger nos affaires, et, après, nous verrons. Ah! à propos, avez-vous pu savoir ce qu'est devenue la femme de Flandrin?

—Elle a repris son ancien métier de fille d'auberge, répondit Polyte.

—Et à la taverne du Coq-en-Pâte au bout de la rue Saint-Jacques, compléta Zéphyr.

—Bien, je suis contente de savoir cette nouvelle, sourit la jeune femme. Demain, au cas où vous ne partiriez pas pour Québec ce soir, je vous donnerai quelques instructions au sujet de cette jeune femme. Depuis assez longtemps j'ai un plan qui me trotte par la tête, un plan qui ne manquerait pas de faire souffrir cet imbécile de Flandrin Pinchot. Oui, l'imbécile de Pinchot... Savez-vous, mes amis, que cet imbécile-là aime sa femme? qu'il l'aime toujours? Eh bien! j'aurais là un bon coup à faire: frapper Flandrin droit au cœur!

La voix de la jeune femme était devenue dure et saccadée, et son beau visage avait pris une expression si féroce que les deux bravi furent secoués par un frisson de peur. Mais elle retrouva aussitôt sa physionomie ordinaire, et ce fut un étrange contraste que de voir sur ses traits et dans l'éclat limpide de ses yeux noirs une expression très nette de douceur et de bonté. Elle continua à parler ainsi:

—Pour aujourd'hui, ou du moins en attendant que j'aie arrangé mes affaires avec Son Excellence de Ville-Marie, vous pourriez vous amuser un peu, mes amis. Je vous conseille même de me laisser dès maintenant et d'aller en quelque taverne passer le temps. Brimbalon va se présenter ici bientôt et il ne faut pas qu'il vous voie. Tenez! si vous alliez faire un brin d'amour à la femme de Flandrin au Coq-en-Pâte?...

Tous trois se mirent à rire aux éclats. Puis Zéphyr et Polyte se levèrent pour prendre congé. Là, la jeune femme parut se raviser tout à coup.

—Quoi! où ai-je la tête? Je vous dis d'aller vous amuser et j'oublie qu'il me faudra une voiture pour me rendre chez le sieur Perrot, dès que j'aurai conclu un marché avec le mendiant Brimbalon. Il importe donc, en premier lieu, que vous alliez me louer une berline quelque part dans la ville, et vous reviendrez sur les trois heures.

—Madame, répondit Polyte, nous allons nous conformer à vos désirs.

Ils se retirèrent, lui et Zéphyr, en se courbant profondément devant la jeune femme.

Dehors, Zéphyr, demanda:

—Voyons, mon cher duc, savez-vous où trouver en cette ville étrange une voiture pour dame, berline ou carrosse?

—Mon cher marquis, je connais l'auberge de la Coupe d'Or où, ma-t-on dit, l'aubergiste se fait loueur.

—Oui, mais n'est-il point dangereux pour nous...

—Baste! marquis, au diable Maître Simonneau l'aubergiste. S'il fait seulement mine de regimber, nous lui percerons peau, ventre et tripes.

—Vous parlez bien, duc... allons à la coupe d'Or!

Les deux compères dirigèrent leurs pas vers la rue Saint-Jacques. Là, stationnant devant la devanture d'un magasin, ils purent remarquer une magnifique berline attelée de deux che-

vaux noirs qu'on pouvait de suite reconnaître pour des bêtes de prix. Sur le siège un cocher en livrée noire paraissait s'endormir.

—Tiens! dit Zéphyr, voilà notre affaire ou je me trompe fort.

—Parfaitement, et mieux même que notre affaire, du vrai luxe que cet équipage! comme je suis l'ainé, je monte dedans et me prélasser sur son beau capitonnage; toi, à titre de cadet, tu grimpes sur le siège. Allons! une, deux...

Ce disant, Polyte courut à la berline et pénétra dans l'intérieur. De son côté, Zéphyr sauta sur le siège du cocher en criant:

—Ouste-là! en route...

Le cocher sortit de ses rêves comme Zéphyr lui retirait les rênes des mains.

Les chevaux partirent.

—Holà! vous... que faites-vous ici? s'écria le cocher tout ahuri.

—Rassure-toi, mon ami, nous allons faire une petite promenade.

Le cocher n'avait nullement l'air rassuré, et, en outre, il ne paraissait pas très amusé des perspectives d'une belle promenade en berline. C'est pourquoi, il voulut reprendre son bien et ses droits, c'est-à-dire les rênes et son titre de cocher; seulement, il n'était pas le plus fort. Zéphyr, nous le savons, était un colosse tout comme son frère jumeau, Polyte, et il ne lui fallut donner qu'un coup d'épaule pour envoyer le cocher rouler sur le chemin rocailleux. Le pauvre diable dut s'assommer, puisqu'il parut demeurer inanimé. Et la berline filait au grand trot de son attelage.

—Où me conduis-tu? Interrogea de l'intérieur de la voiture, Polyte.

—Tu ne devines pas? nous allons voir la belle Chouette au Coq-en-Pâte, car il est trop tôt pour aller chercher Madame.

Et Zéphyr, ricanant, fit claquer le fouet sur la croupe luisante de l'attelage, et la berline roula avec fracas vers cette taverne si curieusement nommée le "Coq-en-Pâte".

Laissons filer la berline et revenons à Lucie.

Demeurée seule en cette grande salle où nous l'avons vue tout à l'heure, la jeune femme se mit à réfléchir. Sa pensée, cependant, ne se posait pas sur les sornioises combinaisons qu'elle avait élaborées contre le gouverneur de Ville-Marie; la jeune femme était revenue, en esprit, à la matinée de ce jour et en l'auberge de la Coupe d'Or. Or, si on se le rappelle, Flandrin avait remarqué dans la salle du billard la belle jeune femme à cheveux roux, de laquelle il avait tiré une ressemblance lui remémorant l'image d'une autre jeune femme qu'il avait aimée. Cette jeune femme à cheveux roux n'était autre que Lucie, laquelle, comme nous pouvons le voir, possédait bien l'art de changer quelque peu de physionomie. Mais comment Lucie avait-elle pu quitter le billard, monter au premier étage de l'auberge, et reprendre sa chevelure blonde et, pourrait-on ajouter, ses traits ordinaires? C'était le secret de la jeune femme sans doute, quoique, à la vérité, une porte intérieure du billard communiquait avec les cuisines. On peut comprendre que la jeune femme avait, à un moment donné, passé aux cuisines et, de là, monté à l'étage supérieur. Et encore pouvait-elle

avoir l'assurance que Pinchot viendrait se prendre dans le piège qu'elle lui avait tendu? Elle avait cette assurance, parce qu'elle connaissait Flandrin, et elle savait que Flandrin n'avait peur de rien et ne doutait de rien. On l'a bien vu, et Lucie peut-être mieux encore, lorsque Flandrin avait pris le risque de donner la liberté à Maître Jean dans les salles basses du Château Saint-Louis, à Québec, où l'ancien boudanger avait été cadennassé sur l'ordre de M. de Frontenac. Lucie pouvait donc avoir la certitude que Flandrin accourrait droit à l'embûche. Elle ne s'était pas trompée. Voilà un peu à quoi la jeune femme pensait maintenant et elle se réjouissait en son for intérieur du succès de son entreprise hardie.

Pourtant, sa pensée n'était pas entièrement à la joie; le jeu des lumières est quelquefois dérangé, aux rayons se mêlent des ombres, et le bonheur terrestre est la plus capricieuse et la plus fragile des clartés, un rien suffit à l'estomper. La joie de la jeune femme se trouvait atténuée et obscurcie par une idée, ou plutôt par le souvenir d'un homme. Bientôt l'image de cet homme accapara la pensée entière de la jeune femme à tel point que son cerveau en fut fort tourmenté. Elle revoyait par le souvenir l'homme en justaucorps de velours noir qui avait fait une partie de billard avec elle et avait galamment perdu. Qui était cet homme? se demandait-elle. Gentilhomme ou bourgeois?

Là, fermant les yeux comme pour mieux pénétrer les secrets d'une énigme, la jeune femme se demanda entre haut et bas:

—Où... qui est cet inconnu?... Pourtant non, il ne m'est pas tout à fait inconnu, et lui me connaît certainement. J'ai donc vu cet homme quelque part... oui, je l'ai vu! Ou? Quand? Mais je l'ai vu... il me semble même que je l'ai connu. Ces traits bruns et maigres... ces yeux noirs et mobiles... surtout l'accent de cette voix un peu cassante et cette mine autoritaire... Vêtu de noir... tout de noir! Serait-il en grand deuil? Aurait-il perdu une épouse chère? N'importe! Ce qui me laisse moins tranquille c'est la façon dont il s'est approché de moi. Je le vois encore me faire une très belle révérence et l'entends me demander, tout comme s'il m'eût très bien connue: "Madame, vous me paraissez fort belle joueuse..."—Où, il a dit "Madame", par conséquent il me connaît!—"Madame, reprend-il, voulez-vous me faire l'honneur d'être ma partenaire pour une partie?" — Et le sourire qu'il avait à ses lèvres blêmes?... Je l'ai pourtant connu ce sourire... un sourire un peu dédaigneux, un peu ironique, un peu contraint.... Ensuite, tout d'un coup le long de la partie ne m'a-t-il pas décoché plus d'un coup d'oeil étrange et, parfois, si aigu que j'avais presque peur: car chaque fois je croyais voir des feux flamber dans ses prunelles de jais! Ah! Dieu! Dieu! qui peut bien être cet homme?...

Ici, la jeune femme penche la tête, et, sourcils contractés, lèvres crispées, front barré de plis durs, elle paraît s'abîmer en une troublante méditation.

Non... décidément elle ne saurait retracer avec exactitude l'identité de cet homme en noir. Ses tourments lui viennent de ne pas savoir

qui est cet homme. Elle y pense de plus en plus, elle étudie, scrute tous les jeux de la physionomie de cet inconnu qu'un mystérieux et impénétrable voile semble envelopper. Si la jeune femme lui a trouvé des défauts dans son ensemble, elle y a aussi aperçu certaines qualités, ou plutôt elle a vu les traits de l'homme se transformer à diverses reprises. Elle a d'abord remarqué que l'inconnu savait user de la plus belle garanterie, que ses manières, en général, étaient aisées et distinguées, que son sourire avait parfois quelque charme, que sa voix cessait, des fois, d'être cassante pour se faire aussi douce que celle d'un adolescent, que dans la lumière de ses yeux elle a surpris des effluves d'admiration. Lucie sait bien que son inconnu l'a trouvée fort belle et fort aimable et charmante; mais, d'un autre côté, elle sent que cet homme ne lui déplaît point, son souvenir exerce sur elle un prestige sans nom, et elle est sur le point de croire qu'une puissance inconnue l'attire vers cet homme. Et voilà qu'elle se sent prise d'un désir fou de connaître cet homme; sa coquetterie la pousse à exercer ses charmes sur lui, à s'en faire aimer, quitte à l'aimer elle-même. D'ailleurs, Lucie veut aimer. Elle est jeune encore et possède une âme amoureuse. Elle souhaite de trouver un époux qui lui soit bon, dévoué et fidèle. Seulement, elle redoute toujours de tomber dans les griffes d'un coquin comme celui qu'elle a épousé quinze ans passés... un coquin qu'elle a fait pendre, mais hélas! qu'une main mystérieuse a dépendu. Elle aurait voulu... elle voudrait se voir veuve! L'est-elle? Qu'est devenu son mari?...

Non sans un frisson d'horreur elle reporte, pour un instant, sa pensée à Québec où, un jour, un homme avait été pendu à la potence de la rue Saint-au-Matlot... un homme qui était son mari... un mari qu'elle haïssait et dont elle se voyait, à ce moment, débarrassée à tout jamais! Débarrassée à tout jamais? Elle s'en était trop tôt réjouie! Voilà que ce mari lui apparaît sous les poutres du gibet affreux, vivant et libre... libre de la corde qui lui avait tordu le cou. Il est libre, il vient de terminer une terrible besogne: il a pendu à son tour l'homme par qui il avait été pendu quelques heures auparavant, c'est-à-dire qu'il a pendu l'exécuteur des haute oeuvres royales, Mathurin le Bourreau!

Cela s'était passé au cours d'une nuit... la nuit la plus affreuse qu'eût vécue la jeune femme. Quelle mystérieuse puissance l'avait poussée vers ce gibet? Là, ce mari qu'elle avait abandonné et fait pendre ensuite, se trouve dépendu. Il se jette sur elle, la traîne sous la poutre, lui enroule une corde au cou et tire. Elle monte dans l'espace... son cou fait mal... ses artères vont se briser... l'agonie vient déjà... elle se sent sombrer dans l'épouvante et l'horreur...

Quelques secondes encore, et tout sera fini! Non! C'est la nuit des énigmes et des mystères! Les morts semblent sortir du tombeau... Voici venir un homme... un vieillard.... Ce vieillard voit la scène. Il bondit sur la plateforme du gibet, saisit dans ses bras cette femme qui va trépasser au bout d'une corde! Elle, revenant de sa première agonie, regarde ce vieillard et

reconnait son père qu'elle n'a pas revu depuis quinze ans! Oui, elle reconnaît son père dans ce bon vieillard qu'on appelait Maître Jean... Oh! quelle aventure! Si encore tout s'était borné là... mais non! voilà un adolescent qui survient, élève le falot qu'il porte et regarde l'horrible scène. Elle, la jeune femme, voit cet adolescent, et elle jette un cri retentissant et lui tend les bras... Saisi de peur l'adolescent a pris la fuite, comme le coquin qui allait la pendre s'est enfui à la vue de Maître Jean...

Ce tableau s'est précisé avec une terrible netteté dans la mémoire de la jeune femme. Elle est reprise par toute l'horreur qu'elle a ressentie cette nuit-là! C'est pourquoi elle veut arracher de suite sa pensée à ces souvenirs qui la supplicient. A quoi bon, tout cela est passé... tout cela est fini, bien qu'un mois seulement se soit écoulé depuis le funeste événement. Et puis, qui sait? si tout cela avait été un rêve? Quoi qu'il soit, il importe d'oublier! Il faut recommencer une vie nouvelle, car à trente ans il est toujours possible de refaire sa vie! Et Lucie, en voulant se dégager de ces cruels souvenirs, revient à son insu à l'homme en noir qui a fait avec elle la partie de billard.

Mais voilà que ses traits assombris s'éclairent.

—Ah! mais, voyons, se dit-elle, je veux savoir qui est cet inconnu, et j'oublie que je l'ai vu s'approcher de Flandrin pour lui parler d'une façon mystérieuse...

La jeune femme sourit, retrouve sa physionomie accoutumée et reprend sa grâce et sa beauté.

—Je saurai bien, ajoute-t-elle, tirer la vérité de Flandrin, puisque Flandrin est là dans la cave et en mon pouvoir.

Elle va à une console, y prend un candélabre à trois branches, en allume les bougies et se dirige vers une pièce voisine. Là, au milieu du plancher on peut voir le panneau d'une trappe avec son anneau de fer et son verrou. Elle tire le verrou, saisit l'anneau et soulève le panneau. Un escalier plonge dans un puits de ténèbres humides et qui sentent la moisissure. Elle descend pour s'arrêter sur les derniers degrés de l'escalier. Là, élevant son candélabre et promenant ses regards dans la cave elle ne voit personne. Elle appelle:

—Flandrin... es-tu là?

Pas une voix ne répond à la sienne.

Elle s'émeut du silence sépulcral qui l'enveloppe. Elle descend tout à fait et pose son pied sur des bouts de planche qui ont été disposés pour éviter la boue du sol. Lucie parcourt la cave sans découvrir celui qu'elle désire voir. Il n'y a là que de vieilles barriques moïsses. Flandrin n'y est pas... il n'y est plus! Mais par où diable a-t-il pu sortir?

De tous côtés la muraille est épaisse et solide, c'est une maçonnerie qui résisterait aux boulets de canon! Et il n'y a pas un seul soupirail. L'unique issue est cet trappe, et, par surcroît de prudence, la trappe est munie d'un verrou. Une crainte superstitieuse empoigne la jeune femme, et vivement elle remonte là-haut. Dans sa crainte, sa déception, et avec cette idée qui pèse tant sur son esprit, la disparition mystérieuse de

Flandrin, Lucie oublie de faire retomber le panneau de la trappe. Peut-être y pensera-t-elle dans un instant? Non, pas davantage, car à ce moment précis résonne dans la porte d'entrée le lourd marteau de fer.

La jeune femme frémit... Mais elle a cette pensée terrible:

—Oh! si vraiment Flandrin a pu s'échapper, je suis perdue! Et dire que moi, qui voulais le perdre, je serai perdue par lui!

De nouveau le marteau heurte rudement la porte.

—Allons, tant pis! se dit-elle. Puisque c'est la guerre, faisons la guerre et prenons-en tous les risques!

Sur ce, elle se dirige vivement vers la grande salle.

VIII

COMMENT LES MENDIANTS PEUVENT AVEC AVANTAGES QUELQUEFOIS SE MUER EN TRAFIQUANTS DE PELLETERIES.

Après avoir soufflé les bougies de son candélabre, elle murmura:

—Ce doit être ce mendiant qui vient me vendre ses pelletteries. C'est l'heure du rendez-vous que je lui ai assigné ici... il est deux heures précises.

A ce moment même la pendule de la salle tintait les deux coups de relevée.

Elle court à un grand miroir. Les affaires lui faisaient oublier Flandrin. Devant le miroir elle put refaire son sourire, recomposer ses traits, chasser de son visage une expression dure qui s'y était fixée en revenant de la cave. Son masque devint charmant comme à l'ordinaire. Elle tripota sa haute coiffure d'or qu'elle avait par mégarde heurtée à une solive de la cave; la belle coiffure penchait un peu à la gauche, et Lucie de deux coups de doigts sut la rectifier. Tout allait donc bien, hormis une légère pâleur qui s'obstinait à voiler les rougeurs de son teint. Vivement la jeune femme plongea une main dans une poche intérieure de sa jupe... une poche fort habilement dissimulée dans un godet et qui paraissait profonde. De cette poche elle tira une petite boîte d'écaille presque pleine d'une poudre rosée. Elle mit de cette poudre sur un coin de son mouchoir et l'étendit sur son visage. L'effet fut magique: la pâleur disparut, et le rouge des joues revint aussi frais et aussi pur. Elle sourit. Enfin, elle arrangea la dentelle qui entourait le décolleté de son cou, toucha de l'index sa mouche à la tempe gauche, puis se contempla quelques secondes. Elle se trouva belle et séduisante, par conséquent elle pouvait recevoir sans avoir à rougir de sa personne, dût même un roi lui venir rendre visite.

Elle alla à la porte qu'elle ouvrit avec une lenteur étudiée. Mais là, elle tressaillit... elle ne parut pas reconnaître le visiteur qu'elle attendait.

—Madame, disait déjà celui-ci dans un langage choisi, après avoir enlevé un beau feutre noir emplumé et tandis qu'il se courbait en une révérence très profonde... Madame, j'espère que je ne vous ai pas fait attendre, pas même une

seconde. Pour le joli sexe, que j'admire avant tout, je ne me pardonnerais pas une telle faute et moins encore auprès d'une jeune femme d'une aussi séduisante beauté que la vôtre.

Et le visiteur se courbait encore, à croire qu'il allait toucher du front la pierre du perron. C'était un homme superbement vêtu d'un beau justaucorps de satin brun tombant sur une culotte de soie noire. Un bourgeois!... Et un bourgeois, quoique âgé, aux plus belles manières. Oui, c'était un bourgeois au lieu d'un vil et repoussant loqueteux que la jeune femme s'attendait de voir. Sa surprise pouvait donc s'expliquer sans argumentations.

—Mais qui êtes-vous... monsieur? interrogea Lucie.

Elle fut sur le point de dire "monsieur sinon "monseigneur". Au surplus, elle voyait derrière le visiteur un laquais en belle livrée et porteur d'un ballot quelconque. Le laquais, bien stylé, s'inclinait respectueusement derrière celui qu'il accompagnait.

Cependant le visiteur revenait lentement et gracieusement de sa longue courbette; et alors, dans les beaux habits et les dentelles qui les paraient au col et aux manches, sous la magnifique perruque noire qui tombait sur les épaules de l'homme en flots onduleux, la jeune femme crut reconnaître son homme: le mendiant Brimbalon de la basse-ville de Québec.

C'était extraordinaire.

Incapable de parler sur le coup, la jeune femme s'effaça pour laisser entrer le "personnage", lequel entra effectivement après avoir fait signe au valet de le suivre.

Une fois dans la salle, le visiteur commanda au laquais de déposer près de la porte le ballot qu'il portait et lui donna congé. Alors seulement la jeune femme referma la porte. Puis elle demeura debout près de cette porte et resta figée par la stupeur que lui causait la transformation du mendiant.

Lui n'eut pas de peine à deviner ce qui se passait dans l'esprit de la jeune femme. Il sourit avec une certaine malice et dit:

—Je vois, Madame, que votre surprise vous fait omettre de m'offrir un siège... Si vous le permettez, je donnerai à mes vieilles jambes le repos dont elles ont besoin.

Il alla prendre un fauteuil et s'y assit avec un sans-façon qui pouvait friser l'impertinence. Lucie semblait incapable de sortir de son hébétément. D'ailleurs, depuis un moment elle ne voyait ni n'entendait rien. Elle était toute prise par le travail ardu de sa pensée. Elle se tourmentait pour arriver à reconnaître la véritable identité de son visiteur dont les manières ne le cédaient en rien à celles des plus grands bourgeois de la capitale de la Nouvelle-France ou même de ceux de Ville-Marie.

Très souriant et sans la moindre gêne, le père Brimbalon, puisque c'était lui, reprit:

—Belle et gracieuse dame, je veux bien vous donner l'explication que me demande avec tant d'insistance l'éclair de vos jolis yeux. Vous m'avez pris pour un mendiant, mais je ne suis point un mendiant...

—Mais qu'êtes-vous donc alors? put enfin de-

mander la jeune femme en allant prendre un siège assez éloigné de son visiteur.

—Mon Dieu! un commerçant... rien qu'un honnête commerçant en pelleteries ni plus ni moins —sauf bien entendu le nom et le rang—que sa grandissime Excellence Monsieur le Comte de Buade Frontenac, gouverneur...

—Que dites-vous? s'écria la jeune femme en sursautant de surprise à l'allusion émise par le mendiant.

—Je dis ce que vous ne pouvez pas ignorer... c'est-à-dire tout ce que reproche à Son Excellence de Québec Son Excellence de Ville-Marie que notre bon et saint Seigneur-Dieu garde et honore longtemps. Oui bien, belle dame, après le refus que me fit essayer... Ah! pardon! je vous ai dit l'histoire hier, et j'allais par oubli me redire. Je reviendrai sans plus à ma personne, votre très dévoué serviteur... Je suis donc un honorable commerçant en pelleteries. Seulement, après avoir acquis des valeurs comme celles que vous savez et qui vont faire dans l'instant l'objet de notre marché, j'ai usé d'un truc pour n'en pas être dépouillé par les maraudeurs et les malandrins: je me déguise en mendiant.

—Ah! ah!

—Oui, oui, excellente dame et surtout séduisante dame, je vous avoue que les malandrins ne sont jamais tentés de se jeter sur les dépouilles l'un pauvre mendiant.

—Mais... ces pelleteries, où sont-elles?

—Là, madame, dans ce ballot. Ne l'avez-vous pas deviné? Hier, je les portais dans ma besace; mais aujourd'hui, en affaires que je suis avec une dame distinguée et surtout belle et exquise, je reprends mon rôle de bourgeois aisé.

—Ah! vous êtes aisé?

—Dame! assez. Ne le voyez-vous pas?

—Oui, sourit moqueusement la jeune femme, je vois bien que vous avez l'air tout à fait à votre aise.

—A l'aise avec les dames, avec les jolies dames surtout, comme à l'aise avec les écus. Voilà donc, madame, dans ce ballot...

—Mais votre nom... vous ne me l'avez pas dit?

—Je ne saurais refuser de répondre à cette trop juste question, puisque entre gens d'affaires il importe de se connaître. Je m'appelle Louis-Jean Racine, sieur de Brimbalon.

—Seriez-vous apparenté au poète qui actuellement soulève l'admiration de la France entière, et j'oserais dire du monde entier, surtout de puis qu'il a produit, en 1668, sa fameuse tragédie "Andromaque"?

—En réalité, madame, je suis un parent de ce grand et très illustre poète. Nous sommes cousins, lui et moi, sauf que moi, madame, je ne suis point Janséniste.

Et le mendiant décochait à la jeune femme un coup d'oeil sarcastique, car il voulait par là faire allusion au protecteur de la jeune femme, M. de Frontenac.

Mais de suite il reprenait pour éviter de mettre en éveil la méfiance ou les suspensions de son hôte:

—Madame, vous avez dit la vérité en qualifiant "fameuse" l'Andromaque de mon cousin, je m'y connais.

—Quoi! vous étiez là?

—Pardon! madame, j'étais à la représentation qu'en fit donner Monsieur l'intendant Talon en l'hiver de 1670 à Québec. Toute la ville fut présente, sauf, bien, entendu, la mendicité et la racaille. Ah! madame, quel poète que mon cousin!... Savez-vous que nous, des hommes, nous avons pleuré... nous avons même pleuré plus que ces dames!

Le mendiant s'exprimait avec une si belle facilité et il savait y mettre tant de sincérité, que Lucie croyait entendre la vérité. Elle était toute prête à admirer cet homme qui se disait cousin du grand et superbe Racine.

Mais déjà le mendiant, crainte que d'autres questions de son hôtesse sur ce sujet ne lui devinrent un embarras, reprenait le sujet d'affaires.

—Ainsi, madame, si vous le voulez bien et puisque les affaires, quoi qu'on dise, valent mieux que la poésie, nous parlerons de mes marchandises.

—C'est bien, monsieur, parlons-en. Mais avant je vous prierai de les étaler là devant moi, car je tiens à voir avant d'entreprendre aucun marché.

—Vous allez être satisfaite, madame.

Le mendiant alla chercher le ballot, le défit et se mit à étaler sous les yeux de la jeune femme des pelletteries de toute beauté.

D'abord, deux peaux de renards noirs, puis un renard blanc, trois "argentés" et six roux. Vinrent ensuite dix castors du plus beau lustre, puis cinq visons et trois peaux très noires d'oursins.

Agenouillé devant la marchandise, le mendiant disait:

—Madame, vous avez sous les yeux les plus belles pelletteries, non seulement du Canada, mais de tous les pays du monde. Voyez le velouté de ces renards noirs... Voyez le super-soyeux de ce blanc... Ah! ce renard blanc, madame... Tenez! passez-le autour de votre beau cou... Je vous assure que c'est d'un duvet plus fin que celui de l'hermine. Je vous dis de suite que c'est un bijou... essayez-le, madame, essayez-le! Vous pourrez le faire façonner en tour de cou... hein! ne sera-ce pas joli et très élégant? Je vous jure que toutes les femmes du monde entier vous jalouseront, sans parler des beaux galants... Songez encore qu'en portant ce renard blanc, vous portez une fortune, car, croyez-moi, elle est la plus rare des pelletteries comme la plus riche. N'oubliez pas qu'on ne prend qu'un renard blanc dans sa vie, quand on le prend. Et il y a ces renards gris-argent qui sont d'une beauté à nulle autre pareille, vous n'oseriez le nier. Il y a ces roux qui sont aussi de grande beauté et de haute valeur. Et regardez bien ces castors, trouvez-moi les pareils, sans vous commander! Et ces visons!... Ma foi! ils sont inestimables pour des visons! Et, enfin, ces oursins, madame, rien de tels comme appuis-pieds. En hiver, durant les grandes froidures, vos mignons pieds posés sur ces peaux se tiendront chauds et vous n'aurez nullement à craindre les refroidissements. Une jeune et belle femme, permettez-moi de vous le dire, madame, puisque l'âge et la vie m'en ont donné l'expérience et la preuve, doit toujours

garder ses pieds chauds, si elle veut conserver jeunesse et beauté. Bref, madame, vous ne sauriez trouver plus splendides pelletteries que celles que j'ai l'honneur de vous offrir.

La jeune femme regardait les pelletteries attentivement et paraissait en établir mentalement la valeur commerciale. Elle n'écoutait pas le mendiant, elle ne l'entendait peut-être pas. Toutes les puissances de sa pensée se concentraient sur la marchandise qu'on venait lui offrir en échange d'écus.

Le mendiant la vit immobile avec des yeux brillants fixés sur les pelletteries. Il sourit, croyant que la jeune femme était réellement avide de ces peaux, et il pensa qu'il pourrait demander les prix les plus exorbitants. Il dit encore, dans l'espoir de stimuler si possible l'avidité de son hôtesse:

—Voyez-vous, madame, une fois ces magnifiques pelletteries façonnées, il ne saurait y avoir au monde de plus exquises fourrures. Oh! que de jolies et jeunes femmes s'extasieront devant de tels joyaux! Si je le voulais, je pourrais avoir une fortune de ces peaux. Mais, je vous l'ai dit, je suis honnête commerçant. Je ne veux pas duper. J'offre ma marchandise et je fais mon prix.

—Combien en demandez-vous? interrogea brusquement la jeune femme.

—Combien?... Ah! voilà... D'abord, pour les renards noirs...

—Combien pour le lot, interrompit Lucie, peu m'importe le détail?

Le mendiant se mit à rire.

—Ah! ah! vous aimez à vite aller en affaires. Quelle bonne fortune pour moi, c'est aussi mon genre, et nous allons nous entendre. Voyons, chère madame, vu que vous êtes jolie et que votre beauté et votre grâce m'impressionnent plus qu'il ne serait convenable de le dire, et vu aussi l'émotion que je subis devant vous—ce qui me fait un peu perdre mes habitudes d'affaires—je vous laisse tout ça... et notez bien que je vous rabats cinquante pour cent de l'offre que j'ai faite à Son Excellence Monsieur de Frontenac... Oui, madame, je vous laisse tout ça, et je m'en honore, quasi pour rien. Tenez! je veux être large avec une jeune et belle femme...

—Combien! Combien! fit impatiemment Lucie qui, au fond, se moquait joliment des compléments surmultipliés du vieux mendiant, fut-il même gentilhomme. Car, disons-le, la jeune femme ne cessait pas de chercher à tirer le meilleur profit qu'elle pourrait faire de ces pelletteries.

De son côté, le mendiant vit ses calculs dérangés par l'impatience de sa cliente. Il voulut faire un chiffre qui serait pris au bond et n'entraînerait nulle discussion.

—Combien! Combien! répéta la jeune femme avec plus d'impatience.

—Pour le lot, madame? Voici: c'est vingt-cinq mille livres!

—Trop cher!

—Ho! madame! madame! que dites-vous! s'écria le mendiant avec un air scandalisé. Trop cher... quand ce renard blanc à lui seul vaut dix mille livres comme un denier? Touchez ce renard blanc... c'est une fortune, je vous dis.

Une reine en donnerait bien vingt mille livres. A vous, qui êtes plus jolie qu'une reine, je ne demande que dix mille.

La jeune femme sourit et, cette fois, daigna prendre en ses mains le renard. Comme elle pensait déjà, mais sans le dire ni le faire voir, c'était là une pelletterie rare, de beauté et de valeur sans pareilles. Elle savait à quoi s'en tenir et savait estimer parfaitement la valeur d'une pelletterie; elle s'avouait aussi que le mendiant ne s'y connaissait pas moins qu'elle. Maintenant elle croyait dur comme fer que ce Brimbalon, cousin du poète Racine, était un véritable commerçant et non point un mendiant. Seulement, restait à savoir si véritablement Brimbalon était un honnête commerçant, comme il s'en était vanté.

Ici, il convient de rectifier la pensée de la jeune femme sur le compte du sieur de Brimbalon. Celui-ci, comme on s'en doute, avait inventé toute une histoire sur sa personnalité. Il n'était rien qu'un mendiant, mais un mendiant à l'aise sinon fortuné, et, va sans dire, il avait emprunté le nom de Racine et ne pouvait avoir aucun lien de parenté avec Jean Racine, grand poète et gentilhomme de la chambre du Roi. Si, enfin, le mendiant Brimbalon paraissait s'y connaître en pelletteries, voici l'explication qu'il en fournit lui-même. En effet, tandis que la jeune femme palpitait la peau du renard blanc et se demandait à quel prix elle pouvait l'estimer, le mendiant se disait non sans un sourire de satisfaction :

—Je l'ai joliment emberlificotée, la donzelle. Elle a la conviction que je suis, non un mendiant comme elle l'avait d'abord pensé, mais un honnête et véritable commerçant. Je ne serais pas étonné de lui voir cracher dix mille livres pour ce renard blanc qui en vaut à peine cent. C'est très drôle ce métier. Ce qui n'est pas moins drôle, c'est que la délicieuse donzelle me croit le cousin du poète Racine... Ah! oui, je pourrai rire longtemps de cette bonne farce. Tiens! j'en tournerai quelques vers que je dédierai à Monsieur Racine. Autre chose qui ne manque pas de pétillant, c'est que ma "princesse" me prend pour un vrai connaisseur en pelletteries et fourrures. Ah! au fait, je m'y connais, mais depuis quinze jours seulement, et cela grâce à mon ami trappeur qu'une nuit la princesse a bien failli envoyer au diable d'un coup de poignard. Oui, bien, mon ami trappeur m'a mis au fait de la marchandise. A présent, je veux être pendu tout comme Mathurin le Bourreau, si la donzelle ne me donne pas de tout le lot au moins dix mille livres. Je pourrais même en forçant la note et la gracieuseté...

Ici, le mendiant fut coupé court dans sa dissertation intérieure par la jeune femme qui lui dit :

—Monsieur Racine de Brimbalon, cette fourrure vaut à peine mille livres...

—Hein! que dites-vous?

Et le mendiant fit un bond d'horreur si expressive, que la jeune femme ne put retenir un bel éclat de rire.

—Je vous dis, reprit-elle lentement et avec un sérieux qui émut très fort, le mendiant, que cette pelletterie telle qu'elle, brute comme elle est, ne vaut pas plus de cent livres.

—Pas plus de cent livres!... Mais vous venez de dire mille livres...

—C'était pour rire.

—Ah! mon Dieu! madame, coupez-moi le cou de suite... vous m'accablez. Tenez! si vous ne me soutenez pas, je vais m'évanouir... Quoi! pas plus de cent livres pour ce joyau de reine? Ah! vous voulez rire encore, c'est certain.

—Je suis sérieuse... très sérieuse.

—De grâce... de grâce, madame, ne me faites pas pleurer, je vous en prie! Tenez— je vois bien que nous ne pouvons pas nous entendre, je reprends ma marchandise et je cours voir Son Excellence de Ville-Marie. Lui... Elle... Son Excellence, enfin...

—Attendez! attendez! dit la jeune femme avec quelque précipitation.

—Pour me montrer galant à votre égard, je veux bien attendre, madame.

—Faisons un prix net, voulez-vous? Je vous offre pour le tout dix mille livres or sonnantes.

—O Seigneur du saint Paradis! madame... Oh! par sainte Brimballe, ma patronne! que dites-vous... que dites-vous!

—Je vous dis que c'est mon prix... et à prendre ou à laisser!

—Hein! laisser mes pelletteries? jamais!

—Décidément, vous êtes juif, Monsieur Brimbalon.

—Madame, je vous en prie, ne me calomniez pas. Je vous assure que j'ai payé ces pelletteries quinze mille...

—Vous avez payé trop cher.

—Trop cher? Je vous crois bien, s'il me faut perdre cinq mille dessus.

—Tant pis pour vous, je n'y peux rien. Sans doute, je les aime bien vos pelletteries, mais je ne saurais payer plus que ce qu'elles valent. C'est bien, emportez-les, et allez à Son Excellence de Ville-Marie, vous allez certainement la faire rire.

—Vous pensez?

—Je le crois.

Le mendiant gratta son front, pinça son nez, palpa son menton et parut réfléchir tout en remettant en ballot sa marchandise.

Tout à coup il coupa court à sa besogne et dit :

—Tenez! madame, nous allons nous entendre, puisque vous êtes jolte et gracieuse. Si vous daignez me promettre de faire encore affaires avec moi à l'occasion, je vous laisserai le tout pour douze mille.

—Non! Dix mille... ou emportez!

—Voyons! madame, soyez aussi compatissante et généreuse que vous êtes belle et bonne! Ah! si j'étais jeune... un peu plus jeune seulement, je vous gagnerais...

—Pensez-vous? fit Lucie en éclatant de rire.

—Je le crois. Mais que voulez-vous, je porte mon âge et marche rapidement à la décrépitude. A chaque jour nouveau je refroidis, et je me doute bien que je glacerai votre jeune et chaud sang. Me voilà donc forcé de me laisser gagner. Oui, madame, belle et séduisante dame, vous me gagnez parfaitement. Mais si, encore, vous vouliez bien avoir la bonne grâce de me laisser baiser seulement le bout de vos petits doigts...

—Qu'à cela ne tienne, Monsieur Brimbalon... attendez!

Souriante et moqueuse à la fois, la jeune femme se leva pour aller à un petit secrétaire d'où elle revint l'instant d'après avec une pochette de cuir.

—Voici les dix mille livres, dit-elle en tendant la pochette.

Le mendiant saisit avidement la pochette. Mais la jeune femme, sans perdre son sourire quelque peu moqueur, ne la lâcha pas de suite. Le mendiant regarda son hôteesse, vit son sourire et l'éclat de ses yeux, comprit. Il fit entendre un petit ricanement et se courbant avec une sorte de préciosité, il baisa lentement la jolie main.

—Ah! oui, madame, vous m'avez bien gagné! s'écria-t-il tout ravi.

Le marché était fait, et, apparemment, à la satisfaction des deux partis.

Quelques minutes plus tard, le mendiant se dirigeait d'un pas leste vers un cabaret de la rue Notre-Dame et se disait:

—Décidément, il vaut mieux trafiquer des pelletteries que de mendier, ça paye mieux, et, double avantage, il nous est donné de baiser les plus jolies mains du monde. Mais marché conclu n'est pas toujours fini... Il va s'agir de tirer mon profit de ce marché. Voyons, comment m'y prendrai-je avec mon ami trappeur? Là, l'affaire est plus difficile, sinon plus délicate. Avec une femme, et une femme jeune et belle surtout, toute roublarde qu'elle peut être, on finit, en sachant s'y prendre, par gagner son point. Avec un mâle, c'est autre chose. Si le mâle manque de roublardise, il ne manque pas de méfiance, et souvent il est plus bête qu'un porc. Mon ami trappeur n'est pas plus malin, c'est vrai, qu'un lièvre, et il est aussi bête que le mouton... que dis-je? que tous les moutons de Panurge. Donc, s'il n'est pas malin et s'il est si bête, mon ami trappeur, c'est à moi de l'attraper. Car qui n'attrape pas se fait tôt ou tard attraper. Tiens! c'est simple, je dirai à mon ami trappeur que la terrible sirène n'a pas voulu me donner de mes pelletteries plus de deux mille, c'est-à-dire mille livres pour lui qui a trappé ces magnifiques bêtes, et mille pour moi qui les ai écoulées... Voyons! est-ce que je ne réalise pas du coup neuf mille livres? Bonté divine! au diable la besace! Je me fais définitivement commerçant en pelletteries. Il ne me faudra qu'un an ou deux de ce commerce pour devenir fortuné. Et autre chose, je change mon maudit nom de Brimbalon en celui de Richard! Voilà! Donc, tout va de mieux en mieux. Au fond, la vie se résume à deux points essentiels: vivre d'abord et bien vivre... puis mourir et mourir comme on peut! Oui, mais l'histoire n'est pas encore finie: il ne fera pas trop bon pour moi de demeurer plus longtemps en ce Ville-Marie. Il faudra que je décampe dès demain matin au plus tard avec mon batelier. Au reste, j'en sais assez long sur le compte de Son Excellence de Ville-Marie et je ne doute point que Son Excellence de Québec ne me donne dix mille pour les renseignements précieux que je lui verserai dans les ouïes. Allons! allons!...

Tout guilleret et sautillant, à demi chaviré

par la joie qui l'étouffait, appesanti peut-être aussi par le gain qu'il venait de faire, notre mendiant Brimbalon pénétra en tibubant dans un cabaret.

X

LA MARCHANDE DE PELLETERIES

Après le départ de Brimbalon qui, comme on s'en doute, n'avait pas manqué de salutations obséquieuses, Lucie refit rapidement le ballot de pelletteries, laissant de côté le beau renard blanc. Elle venait de penser que cette pelletterie pourrait la faire gagner au marché qu'elle méditait d'entreprendre auprès du gouverneur de la ville. C'est pourquoi elle décida de l'emballer séparément dans une pièce de toile blanche.

—Je perds gros, se disait-elle, au marché que j'ai conclu avec Brimbalon, mais je m'arrangerai pour faire payer Monsieur de Frontenac. Je suis certaine que le sieur Perrot ne me donnera jamais dix mille livres de ces peaux. Je serai bien contente s'il consent au marché pour deux mille, car lui, naturellement, voudra réaliser un profit net de pas moins de deux mille livres. Bien entendu, le renard blanc est hors de ce marché. J'essayerai de me refaire avec ce renard blanc. Et si, finalement, je perds encore, au bout du compte ce sera Monsieur de Frontenac qui perdra. Et lui, Monsieur le Comte, s'il perd des écus, il pourra se rattraper par ailleurs, par exemple en dénonçant le sieur Perrot comme un enragé trafiquant de pelletteries et d'eau-de-vie avec les Sauvages. S'il est vrai que Monsieur de Frontenac pratique le même négoce, il faut bien reconnaître qu'il se garde de blâmer les autres qui s'y adonnent et encore moins de les dénoncer au roi. Je serai bien curieuse de voir comment va tourner toute cette comédie. En attendant, la comédie me rapporte pas mal, et il arrivera qu'avant longtemps j'aurai de quoi vivre le reste de mes jours.

Lucie achevait d'emballer ses pelletteries. Le roulement d'une voiture retentit sur le chemin rocailleux qui venait aboutir à la maison.

—Bon! murmura la jeune femme, voici mes gens qui reviennent. Ils ont trouvé une voiture.

Le roulement venait de s'éteindre devant la maison. La minute d'après le marteau de la porte se faisait entendre.

Lucie courut ouvrir.

—Ah! ah! s'écria-t-elle avec satisfaction en apercevant devant le perron une fort belle berline et un splendide attelage que Zéphyr retenait. Je suis bien contente, mes amis, car vous m'amenez une belle voiture.

—Madame, dit Polyte, nous avons choisi ce qu'il y avait de mieux.

—C'est bon, je suis prête. Tiens, Polyte, mets ce ballot dans la voiture, tandis que je vais m'apprêter.

Elle courut à sa chambre pour en revenir quelques instants après avec une ombrelle de soie rose. Elle mit sous son bras le petit colis que formait le renard blanc et gagna la voiture.

Celle-ci gagna la rue Saint-Jacques, traversa la rue Notre-Dame et s'engagea dans la rue

Saint-Gabriel pour atteindre la rue Saint-Paul où demeurait le maître de la ville.

La jeune femme ordonna à Polyte de la suivre avec le ballot et disait à Zéphyr :

—Quant à toi, Zéphyr, attends-nous ici. Je ne sais pas le temps qu'il faudra pour arranger mes affaires avec Son Excellence, mais il est certain que je ne resterai pas là plus d'une heure ou deux.

Suivie de Polyte, la jeune femme se dirigea vers la haute porte de la demeure seigneuriale. La grille qui la protégeait et la porte elle-même étaient ouvertes.

Un valet se tenait là. En voyant approcher cette belle jeune femme, le valet se courba.

Puis-je avoir un entretien avec Son Excellence, mon ami ? demanda Lucie d'une voix douce et d'une bouche souriante.

—Si madame veut entrer, et si elle veut attendre une minute, j'irai prévenir Son Excellence qui se rendra certainement au désir de madame.

—C'est bien, mon ami, va prévenir Son Excellence de ma visite.

Le valet se dirigea tout au fond du vestibule, écarta de lourdes tentures sous une arcade et disparut.

Lucie dit à Polyte :

—Je vais te faire passer pour mon serviteur. Là où je serai conduite tu me suivras avec le ballot que tu portes.

—Je vous suivrai, madame, là où il sera nécessaire, répondit Polyte.

A droite, par une porte close on percevait des éclats de voix et des rires d'hommes qui paraissaient être en joyeuse humeur. Quelquefois aussi il était possible de saisir des bruits de carafes et de gobelets entre-choqués.

—Hem ! fit Polyte en ravalant une averse salive, il semble qu'il y ait là joyeuse compagnie. Si je ne fais pas erreur, madame, on s'amuse bien chez Son Excellence de Ville-Marie.

—Là, répondit Lucie en indiquant la porte discrète, c'est la salle des gardes, portiers, huissiers et valets de Son Excellence. Ma foi ! il faut bien que le sieur Perrot fasse de belles affaires pour entretenir si belle et si gaie maison.

A gauche, par une porte, également close, faisant vis-à-vis à celle de la salle des gardes et huissiers, survenaient les sons mourants d'un clavecin. De là, quelquefois aussi, partaient des rires de femmes.

—Ho ! ho ! s'écria, une fois, Polyte émerveillé, serait-ce ici l'entrée du Paradis ?

A cet instant, le valet, toujours courbé en deux, revenait en tortillant un sourire contre-fait.

—Madame, dit-il en hésitant, Son Excellence... désire savoir de-c-e quelle affaire vous désirez l'entretenir, car Son Excellence est très occupée en cette minute.

—Allez rapporter à votre maître, mon ami, que je suis une marchande de pelletteries. Voici le ballot que porte mon serviteur, et je n'ai pas crainte d'ajouter que ce ballot contient et renferme de précieuses peaux. Je me suis laissée dire que Sa Très Haute Excellence de Ville-Marie achète les belles pelletteries, et je suis venue lui offrir des peaux de la plus haute valeur.

—Ca suffit, madame. Je cours faire la communication à Sa Très Haute Excellence...

Cinq ou six minutes s'écoulèrent encore. Le valet reparut tout courant.

—Madame, Son Excellence a manifesté le désir de vous voir de suite... mais non, malheureusement, dans ses salons. Son Excellence est en ce moment dans sa salle d'échantillons où il est en train de faire l'examen de fort belles pelletteries. Si madame veut me suivre...

La jeune femme suivit donc le valet, Polyte venant à l'arrière-garde toujours chargé du précieux ballot.

Aux visiteurs le portier fit franchir cette arcade au bout du vestibule. Là, on traversa une petite salle, une antichambre, en l'espèce. On entra ensuite dans une salle spacieuse. Là, de nombreux sièges étaient rangés le long des murs. A une extrémité de la salle et posés vis-à-vis de deux hautes croisées on apercevait une grande table recouverte d'un tapis rouge avec un unique et haut fauteuil à médaillon. La salle était déserte à ce moment. Cependant, Lucie crut comprendre que cette vaste salle était celle dite "salle des audiences". De là, le valet fit entrer ses visiteurs dans un couloir étroit et obscur. On fit quelques pas. Au bout du couloir on s'engagea dans un escalier conduisant aux sous-sols. L'escalier aboutissait à un long et large corridor horizontal. De chaque côté de ce corridor on voyait, malgré l'obscurité du lieu, de solides portes de chênes, toutes lamées de fer et cadenasées.

—Des salles basses... pensa Lucie.

Le corridor fut traversé dans sa longueur. Le valet s'arrêta devant une porte massive et frappa doucement. L'instant d'après, la porte s'ouvrait sur une vaste salle assez mal éclairée par quatre soupiraux soigneusement grillagés, et un laquais en livrée rouge s'effaçait.

Lucie allait entrer.

A l'instant même, un personnage sur hauts talons quittait une immense table chargée de pelletteries de toutes sortes et venait vivement vers la porte : ce personnage était François Perrot.

En apercevant la belle et jeune femme, il s'écria :

—Oh ! Madame, je vous demande bien pardon de vous faire introduire en ce lieu ; j'étais loin de m'imaginer recevoir une visiteuse aussi jeune et jolie.

—Merci, Excellence, pour le compliment. Rasurez-vous de suite, je suis aguerrie.

Ayant dit, la jeune femme se mit à rire doucement tout en promenant autour d'elle un regard sûr. Par ce regard assuré Perrot jugea que sa visiteuse était certainement "aguerrie". Seulement, la beauté de la jeune femme l'avait tellement frappé qu'il ne put ou ne sut voir dans le regard assuré un éclair de joie inexprimable. Si cette joie secrète était inexprimable, elle n'était pas inexplicable : car Lucie voyait là, dans cette salle, et de ses plus clairs yeux... ou, bien mieux, elle surprenait le gouverneur de Ville-Marie dans le plus beau train du négoce. Et dire et penser que lui, ce gouverneur de Ville-Marie, avait l'été d'avant fait rapport à Monsieur Colbert que "Monsieur de Frontenac, à

l'encontre de ses propres ordonnances, faisait traite d'eau-de-vie avec les Sauvages, et usait à l'extrême de ce moyen pour acquérir à bon compte leurs pelleteries". C'était, pour Lucie, vraiment drôle. En son tréfonds elle riait. Et elle riait mieux, lorsque, à une extrémité de la salle, en un angle où il faisait plus sombre, elle découvrit soudain—ses yeux étaient si clairs et pénétrants—quatre bons Sauvages étendus, ivres-morts, sur les dalles. Elle pouvait voir deux de ces "fils naturels du Nouveau-Monde" tenir encore en leurs mains fortement serrées un carafon vide chacun. Il n'en fallait pas davantage pour la fixer. Et c'est pourquoi elle décocha à Polyte un coup d'oeil significatif.

Cependant, elle ne cessait pas d'exprimer le sourire le plus charmeur qui fut.

Naturellement, Perrot souriait aussi. Devant une aussi jeune et belle femme, il perdait, sans le savoir, ses grands airs si affectés de dédain. Au reste, il avait pu suivre le regard inquisiteur de sa visiteuse. Il en saisit bien le sens, puisqu'il dit aussitôt :

—Vous comprenez, madame, que c'est le métier... Je ne doute pas que vous le connaissiez.

—Oh! Excellence, je conviens sans fausse honte que je suis moi-même tout à fait dans le métier; cela est si vrai que j'apporte à Votre Excellence des pelleteries que j'ai acquises personnellement des Sauvages.

—Je m'en doutais, se mit à rire bonnement Perrot. Mon valet m'a rapporté vos paroles. Nous nous trouvons donc entre gens d'affaires. Tout va bien. Si vous daignez, madame, me suivre à cette table...

Il précéda la jeune femme en se dandinant sur ses hauts talons jusqu'à la table où un secrétaire et un marchand-fourreur examinaient scrupuleusement toutes espèces de pelleteries. De temps à autre on pouvait voir le marchand-fourreur jeter négligemment sur les dalles telle ou telle pelletterie. Il faut dire que ces pelletteries, ainsi rejetées, avaient été prises hors de saison: les unes, pour un connaisseur, portaient la marque de l'automne d'avant, le petit automne; d'autres avaient été tirées des terriers ou des eaux sur les derniers jours de ce printemps-là. Certaines peaux étaient encore toutes vertes, de sorte qu'il n'y avait pas à s'y méprendre.

Lucie ne devait pas craindre de voir ainsi rejeter ses pelletteries, car toutes avaient la bonne marque.

Perrot, une fois arrivé à la table, s'inclina devant la jeune femme qui l'avait suivi de près et demanda :

—Est-ce votre serviteur, Madame, qui porte ces pelletteries dont vous désirez m'entretenir?

—Oui, Excellence, c'est mon serviteur.

—En ce cas, mon ami, reprit le gouverneur en s'adressant à Polyte, veuillez déballer là sur ce coin de la table, nous allons examiner de suite de la marchandise.

Tandis que Polyte s'exécutait, le gouverneur avec la plus belle amabilité demandait à Lucie :

—Habitez-vous Ville-Marie, Madame?

Disons ici que, fort bien renseigné par son lieutenant de police, Perrot reconnaissait de suite sa visiteuse pour une étrangère à la ville.

—Non, Excellence, répondit la jeune femme, je n'habite pas votre belle cité. Car c'est une cité, n'est-ce pas, que votre Ville-Marie que j'aime déjà?

—Oui, madame, répondit Perrot qui, malgré ses nombreuses prétentions, ne songeait pas le moins du monde à se faire prophète... Oui bien, madame, c'est une petite cité qui deviendra, un jour, une grande cité... une grande et belle cité française.

—Je me l'imagine fort bien, Excellence, car j'ai pu examiner son site dont la topographie est admirable et prometteuse. Oh! oui, j'aime votre ville, Excellence, et il me plairait beaucoup de m'y fixer. Mais, je vous l'avouerai sans retard, je n'habite aucune ville... aucun coin du pays en particulier. D'un bout à l'autre de l'année je voyage par toute la Nouvelle-France, et des plus fins fonds de la Louisiane aux plus fins bouts de l'Acadie, c'est-à-dire du Golfe du Mexique au Golfe Saint-Laurent. Dois-je ajouter que je vais jusqu'à Port-Royal sur la mer? Oui bien, Excellence, et j'aime à dire qu'à Port-Royal je transige de fort bonnes affaires.

—C'est admirable, madame. Puis-je me permettre de vous demander votre nom?

Je suis Mademoiselle de la Pécherolle.

—Admirable... admirable, mademoiselle! s'écria Perrot dans une savante courbette.

—Ce que vous trouvez admirable, Excellence, reprit la jeune femme avec une parfaite assurance, est bien simple et bien ordinaire. Et si vous vous étonnez de me voir lancée dans ce commerce, laissez-moi vous dire que je veux aider à mon pauvre père qui s'est ruiné en France par de trop hasardeuses spéculations. La ruine financière a brisé sa santé, laquelle chance-lait déjà depuis quelques années. Vous devez me comprendre clairement: je suis venue en Nouvelle-France pour essayer de refaire au moins en partie notre fortune perdue.

—Et vous avez choisi ce commerce? Oui, oui, je vous comprends, mademoiselle. C'est magnifique. Je ne doute nullement que vous fassiez vite fortune, surtout avec les précieux appoints que vous apportez dans votre commerce, je veux dire votre jeunesse, votre grâce et cette beauté qui charme et captive.

—Merci encore, Excellence. On ne m'a pas trompée en me disant que Son Excellence de Ville-Marie est le plus galant homme du pays.

—Mademoiselle, il n'est pas de belles choses que je ne sache apprécier et admirer. Je suis un fervent du beau, je l'aime, et si aimer le beau est galanterie, je dois avouer, mademoiselle, qu'on vous a dit la vérité... Ah! pardon! voilà vos pelletteries déballées... Ho! Ho!... superbes!... Splendides!..

Durant quelques minutes le gouverneur tripota les pelletteries une à une, il les soupesa, les tourna et retourna. Puis, se reculant de quelques pas et mettant ses mains au dos, il demanda à la jeune femme :

—Combien désirez-vous pour le lot, mademoiselle?

—Deux mille livres, Excellence.

—Deux mille livres, dites-vous? fit Perrot avec un accent de surprise fort marqué. Ho! Ho! n'est-ce pas un peu cher?

Les affaires emportaient la galanterie.

—Excellence, vous êtes certainement un connaisseur, et vous ne pouvez que reconnaître qu'à ce prix mes pelletteries ne sont pas trop cher. Au reste, j'ai dit deux mille, et je n'ai jamais qu'un prix.

—Enfin, si c'est votre dernier mot...

—Mon premier et mon dernier.

—J'accepte pour deux mille livres. Mon intention vous fera remise.

—Pardon, Excellence, si j'ai dit mon dernier mot. Car, voyez-vous, j'ai une autre offre à vous faire. Voici, ajouta la jeune femme, en tirant de sous son bras gauche la peau de renard blanc enveloppée dans une pièce de toile blanche, j'ai là quelque chose de particulier.

Elle défit le petit paquet et en tira le beau renard.

A cette vue le gouverneur poussa une longue exclamation.

—Ho-o-o-o!... Splendide! splendide!... Madame... pardon!... mademoiselle, cette pelletterie est à moi!

—Je vous demande pardon à mon tour, Excellence, sourit malicieusement la jeune femme, elle est à moi cette pelletterie. N'oubliez pas que je l'ai achetée... et à quel prix encore!

—Voyons! voyons! que m'importe, je vous la paye votre prix. Dites donc, mes amis, venez voir ça!

Il s'adressait aux deux autres personnages qui, à l'autre bout de la salle, faisaient l'examen des pelletteries récemment achetées des Sauvages pour quelques carafons d'eau-de-vie.

Les deux hommes s'approchèrent respectueusement pour s'incliner devant la belle commerçante de pelletteries.

Le gouverneur tenait le renard par le museau, et il le secouait, le tournait en tous sens.

—Voyons! sieur Beauclair, disait-il au marchand-fourreur, dites-moi ce que vous pensez de ceci.

Le marchand, évidemment un connaisseur aussi, gardait une physionomie grave. Il regardait sans parler la belle peau. Il ne la touchait pas. Le gouverneur continuait à la tourner et retourner, il l'élevait, l'abaissait dans la lumière d'un soupirail. A la fin, le marchand, sans sourire et avec sa gravité de commerçant qui n'entend pas parler à tort ou à travers, et aussi en lançant à Lucie un coup d'oeil admiratif, proféra:

—Excellence, je dois dire que voilà une parure de reine.

—Ah! mon ami, s'écria le gouverneur avec une certaine nervosité, j'avais pensé cette chose avant vous, ne vous en déplaît. C'est pourquoi je disais à Mademoiselle de la Pécherolle, ici présente (le marchand s'inclina encore gravement devant la jeune femme) que cette peau est mienne.

—Vôtre?...

—Mais non... mais non, je veux dire à ma femme; oui, je l'achète pour ma femme.

En ce temps-là—beau temps en vérité—on pouvait dire sans trop blesser l'étiquette "ma femme"... et ma femme était contente!

—Pour madame!... fit le marchand émerveillé.

—Certainement, pour ma femme, je l'ai dit. Quoi! ma femme ne vaut-elle pas une reine?

Il y eut dans le regard de Perrot, en même temps, un tel éclair d'orgueil que Lucie parut s'en étonner.

—Ah! c'est que François Perrot entendait prendre des airs plus grands que ceux de M. de Frontenac... plus grands, peut-être, que ceux du roi! Et on le savait...

Mais déjà il disait à Lucie:

—Mademoiselle, si vous voulez me suivre. Nous allons près de ma femme. Elle est là-haut avec des amies. Venez... quelle surprise pour elle! Décidément, mademoiselle, vous êtes non seulement jolie, mais affairée aussi. Je vous l'achète cette pelletterie, et vous me ferez votre prix.

Et nerveux de plus en plus, chaviré peut-être puisqu'il allait en consentant à l'avance et sans en rien savoir payer à Lucie le prix qu'elle allait demander de sa pelletterie, Perrot prit les devants pour conduire Lucie au premier étage. Il allait tenant toujours le précieux renard par le museau, le bras haut et étendu en avant comme s'il eût craint de détériorer la peau en la posant, par exemple, sur son bras. Lucie le suivait immédiatement non sans ébaucher un sourire assez malin. Puis, venait, comme en s'en doute, Polyte dont le sourire, à lui, était plutôt goguenard. Car il pensait ceci:

—Est-elle roublarde un peu, madame!...

Là-haut, le gouverneur courut à cette porte posée en vis-à-vis avec celle des gardes. On vint ouvrir. Celle qui ouvrait était une exquise jeune fille de pas plus de quinze ans et tout aussi blonde que Lucie. Polyte, en apercevant cette très belle enfant, ouvrit des yeux énormes d'admiration et, peut-être, de convoitise.

Mais de suite la jeune fille, reconnaissant le gouverneur, s'effaçait vivement pour laisser l'entrée libre. Mais de suite aussi Perrot appelait:

—Madeleine! Madeleine!

Et il continuait de tendre au bout de son bras le beau renard.

Une jeune femme, de grande beauté et de belle distinction, quitta aussitôt un clavecin où elle jouait, et accourut auprès du gouverneur. Quatre autres jeunes femmes la suivaient. Et elle, Madeleine, l'épouse de Perrot, et ses amies demeurèrent béantes de surprise et d'admiration en contemplant la splendide pelletterie.

Disons ici que Perrot avait épousé, six années avant, Madeleine Meynier, une nièce de l'intendant Talon. Elle rivalisait de beauté et de grâce, quoique brune, avec Lucie. Mais elle était plus jeune que Lucie d'au moins sept ans. Perrot—rapporte la chronique, était tout fou de sa jeune femme, il en était même jaloux, selon les dires de personnes qui l'enviaient peut-être. Et si nous disons qu'il était "fou" de sa femme, c'est pour la meilleure raison qu'il eut d'elle huit enfants!...

Or, Madeleine s'extasiait devant la riche et somptueuse pelletterie.

—Oh! mon ami, où as-tu pris ce trésor? demanda-t-elle tandis que ses yeux interrogateurs allaient de son mari à Lucie.

—Ma chère Madeleine, voici la personne qui m'a apporté ce joyau; je te présente Mademoiselle de la Pécherolle.

Madame Perrot, salua d'une courte inclination de tête peut-être dédaigneuse Lucie dont le sourire ne paraissait pas moins dédaigneux. Car ici, il est bon de noter que les gens sans particule à cette époque affectaient assez de dédaigner ceux qui avaient le privilège d'être nantis d'une particule, tout comme les petits nobles et même les grands nobles ne manquaient pas de dédain pour les bourgeois. Perrot pouvait donc dédaigner un "Monsieur de Frontenac", mais il est à peu près certain que ce Monsieur de Frontenac méprisait de toute la force de son être "un certain sieur Perrot". Et là encore ce fut une cause de leur longue rivalité à ces deux hommes.

Mme Perrot vit fort bien le sourire dédaigneux de la belle commerçante, et elle crut en même temps que dans les prunelles éclatantes de cette inconnue il y avait quelque admiration marquée pour son mari. Elle fronça les sourcils. Et si vraiment Perrot était jaloux de sa femme, elle, l'était-elle aussi de son mari? L'histoire secrète qui reproche à Perrot quelques petites aventures galantes, n'en rapporte aucune, pas même l'ombre d'une sur le compte de l'épouse. Celle-ci pouvait à bon droit être quelque peu jalouse, puisqu'elle savait que son mari possédait un tempérament admiratif pour le beau sexe. Mais ajoutons, pour donner justice entière à Perrot, que s'il a aimé quelquefois hors de son foyer, il est prouvé qu'il aime toujours sa femme la première.

Pour revenir à notre histoire, Perrot ne s'apercevait pas des sentiments ou des expressions bizarres des deux jeunes femmes, tellement il était accaparé par le charme que la peau du renard blanc exerçait sur lui.

—Voyons, Madeleine, reprenait-il, je t'achète cette pelletterie. Sais-tu que tu seras délicieuse avec cette toison autour de ton cou?

Cette fois le sourire de la jeune femme fut un sourire de bonheur et d'orgueil.

—Merci, François... oui, merci. Je tâcherai de te récompenser pour ce magnifique cadeau que tu me fais.

—Non! Non! Madeleine, ce cadeau je te le dois depuis longtemps.

Se tournant vers Lucie qu'il trouva souriante et sereine, il demanda:

—Combien, mademoiselle?

—Dix mille livres, Excellence!

—Hein! dix mille livres? seulement?... C'est fait. Tiens! Madeleine, ajouta-t-il brusquement, garde cette pelletterie et admire-la tout à ton aise, j'accompagne mademoiselle chez mon intendant...

Au bout d'un quart d'heure, François Perrot revenait avec Lucie qu'il conduisait vers la porte de sortie.

—Mademoiselle, dit le gouverneur en se courbant devant la jeune femme, je compte bien que nous nous reverrons...

Il fut interrompu par des cris furieux et des jurons venant du dehors. Deux portiers sortaient précipitamment pour voir ce qui se passait d'extraordinaire. A ce moment, un cocher dont la livrée était toute couverte de poussière, tête nue et les cheveux en désordre accourait

en gesticulant comme un enragé. Il criait en même temps:

—On a volé la voiture et l'attelage de Son Excellence... Tenez! dit le cocher aux portiers venus à sa rencontre, voyez là sur le siège le malandrin qui m'a culbuté!

Et lui, le malheureux cocher, avait encore dit à Zéphyr l'instant d'avant en levant un poing menaçant:

—Ah! coquin, je te retrouve... Et quoi! après avoir volé la voiture et l'attelage de Son Excellence et maltraité son cocher, tu oses venir chez Son Excellence avec son équipage?... Attends un peu!

Tout béant et n'osant croire qu'il tenait en mains l'attelage du gouverneur, Zéphyr demeurait perplexe et indécis sur son siège. Mais en voyant le cocher courir effectivement vers la demeure de Son Excellence et hurler "au voleur", Zéphyr comprit qu'il n'y avait là ni plaisanterie ni farce. Il se dit:

—Diable! diable! avons-nous commis une sottise, Polyte et moi? C'en a tout l'air. Il me vaut mieux dégringoler d'ici avant que ça chauffe trop fort. Au diable! madame et Polyte...

Il sauta, sans plus, sur le pavé du chemin et prit ses jambes à son cou, au grand amusement du gouverneur et de Lucie. Elle, avec sa présence d'esprit et son audace coutumière, eut tôt fait de raconter et d'expliquer la méprise manifeste de ses deux serviteurs.

Il arriva donc que les dames de la maison du gouverneur, et que le gouverneur lui-même rirent du meilleur coeur. Puis Son Excellence ordonna à son cocher poussiéreux et furieux de reprendre la voiture et de reconduire à son domicile Mlle de la Pécherolle...

XI

OU L'HISTOIRE NE SEMBLE PLUS TOUT AUSSI DROLE QUE L'AVAIT DE PRIME ABORD PENSE LE SIEUR FRANÇOIS PERROT.

La berline emportant Lucie, seule, (car Polyte sur l'ordre de la jeune femme était parti à la recherche de son frère jumeau) s'était éloigné depuis un peu plus de cinq minutes, qu'un personnage tout vêtu de noir se présenta à la porte de la demeure de Son Excellence. C'était le lieutenant de police. Il avait l'air inquiet et paraissait très agité.

—Je désire, dit-il brusquement au portier, entretenir sans retard Son Excellence.

—Son Excellence est en ce moment avec ces dames dans le grand salon.

—Allez le prévenir que je désire lui parler de choses urgentes.

Le portier se rendit auprès d'un laquais pour le notifier de la demande du lieutenant de police. Le laquais pensa qu'il ne fallait pas s'attirer l'animosité d'un personnage comme le lieutenant de police, et il alla prévenir le gouverneur. Celui-ci donna ordre au laquais de conduire le policier dans le cabinet de travail où lui, le gouverneur, allait se rendre dans quelques minutes.

Ainsi fut fait, et Broussol attendit patiemment le gouverneur dix minutes. Alors Perrot

parut. Bien qu'il essayât de donner à sa figure le masque de la froideur, on pouvait voir percer la satisfaction qu'il éprouvait encore de la grande joie qu'il avait procurée à sa femme en faisant à celle-ci cadeau du magnifique renard blanc.

Il s'assit à sa table de travail et demanda :

—Voyons, monsieur, quel de particulier et de si urgent vous amène encore ?

—Excellence, je suis venu vous informer que notre Flandrin Pinchot a disparu...

—Ah! ah! Et de quelle façon a-t-il disparu ? fit Perrot sans paraître s'émouvoir.

—D'une étrange façon, c'est tout ce que je peux affirmer.

Broussol fit aussitôt un bref récit de la scène qui s'était passée dans la matinée de ce jour en l'auberge de la Coupe d'Or.

—Mystérieuse disparition, en effet... murmura le gouverneur pensivement. Et vous n'avez pas pu retrouver sa trace ?

—J'ai fait fouiller toute la ville sans résultat.

—Que pensez-vous de cette disparition ? La mettez-vous sur le compte d'un guet-apens ? Flandrin Pinchot pouvait-il avoir en cette ville des ennemis qui auraient comploté pour le faire disparaître ? Voyons, que savez-vous ?

—Je dois avouer, Excellence, que je ne sais rien. Je n'ai pas d'indices. Mais, d'un autre côté, je peux dire que je possède des soupçons qui me feront pénétrer, j'espère, les voiles ténébreux de ce mystère. C'est pourquoi j'ai ordonné que deux individus assez louches et dont j'ignorais la présence en notre ville soient étroitement surveillés. J'ai la conviction que ces deux hommes sont des agents secrets de Monsieur de Frontenac, et qu'ils sont en nos murs, où ils ont pénétré à notre insu, que depuis très peu de temps.

En entendant parler "d'agents secrets de M. de Frontenac", le visage du gouverneur s'était assombri et son front s'était vivement plissé.

—Vous me rapportez, monsieur, dit-il sur un ton grave, des choses qui donnent à penser. Est-ce que Monsieur de Frontenac oserait nous faire espionner ? Ah! je voudrais bien le savoir!

Un éclair menaçant traversa son regard, et sa main droite ébaucha un geste rude et bref.

Il allait parler encore, lorsque du vestibule arriva un bruit de voix dont le ton montait de seconde en seconde à un diapason plus qu'irrévérencieux, étant donné qu'on se trouvait dans la maison du représentant du roi.

Une voix, en particulier et inconnue du gouverneur, dominait les autres. Cette voix martelait de terribles jurons, entre autres des "sang-de-boeuf" que percevaient très distinctement les oreilles du gouverneur et celles de son agent de police.

—Excellence, murmura l'agent de police avec un accent de surprise qui n'était pas sans marquer quelque joie, si je ne fais pas erreur, je reconnais cette voix et mieux ce juron qui est le juron familier de Flandrin Pinchot.

—Vraiment ? Allez voir.

Broussol courut ouvrir la porte qui donnait sur le vestibule. Là, à mi-chemin entre la grande porte cintrée et celle du cabinet de travail, un grand diable d'homme aux vêtements couverts

de boue, sans feutre, les cheveux en désordre, gesticulait, jurait, hurlait. Oui, c'était Flandrin à qui cinq ou six portiers et laquais essayaient de barrer le chemin. Plus loin quatre têtes de femmes curieuses se penchaient dans la porte du grand salon.

Les portiers et laquais reculaient devant les gestes terribles de Flandrin et l'on sentait qu'ils avaient partie perdue. Oui, mais voici que de la salle des gardes accoururent, la rapière au poing, quatre gardes. A cet instant Flandrin hurlait :

—Tas de faquins, m'empêchez-vous de parler à Son Excellence ? Je veux voir. M'empêchez-vous de parler au roi lui-même, si je le voulais ? Sang-de-boeuf ! place, ou je vous étrie du premier au dernier ! Arrière, canailles ! Ah ! si je n'avais pas perdu ma rapière...

Les gardes allaient se jeter sur ce trop turbulent visiteur.

Mais Broussol commanda aussitôt :

—Place au Capitaine Flandrin !

Les portiers et laquais sursautèrent de surprise en entendant cette voix nette et autoritaire. Ils tournèrent des yeux ronds vers la porte du cabinet de travail et reconnurent le mystérieux agent de Son Excellence.

Les gardes s'étaient arrêtés. Plus loin, ces dames avaient refermé la porte sans bruit pour rentrer dans le grand salon.

Quant à Flandrin, reconnaissant son homme "vêtu de noir", il sourit et dit :

—Ah ! ah ! je vous trouve ici, monsieur ? J'en suis bien aise. Sang-de-boeuf ! que n'ai-je ma rapière pour vous perforer le ventre de cette sottise valetaille !

—Laissez, répliqua Broussol, et venez. Son Excellence vous recevra.

Très souriant Flandrin se laissa introduire dans le cabinet de travail.

Le gouverneur avec un air sévère lui dit :

—On me dit, Capitaine, que vous en faites de belles en ma bonne ville de Ville-Marie.

—Excellence, je vous demande pardon : ce n'est pas moi qui en fait de belles, mais plutôt votre maudite valetaille qui me refusait l'entrée comme si j'eusse été le pire des malotrus. Et ceux qui en font de plus belles encore que la valetaille sont précisément ces canailles aux gages de Monsieur de Frontenac. Ah ! oui, les canailles, qui aurait pu penser qu'elles me suivraient jusqu'ici.

—De qui donc parlez-vous ? demanda Perrot.

—Sang-de-boeuf ! de deux sacripants, Polyte et Zéphyr Savoyard qui ne cessent de faire la traite avec les Sauvages pour le compte de Son Excellence de Québec.

—Oh ! oh ! vous les connaissez ?

—Si je les connais... Pardon, Excellence, mais craignez de les connaître aussi ! Car, maintenant, je suis certain que vous connaissez déjà la femme qui commande ces deux racailles en cette ville.

—Une femme, dites-vous ?

—Et assez belle pour faire damner un honnête homme. Tenez ! Excellence, je parle de suite que cette femme est venue cet après-midi pour vous vendre des pelleteris.

Le gouverneur bondit presque de surprise.

—Quoi! voulez-vous parler de Mademoiselle de la Pécherolle... une honnête jeune fille qui...

Il fut interrompu par un formidable éclat de rire de Flandrin. Et lui, Flandrin, se laissa choir sans façon sur un beau fauteuil de velours rouge, lequel reçu séance tenante l'empreinte du visiteur crotté.

Et Flandrin riait encore.

—Ha! ha! Mademoiselle de la Pécherolle! Belle gueuse en vérité! Ah! combien de noms se donne-t-elle? A moi elle a dit qu'elle s'appelle Lucie... mais Lucie tout court, pas plus. Seulement, je sais que cette Lucie est une espionne, une femme perfide que Monsieur de Frontenac a mise à vos trousses. Tenez! laissez-moi parler. Ah! si j'avais pu arriver à temps...

Le gouverneur avait pris, à son insu peut-être, une physionomie inquiète. Il regardait Pinchot et ne l'interrogeait plus; il attendait que le capitaine s'expliquât.

—Voyez-vous, Excellence, reprit Pinchot, vous avez fait rapport à Monsieur Colbert que Son Excellence de Québec faisait en catimini la traite avec les Sauvages. Eh bien! Monsieur de Frontenac, pour prendre sa revanche contre vous, veut écrire à Monsieur Colbert que vous faites la même traite.

—Mais non, je ne fais pas cette traite! protesta Perrot avec énergie.

—Je sais bien que vous la faites pas, répliqua naïvement Pinchot; mais les canailles qui m'ont mis dans l'état où vous me voyez veulent, elles prouver ou établir par tous les moyens que vous la faites.

Perrot sourit pour dire aussitôt sur un ton convaincu:

—Ces gens auront bien de la peine pour établir avec preuves à l'appui cette fausse assertion à mon sujet. Mais bah! à quoi bon nous inquiéter. Allons! capitaine, dites-nous maintenant par quelle mésaventure vous avez passé.

Flandrin narra brièvement comment il avait été attiré dans un guet-apens par Lucie et ses deux acolytes et comment il avait été conduit à cette cave boueuse de la maison du sieur Bizard.

Là, on lui avait retiré son bâillon et lui avait donné la liberté de ses mouvements. Ensuite Lucie avait dit:

—Flandrin Pinchot, tu vas demeurer en cette cave jusqu'au jour où tu ne pourras plus nous être nuisible en aucune manière.

Flandrin s'était trouvé seul peu après dans cette cave où les ténèbres étaient épaisses, où la boue glissait les pieds. Ça et là, en marchant, en méditant, grommelant et jurant, Flandrin se heurtait à des barriques fort malheureusement vides. Il cherchait, sans beaucoup d'espoir, un moyen de se tirer de là. Après une bonne heure de réflexion, son imagination demeura impuissante et le moyen ne vint pas. Fatigué et découragé, Flandrin s'assit sur une barrique vide placée contre le mur. Il remarqua que la barrique était ouverte à une extrémité. N'importe! il se remit à penser... mais à penser lugubrement. Le temps s'écoula ainsi. Un bruit là-haut le tira brusquement de ses rêveries: c'était la panneau de la trappe qui s'ouvrait. Flandrin vit un filet de lumière traverser ses ténèbres. Quelqu'un ve-

nait... Mais si l'on venait pour l'assassiner? c'était bien possible! Flandrin eut une idée: il tourna l'extrémité ouverte de la barrique vers le mur, puis il se glissa tant bien que mal dans la barrique. Là, il se tint coi.

Comme on le sait, c'était Lucie qui venait interroger son prisonnier sur l'identité de l'homme en noir qui, le matin, avait joué au billard avec elle.

Flandrin l'entendit l'appeler. Il l'entendit faire quelques pas sur les bouts de planche posés sur le sol boueux de la cave. Il vit la clarté du candélabre danser sur les murailles obscures. Mais il n'eut garde de souffler mot.

Puis la clarté s'éloigna, la jeune femme remonta en haut. Oui, mais elle oublia de remercier la trappe.

Cinq minutes après, Flandrin se tirait hors de la barrique et découvrait aussitôt une lumière pâle descendant de la trappe et éclairant vaguement l'escalier. Il courut à l'escalier et n'eut aucune peine à comprendre que Lucie avait oublié de laisser retomber le panneau de la trappe.

A ce moment même, la jeune femme recevait dans la salle d'entrée le visiteur attendu, le mendiant Brimbalon.

Flandrin vit donc une issue qui lui offrait la liberté et il en profita. Doucement il grimpa les marches de l'escalier, atteignit le rez-de-chaussée et, là, put entendre la voix de Lucie et celle de son visiteur. Mais il était risqué pour lui de demeurer là à découvrir. Si la jeune femme avait, par hasard, affaire de venir en cette pièce? Flandrin aperçut une haute armoire à deux panneaux. Il regarda dedans et vit qu'elle était vide. Il s'y enferma. Là encore, il pouvait entendre assez distinctement la conversation de Lucie et de Brimbalon. Quand le marché eut été conclu entre le mendiant et la jeune femme, et après le départ du mendiant, Flandrin eut bonne envie de sortir de son armoire, de bondir dans la salle, se jeter sur Lucie et l'étrangler. Il fut hésitant durant plusieurs minutes, puis décida de tenter ce risque pour recouvrer tout à fait sa liberté. Mais une voiture, dont il avait entendu le roulement, s'arrêtait devant la maison. Flandrin se garda bien de bouger. Il prêta plus attentivement l'oreille, et bientôt il entendait la voix de Polyte Savoyard et ce que lui disait Lucie. Flandrin comprit de suite que la jeune femme se rendait chez le gouverneur pour lui revendre les pelletteries qu'elle avait acquises du mendiant. Alors Flandrin se sentit tout bouleversé par la joie: dans un instant, comme il le pensait, il serait hors de cette maison et il courrait chez le gouverneur pour dénoncer Lucie et la faire arrêter comme une espionne aux gages de M. de Frontenac.

Seulement, lorsque Lucie eut quitté la maison, que la berline qui transportait la jeune femme se fut éloignée et que Flandrin, fou de joie, se vit libre et hors de danger, il restait à trouver la maison du gouverneur. Flandrin, tout à fait étranger dans Ville-Marie, ignorait sur quelle rue se trouvait l'habitation de François Perrot. Mais bah! est-ce que le premier passant croisé sur le chemin ne lui indiquerait pas cette habitation? Il monta vers la rue Saint-Jacques, sans avoir conscience du désordre et de la saleté

de ses vêtements, sans s'apercevoir que son feu-
tre lui manquait; il savait seulement qu'il était
sans rapière. Aussi, les premier piétons qu'il a-
perçut sur la rue Saint-Jacques furent-ils pris
de peur à la vue de cet homme échevelé, cou-
vert de boue et à l'air terrible. Des enfants, en
le voyant, poussaient des cris d'effroi et se sau-
vaient. Des femmes fermaient violemment leurs
portes et les verrouillaient. Les portes des bouti-
ques se fermaient de la même façon, si bien que
Flandrin ne put obtenir le renseignement qu'il
désirait tant.

— Sang-de-boeuf! grommelait-il, me prend-
on pour un iroquois?

Il courait ça et là essayant de rattraper quel-
qu'un qui le renseignât. Enfin, un mendiant tout
en loques qui n'avait pas l'air farouche ou peu-
reux et à qui Flandrin donna une belle pièce
d'argent voulut bien lui indiquer la demeure de
Perrot.

Flandrin n'en demanda pas davantage et il
prit sa course vers la rue Saint-Paul. Oui, mais
voilà une heure qu'il allait par la ville en tous
sens en quête du précieux renseignement, il avait
perdu du temps. C'est pourquoi il arriva trop
tard pour dénoncer et faire arrêter "la coquille".

Là, Flandrin avait terminé la narration de sa
 mésaventure. Perrot et Broussol avaient écouté
avec attention et intérêt, et le gouverneur dit à
son lieutenant de police:

— Monsieur, vous allez prendre deux gardes et
vous vous rendrez à cette maison du sieur Bi-
zard où cette femme et tous les complices ou ac-
colytes qu'elle pourra avoir en sa compagnie,
puis vous amènerez la bande ici.

— Vos ordres vont être exécutés, Excellence.

— Quant à vous, Capitaine Flandrin, reprit
Perrot, avant de quitter cette maison un de mes
serviteurs vous donnera des vêtements propres.
Je vous ferai donner l'uniforme de mes gardes,
car dès ce moment vous êtes à mes gages.

— Merci, Excellence. Soyez assuré qu'avec moi
vous n'aurez pas perdu votre argent.

Un quart d'heure plus tard, Flandrin, en com-
pagnie de Broussol et de deux gardes, quittaient
la maison du gouverneur pour se rendre à la
maison que Lucie habitait. Flandrin portait un
beau justaucorps de velours bleu, il était coif-
fé d'un feutre à plume noire et ceint d'une lon-
gue et solide rapière. La rapière lui avait fait le
plus grand plaisir. Il avait dit:

— Gare, cette fois, à qui viendra pour me la
prendre!

Les quatre hommes montèrent vers la rue No-
tre-Dame. Sur cette rue Flandrin avisa deux
femmes dont l'une âgée et l'autre très jeune.
Il vit ces deux femmes arrêtées devant l'étalage
d'un magasin, mais elles ne voyaient pas Flan-
drin et ses compagnons. Notre ami n'avait pu,
sur le coup, réprimer un haut-le-corps. Il s'ar-
rêta net au milieu de la chaussée et parut come
méduisée, car il reconnaissait Mérie, l'an-
cienne servante de Maître Jean, et...

Intrigué de voir ainsi Flandrin demeurer im-
mobile au milieu de la rue et regarder ces deux
femmes, Broussol demanda:

— Que faites-vous là, Capitaine?

Flandrin, distrait, sursauta et marcha à Brou-
sol à quelques pas plus loin.

— Monsieur, dit-il, je regardais ces deux fem-
mes que je m'étonne fort de trouver en cette
ville, puisque je les pensais à Québec.

— Vous connaissez donc ces femmes?

— Certainement, si mes yeux ne sont pas à
l'envers. L'une, la vieille, est Mérie. C'est une
ménagère. L'autre, cette belle jeune fille brune,
à cheveux noirs comme jais et tout de noir vê-
tue, c'est la fille d'un de mes amis trépassé de-
puis un mois. Je préciserai en disant qu'elle
est la fille de feu Maître Jean Colonnier, un an-
cien boulanger.

A ce nom, Broussol avait tressailli et paru se
troubler. Flandrin regardait toujours les deux
femmes, lesquelles reprenaient leur marche pour
cheminer sans presse vers la Place d'Armes.
Broussol regardait aussi aller ces femmes, et il
était sous l'empire, tout autant que Pinchot, si-
non davantage, d'une forte émotion.

Lorsque les deux femmes se furent quelque peu
éloignées, Flandrin dit au lieutenant de police:

— Puisque vous savez, Monsieur, où se trouve
la maison de Bizard, il n'est pas absolument né-
cessaire que je vous y conduise. Si vous vou-
lez y aller avec vos gardes seulement, moi je sui-
vrai et épierai ces deux femmes, car peut-être
sera-t-il bon que nous sachions avant longtemps
où elles se retirent en cette ville.

Broussol parut de cet avis.

— Votre idée me paraît juste et raisonnable,
Capitaine. Suivez donc ces deux femmes. Dès
que vous connaîtrez la maison où elles habitent,
vous viendrez chez Son Excellence où, je n'en
doute pas, je serai revenu avec la personne que
j'ai ordre d'arrêter.

Flandrin partit donc à la suite des deux fem-
mes, mais en laissant entre elles et lui une dis-
tance prudente.

Broussol, de son côté, poursuivit son chemin
avec ses deux gardes. Disons de suite qu'une dé-
ception l'attendait: il trouva la maison de Bi-
zard vide de ses occupants. Il n'y avait donc
rien à faire là; c'est pourquoi le lieutenant de
police reprit la direction de la rue Saint-Paul
pour demander au gouverneur de nouvelles ins-
tructions.

Durant ce temps, Flandrin s'était attaché aux
pas de celles qu'il épiait. Souvent, les deux fem-
mes entraient dans un magasin ou boutique quel-
conque et faisaient quelques menues emplettes.
Plus tard elles gagnèrent la rue Saint-Jacques,
firent là aussi quelques emplettes, puis elles re-
gagnèrent leur domicile. Il serait difficile de
peindre la physiologie et les sentiments de
Flandrin, lorsqu'il vit les deux femmes pénétrer
comme chez elles dans la maison de Bizard.

Il ne savait trop que faire sur le moment. Sa
pensée s'agitait dans le vague. Il lui était impos-
sible de mettre une idée sur l'autre. Il ne pou-
vait pas même croire que Mérie et la fille de
Maître Jean habitassent la maison où domici-
liait la coquille Lucie. Enfin, après un bon mo-
ment de perplexité et d'hésitation, il pensa qu'il
valait mieux d'aller confier à Broussol ou même
au gouverneur ce qu'il venait de découvrir. Il
partit donc à longues enjambées du côté de la
rue Saint-Paul.

XII

OU FLANDRIN COMMENCE A SE VENGER

Il était six heures lorsque Flandrin vint frapper à la porte du gouverneur. Là, un portier l'informa que Son Excellence et Madame étaient parties en berline pour se rendre chez Monsieur de Fénélon, et que les maîtres de la maison ne seraient pas de retour avant le commencement de la nuit.

Flandrin se voyait assez désappointé lorsqu'il songea à s'informer de Broussol. Mais déjà le portier s'écriait :

— Ah! ça, allais-je oublier cette importante communication? Décidément, je perds la tête... Voici, capitaine, ce que m'a dit de vous confier le lieutenant de police de Son Excellence.

— Ah! ah! maître-portier, allez-vous m'apprendre que cet homme toujours vêtu de noir est le lieutenant de police de Monsieur le gouverneur?

— Et quoi, vous ne le saviez pas? fit le portier avec surprise.

— On ne peut pas tout savoir, maître-portier, même quand on est capitaine!

— Je vous l'accorde, Capitaine. Eh bien! oui, le lieutenant de police de Son Excellence vous fait dire ceci. Ecoutez bien :

“Vous direz au Capitaine Flandrin que je l'attendrai à l'auberge de la Coupe d'Or.”

— S'il en est ainsi, dit Flandrin, je cours à l'auberge de la Coupe d'Or.

Il laissa tomber une pièce de monnaie dans la main du portier qui lui retourna une belle révérence, et partit.

L'aubergiste reçut notre ami avec les marques du plus grand respect et le conduisit aussitôt dans une petite salle disposée entre les cuisines et la salle de billard.

Comme Flandrin arrivait à l'auberge, celle-ci lui parut plus animée encore que la matinée de ce jour. Jeunes bourgeois et jeunes dames de la société s'étaient réunis au billard d'où partaient les éclats de rires les plus frais et les plus joyeux. La salle commune était toute pleine; là, d'ouvriers buvant, ici, de gens, fils d'artisans ou de petits bourgeois, jouaient le jeu d'argent. On pouvait même apercevoir dans un coin retiré de hauts bourgeois et commerçants faisant rouler des pièces d'or sur le tapis bleu ou vert. Quoi que, comme de nos jours, le jeu de l'argent à cette époque fut prohibé, on n'en jouait pas moins et fort gros jeu souvent. Et souvent aussi de jeunes et jolies femmes risquaient gros sur le tapis. Mais aussi faut-il dire qu'en ces temps reculés et dans un pays nouveau d'une population négligeable par son nombre les amusements étaient peu variés. On s'amusait comme on pouvait. On fêtait en famille ou entre amis, on dansait, on étalait les cartes, on jetait les dés, et l'on jouait beaucoup à l'argent.

Flandrin, en entrant, vit d'un seul coup d'oeil toute la scène, et il s'en amusa, puisqu'il aimait les joyeuses réunions et l'entrain. Mais ce qu'il vit mieux, ce fut une fort jolie et séduisante silhouette qui lui décocha de loin un bel oeil

accompagné d'un beau sourire. C'était cette blonde servante qui, dans la matinée, lui avait demandé de surveiller l'aubergiste. Flandrin, toujours galant, rendit l'oeil et le sourire et suivit l'aubergiste.

Dans la salle où il fut introduit se trouvaient deux personnages qui, effectivement, attendaient notre ami. Flandrin reconnut de suite l'un de ces hommes : c'était le lieutenant de police. L'autre personnage, de mine très grave et d'air important, était inconnu à notre ami. Cet homme, vêtu somptueusement de satin et de soie aux couleurs très voyantes, était assis à l'extrémité d'une table et devant des parchemins et une écriture. Le personnage précieux, à l'entrée de Flandrin, pigna une prise de tabac dans une tabatière d'argent, introduisit savamment le tabac dans ses narines et dit :

— Je parie que voici notre homme.

— C'est bien notre homme, Maître, répondit le lieutenant de police... c'est le Capitaine Flandrin Pinchot, ancien maître-geôlier de Monsieur le Comte de Frontenac.

Le personnage frisé et parfumé jeta un coup d'oeil perçant à Flandrin et dit avec un geste digne :

— Prenez ce siège, mon ami.

Flandrin, gêné par l'attitude précieuse et grave de l'inconnu, prit le siège indiqué et attendit.

L'homme au bout de la table tripota silencieusement de ses grasses mains, très blanches aussi et très soignées, des paperasses. Ou il lisait ce qu'il y avait d'écrit sur les parchemins ou il pensait, Flandrin qui l'observait, n'aurait su dire au juste.

Broussol profita de ce court moment de silence pour dire :

— Capitaine Flandrin, vous êtes en présence de Maître du Belleau, notaire-royal et particulièrement notaire de Son Excellence de Ville-Marie.

Flandrin ouvrit des yeux émerveillés. Déjà son cerveau travaillait activement, car si lui, Flandrin, était mis en présence d'un notaire-royal et d'un notaire faisant le service particulier du gouverneur, il devait s'agir de choses très importantes. Mais, là, ne se doutait-il point un peu de quoi il allait s'agir? Sans doute. Et Flandrin, fortement saisi par une immense joie qu'il contient, toutefois, en son intérieur, se dit :

— Je gage que Son Excellence, très satisfaite déjà de mes services, va me faire tenir sur parchemin et par-devant notaire-royal mon capitainat.

Oui, Flandrin, qui n'avait jamais rien désiré ou ambitionné autant qu'un capitainat, et cette qualité fût-elle même sans revers, crut très fort qu'il allait être créé capitaine officiellement. Il n'en fallait pas plus pour le faire exulter. Déjà l'avenir lui promettait gloire et honneurs. Et puis, du rang de capitaine, qui savait? ne pourrait-il pas plus tard monter plus haut? Le tout en ce monde, pensait-il, c'est d'avoir un point de départ solide. De là, avec de l'audace, du nerf, de la volonté et un peu de savoir-faire, on peut atteindre à toutes les hauteurs. Et, alors, pourquoi lui, Flandrin, ne pourrait-il pas un jour s'entendre appeler “Excellence” tout

comme un autre? On comprend tous les rêves insensés qui s'ébauchaient dans l'esprit imaginaire de Flandrin. Mais il dut revenir vite de ces beaux rêves en entendant la voix du notaire-royal.

— Ecoutez bien, Capitaine Flandrin, ce que je vais lire. Quant à vous, Monsieur, qui êtes le témoin assigné, ajouta le notaire en regardant Broussol, vous êtes prié d'écouter attentivement aussi.

Et il se mit à lire lentement et avec de nombreuses pauses. Chaque fois qu'il faisait l'une de ces pauses sa voix paraissait plonger tout au fond de son immense abdomen, tant l'inflexion était prononcée.

"Par-devant Maître du Belleau, Notaire-royal "et au service particulier de Son Excellence de "Ville-Marie, le sieur François Perrot, vivant et "résidant en la cité de Ville-Marie, a comparu "ce jourd'hui:

"Capitaine Flandrin Pinchot, ancien maître-geôlier au Château Saint-Louis, en la cité de "Québec et anciennement aux gages de Son Excellence Monsieur le Comte de Buade Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France, et maintenant, ledit Capitaine Flandrin Pinchot, vivant "et résidant en la cité de Ville-Marie et aux "gages, à titre d'agent particulier, de Monsieur "le Lieutenant de police de Ville-Marie.

"A déclaré, ci-bas et sous sa signature et devant la présence du témoin assigné, que, depuis "un an et plus Son Excellence, Monsieur le Comte de Frontenac, et ce au mépris de ses propres "ordonnances et édits, et au vu et su dudit Capitaine Flandrin Pinchot, s'adonne en catimini "et par l'intermédiaire d'agents louches, mâles "et femelles, dont les noms et adresses sont consignés au mémoire ci-joint, à la vente de l'eau-de-vie aux Sauvages dans les bois, desquels "dits Sauvages il retire des pelleteries pour en "faire ensuite clandestin trafic en France et pour "recevoir un prix exorbitant, rendant de la sorte, en France, le prix des Fourrures trop élevé "et ralentissant un grand commerce, lequel, autrement, serait plus profitable pour les besoins "du négoce en général et pour les besoins particuliers de Sa Haute Majesté, notre très vénéré "Roi.

"A déclaré encore, ci-bas et sous sa signature, "ledit Capitaine Flandrin Pinchot et dans la présence du témoin assigné, que Monsieur de Frontenac, pour écarter de sa personne et de son entourage les soupçons et pour voiler d'obscurité "ses négoce illécites, accuse et dénonce de ces "mêmes négoce et trafics des personnages haut placés dans la Nouvelle-France et qui sont les "meilleurs serviteurs de Sa Haute Majesté, notre estimé Roi, et ce, Monsieur de Frontenac faisant pour dessein d'acquiescer auprès de Sa Haute Majesté un prestige qui lui permette, ensuite, "de se livrer comme il l'entendra et à toute saison "qui lui conviendra à ses trafics et négoce clandestins. En foi de quoi, déclare présentement, ce dix-neuvième jour de juin, le mardi en relevée, et en l'An de Gloire de notre Souverain "Mil Six cent soixante-quatorze.

"Et ont signé,

FLANDRIN PINCHOT,
LE NOTAIRE-ROYAL,
Le témoin assigné BROUSSOL,
lieutenant de police.

Oui, mais là, après cette "lecture faite", Flandrin n'avait pas signé encore, quoique l'eût dit le notaire. Et Flandrin ne signerait pas, du moins il ne se sentait aucunement le désir de signer une telle chose. Pour l'instant, d'ailleurs, il avait l'esprit assez perdu. Il regardait le notaire et son parchemin avec des yeux d'une grandeur remarquable et ouvrait une bouche énorme. Car, au fond, Flandrin n'y comprenait goutte; ou, s'il comprenait un tant soit peu, sa "compréhension" le stupéfiait littéralement.

Le notaire lui décocha un coup d'oeil aigu. Comprit-il la pensée et la stupéfaction de Flandrin? En tout cas, il reporta aussitôt son regard sur Broussol à qui il fit un signe d'intelligence. Et Broussol saisit la signification de ce signe. Il dit à Flandrin:

— N'oubliez pas, Capitaine, que vous avez juré de vous venger de l'injustice de Monsieur de Frontenac à votre égard. Rappelez-vous que je vous ai promis cette vengeance, et sachez qu'en voici le commencement!

Le lieutenant de police avait prononcé ces paroles avec un accent dur, un accent qui commandait et qui voulait.

Flandrin se défigea. Il eut le sentiment que l'homme qui venait de lui parler avait raison; et quoiqu'il eût répugnance à exercer sa vengeance de cette façon, c'est-à-dire en dénonçant le gouverneur du pays comme il aurait pu dénoncer le premier coquin venu, Flandrin sentit qu'une pointe de haine contre Frontenac le piquait. L'occasion venait de prouver que, tout modeste capitaine qu'il était, il pouvait porter de terribles coups aux plus grands personnages. Flandrin, comme tout autre mortel, possédait sa petite dose de vanité et d'orgueil. Rien qu'à songer qu'il lui était possible de prendre une bonne revanche contre un homme de l'importance de Frontenac, son orgueil s'enflait rapidement. Il éprouva même une furieuse joie de savoir qu'il pouvait d'un trait de plume porter ce coup de Jarnac à l'homme qui l'avait injustement destitué de ses fonctions et l'avait, pour ainsi dire jeté sur le pavé sans sou ni maille. Mais sa joie n'était pas complète, ou plutôt elle était tronquée, Flandrin, on s'en doute, se trouvait terriblement déçu par la composition légale de ce parchemin, tellement il s'était attendu en se réjouissant à une reconnaissance officielle de son "capitainat". Comme ses rêves avaient été vite démolis! Il lui restait toujours, il est vrai, la satisfaction de s'entendre appeler "Capitaine", et surtout de voir écrit en toutes lettres sur le parchemin "Capitaine Flandrin Pinchot". Au fond, n'était-ce pas là une reconnaissance officielle et publique de sa qualité? Sans doute, comme tous les hommes qui ont convoité une qualité, un honneur ou un titre, Pinchot aurait souhaité de se voir consacrer capitaine devant la foule du peuple, et comme autrefois les chevaliers, il eût désiré qu'on lui touchât l'épaule d'une lame d'épée? Tout de même, sauf l'hon-

neur d'une confirmation de sa qualité devant la face de la ville, Flandrin était reconnu comme "capitaine". Tout le monde l'appela ainsi. Le gouverneur lui-même disait "Capitaine Flandrin"; cela valait presque un parchemin. Au surplus, Pinchot n'avait qu'à savoir s'y prendre avec le gouverneur de Ville-Marie, et ce ne serait pas long qu'il décrocherait le parchemin tant souhaité.

Donc, s'il tenait toujours à son parchemin, il ne pouvait refuser de signer de son nom le parchemin qu'on venait de lui lire, par ce geste il se rapprochait encore des bonnes grâces du sieur Perrot. Ensuite, puisqu'on était en guerre, il fallait se battre quoi qu'il dût en résulter. Notre ami accepta donc la plume que lui présentait le notaire et il signa son nom. Broussol signa ensuite. Le notaire-royal, en dernier lieu, apposa une haute signature carrée un peu à la manière de LOUIS... Car jamais l'espèce humaine n'a tant singé qu'aux époques des grands rois!

Maintenant une pièce légale — et une terrible pièce encore — venait de naître, et ceux qui l'avaient mise au monde (et entre autres François Perrot qui l'avait conçue) ne se sentaient pas trop sûrs de leur coup; car tous connaissaient le formidable adversaire auquel ils tentaient de se heurter, c'est-à-dire le Comte de Frontenac. Flandrin lui-même, après avoir mis son nom sur le parchemin, sentit qu'une vague inquiétude s'emparait de sa personne. Et quel homme, d'ailleurs, fût-il le plus fort, le plus audacieux, n'a pas tremblé un peu sur un coup de dés? Et il faut bien reconnaître ici que l'acte de Perrot et des subordonnés était uniquement un coup de dés qui pouvait leur être funeste.

Mais l'acte était consommé et il n'y avait plus qu'à en attendre les effets ou les contre-coups.

Le notaire mit le précieux parchemin dans une belle serviette de cuir et s'en alla tranquillement.

Quand il eut quitté la salle le lieutenant de police demanda à Flandrin:

—Avez-vous pu, Capitaine, découvrir le domicile de ces deux femmes...

—Au fait, sourit Flandrin, vous me parlez de la fille de feu Maître Jean et de sa servante Mélie? Eh bien! vous ne le croirez pas plus que je ne l'ai cru moi-même: elles habitent la maison du sieur Bizard.

Broussol sursauta à cette nouvelle.

—Vous êtes certain? fit-il d'une voix qui tremblait.

—J'en suis certain, pourvu que j'arrive à me convaincre que je n'ai pas rêvé. C'est pourquoi je suis revenu de suite sur mes pas et accouru chez monsieur le gouverneur pour vous faire part de cette nouvelle et pour vous demander en même temps si vous avez réussi à mettre la main sur cette Lucie.

—Nous avons manqué notre coup avec cette femme, elle n'était pas dans la maison de Bizard. Mais demain peut-être, sinon ce soir, la trouverons-nous là.

—Je vous le souhaite, mais sachez que c'est une coquine qui réussit toujours à se tirer des ailes. Si nous voulons mettre la main dessus, il faudra y aller avec circonspection.

—Demain, nous prendrons des mesures en conséquence, et je jure bien que nous mettrons la main dessus comme vous dites.

Agité et l'air inquiet, Broussol, après avoir proféré ces paroles, se leva brusquement pour se retirer.

—Allons, monsieur, cria Flandrin, ne partez pas si vite. Vu que j'ai faim et soif, je vous invite à boire et manger avec moi. Je vais appeler l'aubergiste.

—Non, non. Merci, capitaine, je suis forcé de vous refuser. Des affaires urgentes m'attendent ailleurs.

Il s'en alla.

Flandrin décida de se faire servir à souper dans cette salle où il serait tout à son aise pour réfléchir sur les choses qui l'importunèrent ou le tracassèrent. Il appela l'aubergiste et commanda eaux-de-vie, vins et mets abondants.

—Car, ajouta-t-il, mes occupations de ce jour ne m'ont pas permis de boire à ma soif ni de manger à ma faim.

L'aubergiste ne voulut pas manquer de se rendre à des besoins et desirs si justement formulés, et en moins de dix minutes, avec la dextérité et la rapidité qu'y mit le maître de la maison, Flandrin se trouvait abondamment servi.

—Voulez-vous, demanda l'accommodant aubergiste, que je mette à vos ordres, Capitaine, pour vos besoins futurs une de mes plus jolies servantes?

—Non, merci bien. Une jolie fille m'ôterait certainement l'appétit en même temps que la faculté de réfléchir sur des choses importantes qui ne peuvent souffrir de retard.

Tout cela était raisonnable et n'exigeait nulle discussion. Flandrin demeura donc seul. Il but, mangea et... pensa. Au reste, il y avait longtemps qu'il sentait ce besoin d'être seul pour faire une revue nette des incidents de cette mémorable journée. Il avait, au surplus, la tête pleine de toutes espèces de visions.

Le souvenir de sa femme lui était revenu en même temps que celui de son petit et du collègue Louison, lequel il avait laissé à Québec sous les soins particuliers de la dame Babeux. Quelque chers, doux et même cruels que lui fussent ces souvenirs, Flandrin n'était pas sans autres "remembrances" et images ou visions. Toutes ces choses, va sans dire, se confondaient, flottaient vaguement, dansaient, tourbillonnaient sous l'atmosphère surchauffée de son cerveau... surchauffée d'abord par les soucis et les énigmes, ensuite par l'eau-de-vie que notre ami s'était administrée en premier lieu avec une étonnante liberté.

L'image qui le hantait avec le plus de ténacité était toujours celle de son ancienne amante, l'énigmatique et perfide Lucie. Décidément, cette femme lui donnait à la fin du fil à retordre. Comme il aurait voulu la savoir et la voir au fond d'un cachot, et mieux encore entre les quatre planches d'une bière. Car à la fin aussi cette femme lui faisait peur. Et voilà qu'elle était encore au large cette panthère! N'arriverait-on donc jamais à la prendre et la museler? De jour en jour elle devenait plus dangereuse. C'était une véritable vipère que cette femme, comme le pensait Pinchot, et une vipère qui rampe sans

bruit dans l'ombre et les herbes finit toujours par vous piquer et quelquefois vous empoisonner. Avec les reptiles on ne se sent en sûreté qu'une fois qu'ils ont été écrasés à mort. Donc, sachant cette femme libre, Flandrin ne pouvait se sentir très à l'aise, sachant surtout qu'elle avait déjà attenté à ses jours et qu'elle pouvait à tout instant recommencer. Ah oui ! quel tour de coquigne ne pouvait-elle pas encore lui jouer à lui, Flandrin ! Elle avait l'art de se faufiler partout imperçue, insoupçonnée. Son cerveau diabolique lui suggérait toutes espèces de moyens plus diaboliques encore pour tromper les autres et autant pour se tirer, elle, d'une mauvaise affaire. Par surcroît, elle avait pour l'appuyer et la seconder deux canailles de la plus mauvaise eau et dont il importait de se méfier sans cesse. C'est pourquoi Flandrin se jurait bien à la première occasion d'éventrer les canailles. Oui, mais c'est cette occasion qu'il fallait saisir, et Flandrin ignorait que les deux chenapans en question, Polyte et Zéphyr Savoyard, galopèrent à cette minute même sur la route de Québec porteurs d'une missive rédigée par Lucie et adressée à M. de Frontenac. Disons de suite que cette missive dénonçait le gouverneur Perrot comme un vil et clandestin trafiquant d'eau-de-vie et de pelletteries avec les Sauvages. Lucie n'avait-elle pas, en effet, surpris quatre Indiens livrés morts dans les sous-sols du gouverneur, et quatre Indiens à qui Perrot avait sans aucun doute extorqué quantité de pelletteries de valeur.

Une autre vision dans le cerveau de Flandrin venait se poser sur le même plan que celle de Lucie : c'était l'image de la fille de Maître Jean. Sans doute, Flandrin ne s'étonnait pas outre mesure de savoir la fille de Maître Jean en la cité de Ville-Marie. Mais là où l'étonnement naissait chez Flandrin, c'était de savoir ou de penser que la fille de Maître Jean habitait la même maison que Lucie. Il se demandait bien en vain par quel enchaînement de circonstances cette étonnante chose avait pu se produire.

Au bout du compte tout paraissait aller de mal en pis pour Flandrin. Depuis le matin il n'avait abouti à rien. Il avait été joué ou mystifié tout le jour. Le matin on lui avait demandé de surveiller quatre personnes, et il n'avait pu en surveiller aucune. Maintenant surveillaient deux autres personnes, Lucie et cette fille de Maître Jean, à surveiller. La besogne se faisait de plus en plus formidable et difficile, et par quel bout l'attaquerait-il ?

— Je n'ai toujours pas le don ou la science d'ubiquité, se disait Flandrin. Je ne peux pas être ici et là en même temps, et il faudra bien que je prenne mes gens l'un après l'autre seulement. J'ai bien envie de commencer par la fille de Maître Jean, et ce soir même. Je veux en avoir le cœur net. Cette jeune femme me fait un curieux effet, même de loin. Elle m'attire malgré moi sans que je la connaisse mieux. Elle-même doit ignorer que j'existe, à moins que Mlle lui ait parlé de moi. Dans ce cas, j'aimerais bien à savoir ce qu'elle pense de ma personne. Ayant été un ami de son père, elle ne pourrait avoir à mon égard que des sentiments de sympathie. Oui, ce soir, à la nuit noire plutôt, j'irai...

Ceci décidé, Flandrin vit son souvenir faire un pas en arrière pour revenir à ce parchemin que lui, Flandrin avait signé par-devant notaire. La pensée de Flandrin ne paraissait pas encore bien stable dans cette affaire. Il se demandait toujours s'il avait bien agi ou non. Et puis, il subissait toujours aussi le contre-coup de la déception qui l'avait frappé en découvrant qu'il n'allait pas encore tâter son certificat de capitaine. Certes, il espérait bien gagner à la fin ses épaulettes auprès de Perrot. Tout de même, dût la chose se produire avec certitude, Flandrin aurait préféré être capitaine sous M. de Frontenac qui était bien plus grand seigneur que François Perrot. Enfin, on ne prend que ce que l'on peut attraper ! Et puis restait à Flandrin une satisfaction, celle de voir que sa vengeance commençait. Au fond, pour dire toute la vérité, Flandrin ne tenait plus beaucoup à se venger de M. de Frontenac. Il y avait trois autres personnages qui attisaient beaucoup plus sa rancune et c'étaient cette coquigne de Lucie et ses deux acolytes. Et, en y pensant encore, Flandrin regrettait un peu d'avoir mis son nom sur ce parchemin qui dénonçait M. de Frontenac. Cela lui paraissait, en fin de compte, une bien piètre vengeance dont il tirait plus piètre satisfaction encore. Non, il n'était pas satisfait à cause même de l'inquiétude qui le rongait. Qui sait, pensait-il, si M. de Frontenac, malgré la terrible coalition qui se formait contre lui, ne serait pas en dernier lieu le plus fort ? Flandrin n'était pas loin de le penser, et il était à craindre qu'un jour ou l'autre, de ce fait, une redoutable tuile ne lui tombât sur la tête.

Abrégeons en disant que notre ami passa plus d'une heure en compagnie de son assiette et de ses pensées. Puis, alourdi, il se leva pour quitter la salle. Il venait de décider d'aller rôder par les rues de la ville avant que fût venue l'heure de se rendre à la maison de Bizard.

Nous le laisserons aller à sa distraction pour revenir, nous, à Broussol, le mystérieux lieutenant de police.

XIII

COMMENT, EN CE TEMPS-LÀ, UN POLICIER POUVAIT CHANGER SAVAMMENT DE PHYSIONOMIE

Après avoir quitté l'auberge de la Coupe d'Or, le lieutenant de police avait gagné la rue Saint-Charles, à peu près à mi-chemin entre la rue Notre-Dame et la rue Saint-Jacques, et là il avait pénétré, tout comme chez lui, dans une petite maison d'assez pauvre apparence.

Il se trouva d'abord dans une petite antichambre meublée seulement de deux banquettes. Puis il poussa une porte intérieure et cette fois entra dans une large pièce qui pouvait passer pour un cabinet d'étude ou de travail. Le mobilier comprenait, avec quelques sièges, deux tables joliment encombrées de papiers toutes deux. À l'une de ces tables travaillait un jeune homme, vêtu de noir comme le lieutenant de police. Il écrivait rapidement et il paraissait pressé d'atteindre le bout de son travail. À l'entrée de

Broussol il leva la tête, reconnut celui qui entra et dit aussitôt :

— Monsieur, j'achève justement de transcrire ce parchemin que vous m'avez confié...

— Très bien. Mais ne vous pressez pas, mon ami, je n'en aurai besoin que demain. Rien de nouveau ?

— Non, rien de nouveau, Monsieur.

Le lieutenant, l'air distrait, alla à sa table, remua quelques papiers, puis consulta l'heure à une pendule.

— Il passe six heures de la demie, reprit-il en tournant ses yeux vers l'employé. Je pense que vous pouvez prendre congé jusqu'à sept heures et demie. Alors vous reviendrez pour recevoir des instructions. J'aurai probablement besoin de vos services jusqu'à neuf ou dix heures. Mais avant de partir, dites-moi si vous avez fait surveiller ces deux agents secrets aux gages de Monsieur de Frontenac ?

— Ces deux frères jumeaux ? Eh quoi ! monsieur, n'avez-vous point reçu le billet que je vous ai dépêché ?

— Oui, oui, j'avais oublié ce billet... Ainsi, ces deux hommes sont partis pour Québec...

— Avec une missive pour le Comte de Frontenac.

— Une missive expédiée, n'est-ce pas, par cette demoiselle de la Pécherolle ?

— Parfaitement.

— Dites-moi encore, mon ami, n'avez-vous pas été instruit de la venue en cette ville, hier ou avant-hier, d'une jeune femme accompagnée de sa servante ?

— Connaissez-vous les noms de ces femmes ?

— La servante se nomme Mélie, c'est tout ce que je sais. La jeune femme, m'a-t-on dit, s'appelle simplement la fille de Maître Jean.

— Je sais qui vous voulez dire, monsieur, et je suis informé de ces personnes depuis une heure seulement. La jeune femme a pour nom sévère Colonnier et elle est venue de Québec avant-hier en berline. Elle était accompagnée de sa servante Mélie.

— Vous devez savoir encore où ces deux femmes logent.

— Elles logent en la maison du sieur Bizard, lieutenant des gardes de Monsieur de Frontenac.

— Bon, bon, je vois, mon ami, que vous remplissez bien vos fonctions d'agent secret et de secrétaire. Je verrai au moyen de faire relever vos appointements, ainsi que vous me le demandiez ces jours passés. Allez donc vous restaurer pour revenir à sept heures et demie. Vous reviendrez avec quatre gardes.

Sans plus, le lieutenant de police quitta la salle de travail, pénétra dans une petite pièce qui pouvait servir de cabinet particulier et monta un escalier disposé dans un angle. Il atteignit un grenier sommairement aménagé en chambre à coucher que deux lucarnes éclairaient.

Là, le lieutenant se mit à marcher de long en large tout en méditant. Sa figure était sombre et empreinte d'inquiétude.

Après un assez long moment de marche, il s'arrêta devant une sorte de buffet duquel il tira une carafe d'eau-de-vie. Il but une large coupe pleine de cette boisson et reprit sa marche.

Un peu plus tard il murmurait le soliloque suivant :

— Se pourrait-il que j'eusse entrepris une vengeance qui va dépasser mes forces ? Pourtant, je veux, je veux... N'ai-je pas déjà un bon commencement ? Mathurin le Bourreau a été pendu. Maître Jean a été frappé à mort par de trop brusques émotions. Le comte de Frontenac est à peu près perdu. Je tiens en mes mains cet imbécile de Flandrin Pinchot. Bientôt, je pourrai tenir Bizard. Voilà ! Il y a encore d'autres comparses, c'est vrai, mais ceux-là je les envoie simplement au diable. Non, ce serait folie de me décourager si tôt. Oh ! si ce n'était cette femme qui me reste sur les bras...

Il se tut.

S'il est vrai qu'au lieutenant de police il restait une femme sur les bras, il est évident que cette femme lui était lourde et l'embarrassait singulièrement. Et c'est peut-être la pensée de cette femme, dont il ne paraissait pas moult fier, qui l'avait porté à une première dépression morale. D'ailleurs il se disait :

— Je sais combien il est difficile, en certains cas, de lutter contre une femme avec avantage. La femme est née de l'intrigue pour mener l'intrigue, et elle possède au plus haut point le talent de conduire le mystère et le complot. Si elle recule devant la force brutale, jamais elle ne dédaigne ni ne craint la brutalité que lui inspire son imagination à double compartiment pour atteindre le but. Elle sait se servir des armes gracieuses et redoutables à la fois dont la nature l'a pourvue. Elle sait apitoyer comme elle sait rugir ; elle sait pleurer comme elle sait prier ; elle peut rire et mordre en même temps ; à son masque elle sait donner une expression angélique tandis qu'un démon agite tout son corps. Elle manie avec une égale dextérité et tour à tour la loyauté et la perfidie ; elle sait être sincère ou hypocrite. Il ne lui faut un rien de temps pour sauter de la plus belle vérité au mensonge le plus infamant, et, chose plus curieuse, c'est qu'elle peut et sait soutenir un mensonge plus fermement qu'une vérité.

Le lieutenant de police ne pouvait qu'être perplexé avec un tel adversaire, et il pouvait se sentir comme désarmé devant un ennemi qui pouvait déployer de telles armes.

— Oui, murmura-t-il de plus en plus pensif, il reste toujours cette femme et je n'ai qu'un moyen de m'en débarrasser, c'est de la tuer... de la tuer comme je tuerais une bête venimeuse. Eh bien ! je la tuerai, mais pas de suite. Nous aurons besoin de cette femme encore... Ah ! j'oublie que j'ai ordre de l'arrêter, et ordre de Son Excellence. C'est bien, je la ferai arrêter et jeter dans un cachot en attendant que je la fasse passer de vie à trépas.

Là-dessus, le lieutenant parut satisfait. Ses traits se détendirent, son visage s'éclaira, et on put même voir un sourire se jouer un instant sur ses lèvres.

Il alla boire une autre rasade d'eau-de-vie, puis se mit en train de se dévêtir. Quand il fut en chemise, il alla à un garde-robe d'où il tira de splendides vêtements : justaucorps de satin vert, gilet de soie rouge, culotte de soie jaune, bas blancs et souliers noirs.

Il étala minutieusement ces objets sur le lit, puis se dirigea vers une table de toilette qui n'aurait pas manqué de faire clignoter les beaux yeux de nos coquettes. Car il y avait là de tout ce qu'il faut pour avantager la beauté naturelle, comme de tout ce qui est nécessaire pour façonner une beauté artificielle. Là, il y avait de quoi pour rajeunir un vieillard et de quoi pour faire un vieillard d'un jeune homme. Enumérons au hasard... poudres blanches, rouges, jaunes, brunes... Parfums. Cire rouge et blanche. Pommades. Huiles parfumées et les plus onctueuses qui fussent. Craie rouge, jaune, rose, noire... Eaux de toilette diverses. Savons de toutes sortes. Fards, cosmétiques et le reste. Faut-il ajouter qu'on y trouvait le fer à ondueler, le réchaud, et autres petits nécessaires propres aux métamorphoses. Tout à côté de la table de toilette on pouvait voir encore une rangée de formes à trépid, et sur chaque forme était posée une perruque. La variété de ces perruques aurait enthousiasmé un collectionneur.

Le lieutenant de police retira sa perruque noire et se mit à faire une toilette particulière. Son visage aux traits bruns prit sous les huiles, les pommades et les poudres, une nuance tout autre. Il changea la couleur de ses sourcils, teignit ses joues de vermillon, et réussit à se donner, bref, un visage de jeune homme. L'oeil le mieux exercé s'y fut trompé. Était-ce donc un acteur que ce lieutenant de police? Était-il fils d'un ancien perruquier, coiffeur et maquilleur? En tout cas, une fois qu'il eut ajusté sur sa tête une perruque blonde, on aurait pu le prendre, tant il avait jeune mine, pour le page d'une reine.

Quand, au bout d'une heure, il "se fut fait une tête", le lieutenant de police revêtit son corps des beaux habits étalés sur le bord du lit. Peu après il était transformé au point que Flandrin Pinchot n'aurait pu reconnaître son supérieur. Il passa à son côté gauche une courte épée, fit glisser dans une gaine de fin cuir une petite dague qu'il dissimula sous son gilet, et, à nouveau, se mit à marcher et à méditer.

Le jour avait passablement décliné. Le soleil allait bientôt disparaître derrière le Mont Royal, et les ombres du crépuscule commençaient à envahir la chambre.

Le lieutenant de police consulta une petite pendule et vit qu'il n'y avait plus que cinq minutes avant la demie de sept heures.

—Allons! murmura-t-il, voici l'heure où doit revenir mon secrétaire. J'aurai peut-être quelques instructions nouvelles à lui donner. Puis, dès qu'il fera assez noir, j'irai à mon rendez-vous d'amour.

Il se mit à ricaner sourdement pour ajouter ensuite avec un accent terrible autant que résolu:

—C'est entendu, Séverine Colonnier... à nous deux!

Il quitta la chambre et descendit vers le rez-de-chaussée.

Comme il entrait dans la salle de travail, le secrétaire revenait.

—Mon ami, dit le lieutenant de police, vous allez, sous ma dictée, écrire un court billet.

Le secrétaire acquiesça à cette demande sans mot dire. Il n'avait paru nullement surpris du

changement survenu dans la personne de son maître; nul doute qu'il était accoutumé à de telles métamorphoses.

Il s'apprêta à écrire.

Ici, le lieutenant de police posa cette question:

—Et ces gardes que je vous ai commandé d'amener?

—Ils sont là, monsieur, dans l'antichambre.

—Très bien. Écrivez.

Il dicta:

"J'ai appris, bonne et excellente M^{lle} que vous êtes en Ville-Marie. Je voudrais bien vous entretenir une heure. Je suis blessé et incapable de me mouvoir. Je vous dépêche un ami qui vous amènera ici et vous reconduira à votre domicile."

Flandrin PINCHOT.

Une fois ce billet dicté, le lieutenant de police parut réfléchir. Puis il dit:

—Mon ami, vous allez porter ce billet vous-même et accompagnerez ici cette brave M^{lle}. Nous la garderons ici durant deux heures environ, c'est-à-dire jusqu'à ce que je sois revenu. Je compte être absent de huit heures à dix.

—Mais Flandrin Pinchot?...

—Nous n'aurons pas à nous occuper de cet imbécile ce soir. Si l'excellente M^{lle} s'étonne de ne pas trouver ici son Pinchot, nous lui dirons qu'il va venir. Bah! elle en sera quitte pour une petite promenade qui lui dégourdira les jambes. Allez donc chercher M^{lle}. Je vous conseille de prendre une lanterne, car la nuit vient rapidement. Je vous prierai aussi d'allumer les lampes ici.

Le secrétaire exécuta immédiatement les ordres reçus et partit pour aller chercher M^{lle}.

Broussol s'assit à sa table de travail et se mit à parcourir du regard des papiers quelconques.

XIV

A LA MAISON DE BIZARD

On se rappelle combien Flandrin Pinchot avait été stupéfait de voir M^{lle} et la fille de Maître Jean pénétrer dans la maison qu'habitait Lucie. Pour notre ami c'était là encore un mystère qu'il se promettait bien de pénétrer le plus tôt possible. Car quels rapports ou quels liens d'amitié pouvait-il bien exister entre Lucie et la fille de Maître Jean? La chose était incroyable. Flandrin avait pensé un peu que des affaires quelconques auraient pu entretenir certaines relations entre les deux femmes, et que la fille de Maître Jean, ce jour-là, allait seulement rendre visite à Lucie pour régler quelque affaire. Au fait, ne se souvenait-il pas que Lucie avait vendu sa maison à la fille de Maître Jean, sur la rue du Palais à Québec, selon le rapport qu'en avait fait M^{lle}. Tel étant le cas, Flandrin pouvait accepter comme toute naturelle la visite de la fille de Maître Jean à Lucie. Seulement, Flandrin, qui ignorait bien des choses et qui ne déchiffrait pas aisément les énigmes, aurait été bien autrement stupéfié s'il eût pu accompagner les deux femmes, M^{lle} et sa maîtresse, dans la maison de Bizard; là, il aurait découvert que

Lucie n'y était plus, et là aussi, il aurait vu la fille de Maître Jean et Mérie entrer et s'installer comme tout à fait chez elles.

Si Flandrin n'avait pas eu le désir de pénétrer dans la maison à cet instant, nous avons, nous, ce désir, et nous entrerons à la suite de ces dames.

Dès que les deux femmes furent dans l'intérieur de la maison, celle que Flandrin appelait la fille de Maître Jean dit à Mérie :

— Je suis bien fatiguée, bonne Mérie. C'est pourquoi tu vas me préparer de suite un frugal repas, et je pourrai me coucher de bonne heure.

Mérie, sans mot dire, se rendit aux désirs de sa jeune et belle maîtresse, car Mérie, d'ordinaire, était peu communicative et parlante. Et pendant que sa servante apprêtait dans la cuisine le repas commandé, la jeune femme se retirait dans une chambre à coucher contiguë à la grande salle. Cette chambre était grande, bien éclairée, meublée et décorée avec goût. Une belle femme s'y trouvait tout à fait dans son cadre.

Quant à la femme qui nous intéresse maintenant, la fille de Maître Jean, nous pouvons dire qu'elle était bien la plus belle décoration du lieu. Grande, élancée, très élégante dans sa robe de velours noir largement ouverte sur la gorge — la plus belle des gorges — cette jeune femme possédait toutes les séductions de son sexe. Son visage oval et aux lignes parfaites avait à ce moment précis, une expression de douce et exquise mélancolie. On voyait l'ombre d'un sourire estomper sa bouche rouge. Ses yeux noirs brillaient d'un éclat saisissant et paraissaient éclairer la mâtité de son teint. Et à elle seule son admirable chevelure noire valait un joyau... il ne pouvait être sur une tête de femme de plus beaux et plus soyeux cheveux !

Mais quel âge avait donc cette femme ? Il est certain que nul homme n'eût voulu lui donner plus de vingt-cinq ans. Avait-elle trente ans, ou même davantage ? Qui jamais pourra mettre sur un visage de femme le nombre exact de ses années vécues ? Chose certaine, le visage de cette femme conservait la fraîcheur de la jeunesse, et s'il était ou paraissait quelque peu vieilli, cela pouvait être dû à cette expression de mélancolie et de gravité qui ne semblait pas se modifier. Il est vrai que sa taille et ses contours lui donnaient l'apparence d'une jeune femme plutôt que celle d'une jeune fille. Autre chose non moins certaine : tout homme se fût déclaré le plus heureux des êtres vivants d'avoir pour épouse une aussi gracieuse créature.

La jeune femme s'approcha du miroir, s'y regarda longuement et sérieusement. Elle arrangea sa coiffure... quelques jeunes boucles rebelles lui paraissaient en déranger ou troubler l'harmonie. Puis elle la parfuma un petit peu. Elle parfuma aussi sa gorge plus blanche que du lait. Sur ses mains soignées et très belles elle promena un petit feutre rouge préalablement enduit d'une poudre parfumée, de sorte que les mains prirent le plus beau ton rosé. Oh ! comme le mendiant Brimbalon eût encore plus savoureusement baisé ces jolies petites mains !... Puis de son index elle parut assujet-

tir une jolie petite mouche noire, toute petite — un vrai bijou — posée habilement à la commissure droite de ses belles lèvres. Voilà... tout était parfait !

La jeune femme se regarda encore avec attention. Elle s'éloigna de deux pas, tourna et retourna son admirable personne devant la glace qui, assurément, ne mentait pas, puis, enfin, elle se sourit...

Elle revint au miroir sans cesser de se sourire... et d'un sourire candide qui rappelait le sourire candide de feu Maître Jean. Elle murmura tout en se considérant encore non sans une certaine vanité :

— Qui donc pourrait me reconnaître...

Voyons ! était-elle donc déguisée, cette jeune femme ? Possédait-elle, comme le lieutenant de police, l'art de la transformation ?

Quoi qu'il en soit, à ce moment il y avait dans son sourire une expression de défi intraduisible. Ses yeux noirs éclataient de flammes nouvelles, lesquelles traduisaient des sentiments tout à fait différents de ceux que nous aurions pu découvrir l'instant d'avant. Oui, cette femme pouvait transformer sa physionomie à volonté. Mais tout ce manège des yeux, des traits et des lèvres ne dura qu'un moment. Retrouvant son masque placide, son regard tendre et caressant, elle se mit à rire doucement, et ce fut un rire qui vibra comme une musique.

Mérie, de la cuisine, annonça que le repas était servi. La jeune femme prit sur une table un éventail en tapisserie, et, tout en s'éventant nonchalamment — sorte de contenance probablement qu'elle aimait à se donner — elle gagna une petite salle à manger attenante à la cuisine.

Le repas était frugal : pain, beurre, fromage, volaille froide, petit vin.

Le souper fut silencieux, d'autant plus que la jeune femme mangeait seule ; Mérie, par respect, sinon pour obéir aux ordres de la jeune femme, mangeait dans sa cuisine, sans négliger toutefois de voir à ce que sa maîtresse ne manquât de rien. Souvent, elle entraînait dans le petit réfectoire sur la pointe des pieds, comme si elle eût eu peur de troubler le silence qui régnait, et demandait comme craintivement :

— Mademoiselle, désire-t-elle quelque chose ?

— Non, ma bonne Mérie. Si je manque de quelque chose, je t'appellerai.

La jeune femme demeura une demi-heure à table, et lorsque son repas eut pris fin, l'ombre du soir obscurcissait l'intérieur de la maison.

— Mérie, il faudra fermer les volets, tirer les rideaux et allumer les lustres et candélabres.

La servante s'empressa d'obéir en commençant par fermer soigneusement tous les volets de la maison.

Il était déjà plus de sept heures.

La jeune femme était revenue dans sa chambre où elle ferma ses propres volets. Elle tira ensuite de longs et d'épais rideaux de velours bleu et alluma un candélabre. Sur un guéridon se trouvaient quelques livres bien reliés et savamment enluminés. Elle prit l'un de ces livres et gagna la salle. Mérie achevait d'y allumer lustres et candélabres. Tout éclatait de lumière, et dans cette lumière artificielle la beauté de la jeune femme parut s'amplifier. Dans sa robe noire

qui la paraît si avantageusement, avec ses yeux noirs plus brillants qu'un diamant et dans la clarté blanche répandue à flots par les bougies des lustres et candélabres la matité de son visage s'accroissait. Elle avait un peu la ressemblance de ces spectres ou de ces vagues silhouettes de femmes qu'on voit dans les rêves quelquefois.

Elle alla s'asseoir dans un fauteuil et près d'une petite table sur laquelle étaient posés un candélabre à cinq branches et un bouquet de fleurs. Tandis que Melle retournait à la cuisine pour y terminer sa besogne, la jeune femme se mit à lire.

Une demi-heure se passa ainsi. Au moment où Melle venait dans la salle pour tenir compagnie à sa maîtresse, le marteau de la porte d'entrée résonna durement.

Les deux femmes tressaillèrent et s'entre-regardèrent avec inquiétude. Qui pouvait donc venir, puisqu'elles n'attendaient aucun visiteur? Et Melle avait l'air plus inquiète que sa maîtresse. Celle-ci, cependant, conservait tout son calme. Elle se leva et dit à sa servante à voix basse :

— Tu ouvriras tout à l'heure, attends une minute.

Elle courut à sa chambre, prit un pistolet qu'elle glissa dans une poche de sa robe, revint dans la salle et commanda d'une voix tranquille :

— Va ouvrir, Melle, je suis prête à recevoir.

Et elle reprit son fauteuil et son livre.

Melle craintivement ouvrit la porte, mais en restant derrière; elle ne pencha que la tête pour voir qui venait les déranger elle et sa maîtresse. Dehors, il faisait peu noir encore. Tout de même un homme était là sur le perron et portait une lanterne allumée. Melle n'eut pas la peine de questionner le visiteur, celui-ci déjà tendait un papier et disait :

— Pour madame Melle. . .

Bien plus surprise, qu'effrayée, la servante tendit, elle, une main fort tremblante, prit le papier et dit en repoussant la porte :

— Je vais lire et vous donnerai la réponse.

Elle referma la porte, tira prudemment le verrou et s'approcha du candélabre près duquel lisait la jeune femme l'instant d'avant. Aucune parole ne fut échangée jusqu'au moment où Melle eut pris connaissance du contenu du billet. C'était, comme on le devine, cette invitation de se rendre auprès de Flandrin Pinchot qu'avait imaginée le lieutenant de police. Après avoir lu le billet, elle le présenta à la jeune femme, disant :

— Voyez, mademoiselle, si vous y comprenez quelque chose. . .

La jeune femme parcourut le billet rapidement et répondit :

— Je comprends, Melle, la même chose que toi, c'est-à-dire que ce Flandrin Pinchot désire te parler. S'il est blessé, on ne peut que penser qu'il désire te confier des choses importantes.

— Êtes-vous d'avis que je me rende à cette invitation?

— Ma foi, rien ne t'y oblige; mais il est certain que la chose est difficile à refuser, surtout si l'on suppose que cet homme est dangereusement blessé. Peut-être craint-il de mourir et peut-être veut-il te communiquer ses dernières

volontés. Enfin, fais comme tu voudras, je ne veux pas te donner un conseil dans une question aussi délicate.

— J'avoue, mademoiselle, que je n'aime pas beaucoup à vous laisser seule, surtout le soir. Mais je suppose que je ne serai pas longtemps absente. Donc, puisque vous ne vous opposez pas à ce que je me rende près de Flandrin, je vais avertir le visiteur, l'ami en question sans doute, que je serai prête à le suivre dans une minute.

Si Melle prenait cette décision, c'est qu'elle était attirée surtout par la curiosité. Qu'est-ce que Flandrin pouvait donc avoir de si important à lui confier? Elle allait le savoir. . .

Elle abandonna le billet sur la table et retourna à la porte qu'elle ne fit qu'entrebaïller. L'homme qui avait apporté le billet était toujours sur le perron avec sa lanterne. La servante lui dit :

— Vous savez ce qu'il y a dans le billet, c'est-à-dire que Flandrin Pinchot, votre ami, désire me voir et me parler?

— Je sais cela, madame.

— Si vous voulez attendre une autre minute, je vais vous suivre. Au moins ce n'est pas loin?

— C'est à trois pas d'ici seulement, madame.

— C'est tant mieux. Si c'était loin, je n'irais certainement pas. Car, voyez-vous, je ne veux pas m'absenter plus de dix minutes ou un quart d'heure. C'est bon, monsieur, je cours m'apprêter.

Elle repoussa la porte et gagna sa chambre qui voisinaît avec celle de sa maîtresse, mit une capeline sur sa tête, un châle de laine noire sur ses épaules et revint dans la salle. Comme elle se dirigeait vers la porte, la jeune femme lui fit remarquer :

— Sois le moins longtemps possible, Melle. . .

— Attendez-moi dix minutes seulement, mademoiselle. Flandrin ne peut pas en avoir bien long à me dire. Dès que je serai sortie, n'oubliez pas de bien verrouiller la porte.

Elle sortit.

Dehors, l'homme la précéda pour éclairer sa marche de sa lanterne. Il ne fallut que cinq ou six minutes pour atteindre l'habitation du lieutenant de police. Dans l'antichambre les quatre gardes amenés par le secrétaire de Broussol demeuraient là immobiles et silencieux.

— Asseyez-vous, madame, dit le secrétaire sur un ton poli et en indiquant une banquette.

S'imaginant qu'on allait la conduire auprès de Pinchot qu'on voulait sans doute prévenir auparavant, Melle s'assit sans mot dire.

Le secrétaire referma soigneusement la porte de la salle de travail où il était entré aussitôt.

Broussol était à sa table de travail.

— Eh bien? interrogea-t-il en levant la tête.

— Elle est là, monsieur.

— Bien. Je vais me rendre de suite là où je dois aller.

— Vais-je attendre votre retour? demanda le secrétaire.

— Certainement, puisque vous devrez reconduire chez elle la brave femme.

Le lieutenant de police posa sur sa perruque blonde un grand chapeau de feutre bleu à plume noire et gagna l'antichambre.

A la vue de ce personnage en si beaux habits et qui avait si grande mine Mélie s'inclina malgré elle.

Broussol lui demanda :

— Est-ce vous, madame, qui êtes venue pour voir le capitaine Flandrin ?

— Oui, monsieur. Le capitaine m'a fait demander parce qu'il est blessé.

— Je sais. Vous le verrez tout à l'heure. Ne vous impatientez pas.

Broussol commanda à deux gardes de le suivre et sortit. L'un des gardes avait la lanterne du secrétaire, de sorte que les trois hommes purent facilement éclairer leur chemin. Il passait huit heures et la nuit était venue. Le lieutenant de police se dirigea vers la maison de Bizard.

XV

LA FILLE DE MAITRE JEAN

Après le départ de Mélie, la jeune femme était demeurée très méditative, au point qu'elle oublia de suivre la recommandation de sa servante, c'est-à-dire de tirer les verrous de la porte. La missive de Flandrin à Mélie lui causait manifestement une grande inquiétude. Elle relisait ce billet, comme si elle eût pensé y découvrir un autre sens que les mots écrits sur ce papier pouvaient rendre.

Un quart d'heure se passa.

Le grand silence qui régnait de toutes parts fut brusquement et fortement ébranlé par le marteau de la porte. La jeune femme fit un sursaut, elle faillit même bondir hors de son fauteuil. Dans la distraction où se trouvait plongé tout son esprit, le heurt du marteau avait ressemblé, à l'ouïe de la jeune femme, à un coup de tonnerre.

Elle regarda la porte sans oser parler, et là seulement, elle pensa aux verrous qu'elle n'avait pas tirés après le départ de Mélie. Mais n'était-ce pas Mélie qui heurtait ainsi le marteau ? Mais oui, assurément, c'était Mélie puisqu'elle ne devait être absente que dix minutes ou un quart d'heure.

Subitement rassurée, la jeune femme cria :

— Entre, Mélie, entre... les verrous ne sont pas tirés.

Elle vit la porte s'ouvrir aussitôt, mais ce ne fut pas Mélie qu'elle vit entrer... c'était un personnage richement vêtu et qu'elle ne connaissait pas. Un personnage qui repoussait la porte discrètement, retirait un feutre bleu à plume noire et s'inclinait très profondément.

La jeune femme était si saisie qu'elle demeurait figée dans son fauteuil. Elle voulait parler... impossible. Elle regardait cet homme d'yeux hébétés. Et lui, l'homme inconnu, disait en souriant :

— Madame, je compte bien que ma visite ne vous importune pas trop...

— C'est une singulière visite, monsieur... put difficilement dire la jeune femme.

— Je le sais. C'est pourquoi je vous demande pardon de suite. Je vous prie de m'excuser, madame d'être venu sans me faire annoncer. Mais l'urgence de l'entretien que j'ai désiré avoir

avec vous ne m'a pas permis de vous faire prévenir de ma visite.

— Vous parlez d'entretien, monsieur... Mais je ne vous connais pas.

— Oh ! madame, cela a peu d'importance. Qu'il vous suffise de savoir que, moi, je vous connais.

— Vous me connaissez !...

La jeune femme sentait sa surprise prendre des proportions extravagantes. Mais elle pouvait de suite remarquer une chose dans son étonnement : elle découvrait sur les lèvres de l'étranger visiteur un sourire qui lui paraissait moqueur. Les yeux de cet homme qui se rivalisaient sur elle semblaient ne pas manquer d'impertinence. Malgré la politesse qu'y mettait le personnage dans le geste et la parole, on sentait que derrière cette politesse affectée il y avait une forte dose d'ironie. Du moins la jeune femme parut le penser. Mais elle pouvait bien se tromper sur les sentiments comme sur les intentions qui pouvaient animer cet homme. Tandis qu'elle s'efforçait de déchiffrer avec exactitude la physiologie de son visiteur, lui disait ou plutôt il demandait :

— N'êtes-vous pas Mademoiselle de la Pêche-rolle, commerçante en pelleteries ?

Cette fois la jeune femme ouvrit des yeux démesurés et ne put trouver une syllabe de réponse.

— Vous voyez bien que je vous connais, madame, reprit le visiteur en accentuant son sourire.

— Mais... qui vous a dit ce nom ?

— Le lieutenant de police, madame.

— Le lieutenant de police !... Il me connaît donc ?

— Sans doute, madame, puisque c'est lui-même qui présentement vous demande l'honneur d'un entretien.

— Ah ! vous êtes le lieutenant de police ?

— Oui, madame, de Son Excellence de Ville-Marie.

Quoique cette déclaration l'eût surprise et même fort inquiétée, la jeune femme, faisant effort sur elle-même, ne laissa rien voir de son trouble.

— En ce cas, monsieur, reprit-elle d'une voix assurée, que me veut le lieutenant de police ?

— Je vous l'ai dit : un entretien tout simplement.

— Je vous l'accorde, monsieur ; bien que, à la vérité, je ne sache quel motif ou quelle affaire vous ait conduit ici.

— Je vous le dirai bientôt.

— En ce cas, je vous invite à vous asseoir.

— Si vous permettez, madame, je demeurerai debout, et je pense que ce sera la meilleure manière de manifester mon respect à votre égard.

La jeune femme avait fini par recouvrer son sang-froid, et maintenant elle scrutait attentivement les traits du visiteur. Celui-ci, pensait-elle, ne lui était pas tout à fait inconnu ; elle avait dû se trouver en sa compagnie quelque part et à une date rapprochée qu'elle ne pouvait pas, naturellement, déterminer. Cette pensée lui venait du fait qu'elle croyait reconnaître, quoique vaguement, le son de cette voix et l'éclat de ces yeux ; et en y réfléchissant encore elle en arrivait à la quasi certitude que, en effet, cette voix et ces yeux ne lui étaient pas étrangers. Elle avait pu se trouver, en des circonstances

que sa mémoire ne pouvait préciser à cet instant, dans l'entourage ou le voisinage immédiat de cet homme sans savoir qui il était.

Mais voici que le hasard ou qu'une circonstance particulière la mettait directement en présence de ce personnage, et maintenant elle savait qui il était, c'est-à-dire lieutenant de police. Là encore, elle ne pouvait se rappeler de s'être jamais trouvée en la compagnie de cet homme. Certes, elle n'ignorait pas que le sieur Perrot avait un lieutenant de police, mais elle ne l'avait jamais connu et il lui aurait été impossible, auparavant, de donner même la plus piètre esquisse de l'homme. En tout cas, elle était forcée de s'avouer que le lieutenant de police de Son Excellence était jeune et joli garçon, poli et galant. Mais elle n'aimait pas son sourire... ce sourire qu'elle croyait moqueur l'offensait en l'inquiétant. Car le sourire est quelquefois plus brutal qu'un geste violent, et il a souvent une signification plus alarmante, plus aiguë, plus pénétrante qu'une parole et même qu'un long discours. Le sourire, encore, cache ou déguise la pensée; il n'est pas toujours, comme on pourrait le croire, l'expression du contentement, de la joie, de la bonté, de la tendresse. Il y a le sourire placide, doux, compatissant, le sourire qui charme, magnétise, égaye; mais il y a aussi le sourire ambigu, inquietant, helleux, mordant, mauvais et quelquefois mortel. Selon l'idée que s'en faisait la jeune femme, le sourire du personnage en sa présence appartenait sans contredit à la dernière catégorie. Il ne lui en fallait pas plus pour deviner qu'un danger quelconque et peut-être imminent la menaçait, d'autant plus, le pensait-elle, que la visite d'un lieutenant de police est toujours une menace directe ou déguisée. Si il y avait réellement danger ou menace, il importait à la jeune femme de ne pas perdre son sang-froid. Elle savait qu'en face d'un péril et surtout d'un péril dont on n'a encore que le pressentiment, il vaut mieux avoir sa tête sur ses épaules que sur les épaules du voisin. Il vaut mieux ouvrir les yeux que les fermer, et, mieux que tout encore, il importe de ramasser toute son audace.

Une longue minute de silence s'était écoulée entre les deux personnages, et l'on aurait été porté à croire qu'ils s'observaient tous deux avant de se porter un coup mortel. L'un et l'autre de ces personnages se devinaient ennemis, et il était naturel que l'un et l'autre ne pussent engager l'action définitive sans préparer leurs armes.

Le premier, le lieutenant de police rompit le silence.

— Ainsi donc, madame, dit-il, vous êtes bien cette demoiselle de la Pécherolle?

— S'il est vrai que vous sachiez mon nom, qu'ai-je à répondre? Si vous voulez en venir au fait...

— Je veux bien. Seulement, le fait est assez étrange, pour ne pas dire énigmatique. Si, d'abord, vous daignez me permettre de vous poser une question...

— J'essayerai d'y répondre de mon mieux.

— N'êtes-vous pas la personne qui avez, aujourd'hui, vendu des pelletteries de grande valeur à Son Excellence?

La question, telle que posée, pouvait s'interpréter de deux ou trois façons, et la jeune femme crut lui donner cette signification: "Le lieutenant de police, sachant que Mlle de la Pécherolle commercerait dans les pelletteries et savait surtout négocier les marchandises de valeur, lui, le Lieutenant de police venait pour lui proposer une affaire". Ayant donc interprété ainsi le sens de la question, la jeune femme répondit avec assurance:

— Parfaitement, monsieur, je ne saurais m'en cacher, puisque j'ai négocié personnellement et directement avec Son Excellence.

Le lieutenant de police amplifia son sourire incertain, baissa les yeux et parut réfléchir. La jeune femme s'attendait en toute confiance qu'il allait, dans la minute, lui proposer un marché. Mais elle fut bien désemparée lorsque Broussol reprit lentement:

— Vous dites, madame, que vous avez négocié personnellement... Voilà justement où la chose nous semble bizarre: il paraîtrait que Mademoiselle de la Pécherolle n'est pas le moindrement commerçante en pelletteries.

La Jeune femme n'avait pu recevoir ce coup sans se troubler. Et le coup était, au surplus, si inattendu, qu'il la désemparait presque complètement. Néanmoins, elle n'était pas femme à perdre tout à fait la tête au premier échec. Elle demanda en essayant un sourire moqueur et dédaigneux:

— Vous avez vu Mademoiselle de la Pécherolle?...

— Oui, madame, répondit audacieusement le lieutenant de police. Oh! je dois bien reconnaître qu'elle n'est pas aussi belle que vous; mais d'un autre côté je dois aussi avouer que c'est une personne très séduisante. Elle a des cheveux blonds aussi admirables que le sont vos cheveux noirs.

Le lieutenant de police avait voulu tromper son hôtesse, et il y réussissait à merveille. La jeune femme eut de suite le pressentiment que quelque chose de terrible se préparait. C'est pourquoi, moins rassurée que jamais, elle eut cette unique exclamation:

— Ah!...

— Seulement, reprit Broussol, Mademoiselle de la Pécherolle m'a formellement déclaré qu'elle vit de ses rentes et non point d'un commerce quelconque, moins encore du commerce de pelletteries.

— Ah! elle a dit cela...

— C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer, madame. Alors, je n'ai pu faire autrement que de penser qu'il y a en cette ville une autre demoiselle de la Pécherolle négociante en pelletteries. Une personne, par hasard rencontrée, m'a indiqué votre domicile.

La jeune femme ne dit mot. Elle semblait de plus en plus mal à l'aise. L'autre, avec son éternel sourire équivoque, l'agaçait et la tourmentait de plus en plus. La crainte de se voir prise en quelque piège et la colère que soulevait en elle la présence de cet homme qui paraissait la narguer se partageaient tumultueusement son esprit. Que faire?... S'avouer coupable de supercherie et d'imposture, ou résister avec audace au danger qui la menaçait de plus en plus. Tout

en observant à la dérobée son interlocuteur, elle réfléchissait.

Le lieutenant de police poursuivait :

—Sériez-vous apparentée à cette demoiselle de la Pécherolle, bien que, à la vérité, cette demoiselle m'ait affirmé qu'elle ne se connaît aucun parent ou parente en Nouvelle-France et bien que — elle l'a juré — elle se sache l'unique et l'authentique demoiselle de la Pécherolle en Ville-Marie?

Dans ce temps-là, parmi les gens qui exerçaient le métier de guerre et surtout depuis que Des Ormeaux, en 1660, avait si courageusement lutté contre les Indiens toujours en nombre bien supérieur aux Français, on se disait, avec un lachisme qui révélait tout l'héroïsme du peuple de la Nouvelle-France, "Se battre ou mourir".

La jeune femme ne vit d'autre alternative, et, courageuse comme elle était, elle eut cette pensée et cette volonté. Elle s'écria avec une indignation qui n'était certainement pas jouée :

—Dites-moi donc, monsieur, à la fin, êtes-vous venu en mon logis pour vous moquer de moi?

—Dieu me garde d'une telle offense, madame! répliqua froidement le lieutenant de police. Je suis venu pour trouver le sens vrai d'une énigme.

—Je vous assure qu'il n'y a pas d'énigme dans mes actions ou mes paroles.

—Et moi je suis certain qu'il y avait énigme... Mais dès ce moment il n'y en a plus, puisque j'ai pu pénétrer l'énigme.

—Que dites-vous?

—Je dis simplement la vérité, madame. Et la vérité est que vous n'êtes point Mademoiselle de la Pécherolle... que vous avez emprunté ce nom...

—Monsieur, qu'osez-vous...

—Veuillez m'excuser, madame, si je vous dis des choses un peu dures. Je vous prie de ne pas oublier que je suis le lieutenant de police et que j'ai des devoirs à remplir.

—Que voulez-vous de moi?

—Peu de chose de vous-même. Je voulais approfondir un mystère.

Disons ici que le lieutenant de police n'avait plus son sourire. Il avait maintenant un masque grave et froid, et le ton de sa voix était rude et agressif. Jusqu'à ce moment l'homme avait paru jouer comme à cache-cache, mais on voyait à présent qu'il ne jouait plus. La jeune femme le comprit fort bien, et elle comprit mieux encore que là, plus que jamais, elle devait se battre ou mourir.

Le lieutenant de police poursuivait :

—Si donc vous n'êtes pas Mademoiselle de la Pécherolle, (ici il accentua chaque mot) vous devez être cette mystérieuse Lucie, trafiquante en pelletteries pour le compte de Son Excellence Monsieur de Frontenac...

La jeune femme bondit tout à fait hors de son fauteuil. Elle était terrible. Hautaine, furieuse et farouche, elle cria :

—Oh! je vous prie de prendre garde, monsieur... Je vous prie de peser vos paroles...

—Je pèse tout, madame, ou plutôt j'ai tout pesé minutieusement. C'est pourquoi je vous prie, moi, de conserver votre calme et d'attendre, pour

exhaler votre colère, que j'aie fini de m'expliquer. Je continue: mais si, d'un autre côté, vous n'êtes point cette Lucie, vous êtes à coup sûr Séverine Colonnier, fille unique de feu Maître Jean, ancien boulanger...

La jeune femme venait de chanceler pour retomber sur son fauteuil. Et là, comme frappée mortellement, elle avait murmuré d'une voix défaillante et d'une poitrine qui haletait :

—Oh! vous qui parlez ainsi... qui êtes-vous! qui êtes-vous!...

Broussol avait repris son sourire moqueur et cruel. Il répondit :

—Je vous l'ai dit, il me semble, deux ou trois fois, madame: je suis le lieutenant de police. Mais attendez, vous allez me comprendre plus clairement, et j'ajoute que, si vous n'êtes pas non plus Séverine Colonnier, vous êtes sans l'ombre d'un doute l'épouse séparée de René Le Chêneau.

La jeune femme poussa un cri terrible et laissa tomber sa tête sur le dossier du fauteuil et ferma les yeux.

Le lieutenant de police ne perdit pas de temps: il bondit jusqu'à elle, lui posa les mains sur les épaules, la secoua rudement et, d'une voix sifflante, plus ironique que jamais, mordante au suprême degré, proféra :

—Voyons! ne va pas mourir ainsi, Séverine, ma chère femme!

Sa femme?....

Elle s'agita violemment. Les dernières paroles du visiteur parurent agir sur ses nerfs comme un cordial énergique. Ses faibles forces physiques devinrent des forces redoutables. Elle ouvrit les yeux, releva sa tête, gronda, rugit, puis tendit désespérément bras et buste. Il sembla qu'un ressort puissamment venait de se déclencher en elle. Elle se souleva brusquement, repoussa le lieutenant de police et se dressa devant lui comme une panthère prête à bondir et à dévorer.

Sa voix, alors, rugit :

—Ho!... c'est toi encore... c'est toi, le Chêneau... et dans la peau d'un lieutenant de police cette fois!

—Enfin! se mit à rire le lieutenant de police avec un méprisant sarcasme, vous daignez, madame, reconnaître votre mari!

—Assez de comédie, le Chêneau, que veux-tu?

Il ne répondit pas. Il continua simplement :

—Tu reconnais enfin ce mari que tu as délaissé, dénigré et fait pendre à la potence de la rue Sault-au-Matelot, à Québec. Tu reconnais le gendre de feu Maître Jean, ton père. Tu reconnais René le Chêneau. Oui, oui, je suis bien l'homme que tu vois. Comme toi, ma chérie, j'ai changé de nom: on m'appelle Broussol. Un pauvre nom, si tu veux, mais un nom qui va m'aider à compléter ma vengeance.

La jeune femme regardait le lieutenant de police d'yeux qui avaient envie de tuer, et en même temps sa main droite pressait cette poche de sa robe où elle avait mis un pistolet.

—Car, poursuivait le lieutenant de police, j'ai un droit incontestable à la vengeance. D'abord, ne m'as-tu pas fait souffrir assez dès l'année après notre mariage? Je me le rappelle trop bien, c'est comme si la chose était d'hier. Tu ne finissais pas de me reprocher notre pauvreté

et la lenteur de notre marche vers la fortune. Et alors si j'ai manqué mon but, n'était-ce pas ta faute? Je travaillais rudement, avec une ténacité sans pareille, pour m'acquiescer une position sociale qui aurait pu te placer au rang des dames; mais ton impatience, tes plaintes et tes reproches ont tout gâté. Tu ne cessais de me répéter que j'avais gâché ta vie, brisé à jamais ton avenir, et tu m'injuriais à toutes heures et n'employais à mon égard d'autre langage que celui des catins et des ribaudes. Tu sais pourtant, si tu veux t'en souvenir, quelle patience j'ai exercée avec toi. Je t'aimais et je travaillais, dans les mauvaises traverses, alors que tu t'abimais dans le découragement et l'amertume, je tâchais de te consoler et de te remettre un peu d'espoir au coeur; mais ton mauvais caractère, ton emportement insensé, ton orgueil, tes fous caprices et la rage qui te prenait à chaque humeur te jetaient contre moi. Alors, souviens-toi, je me décourageai. Dis, Sévérine, était-ce ma faute? Ce bonheur que tu convoitais parmi le monde, ne le voulais-tu pas plus que toi? Tu ne le voulais pas, toi, ou tu ne savais pas le vouloir, puisque tu m'as empêché de te le conquérir. Que faire avec une créature qui tenait plus de la brute que de la femme! J'ai roulé dans la fange. J'ai voulu t'y entraîner avec moi, car tu le méritais bien... Et de ce moment je t'ai fait souffrir pour te rendre ce que tu m'avais si généreusement prêté. Pourtant, je n'étais pas aussi pervers que tu étais perfide. Je n'étais pas aussi dégradé que toi. Il y avait en moi une dignité que tu ne pouvais pas trouver en ton être méchant. J'ai exercé des métiers louches, j'ai parfois descendu dans les bas-fonds, mais j'en remontais bientôt. Mais toi, tu t'y es engouffrée avidement et tu y es restée, au point de te faire ramasser dans la rue comme la paille des ribaudes et par de la canaille avec qui tu as vécu. Je n'aurais pas eu le courage et moins encore la méchanceté de te faire du mal corporellement; mais toi, diablesse à tout faire, tu as réussi à me faire tomber dans un piège et à me faire pendre comme un malandrin. Et comprend-tu, maintenant, combien la femme descend bas lorsqu'elle se met à descendre? Ai-je été aussi bas que toi? Non, jamais! Ah! si j'eusse voulu parler devant le tribunal qui me jugeais et me condamnais pour un crime dont j'étais innocent; si, pour me venger, j'avais crié: "Tenez! mes juges, celle qui me fait pendre, c'est cette garce qui est ma femme!" Ai-je parlé, Sévérine? J'ai préféré souffrir et mourir comme un homme.

—Tu aurais eu là une belle vengeance à accomplir, pourtant! ricana sourdement la jeune femme.

—C'est vrai. Mais veux-tu savoir, qu'au fond, j'étais content de mourir? La vie n'avait pour moi plus rien d'alléchant. Je n'avais qu'un regret, celui de ne pouvoir t'emmener avec moi dans la tombe. Oh! comme, là, j'aurais eu de jouissance à te tuer! C'est pourquoi, après avoir été dépendu, et dépendu par ton père, j'ai voulu te pendre; je t'ai manquée par la faute de ton père. Mais j'allais me reprendre et me rattraper. Oh! j'avais de ce jour-là une véritable vengeance à entreprendre, non seulement contre toi, mais contre tous ceux-là qui t'avaient aidée

à me frapper. Cette vengeance, Sévérine, a commencé. De même que j'ai été frappé, j'ai frappé et atteint déjà trois têtes. Aujourd'hui, c'est ton tour. Demain, ce sera le tour de cet imbécile de Flandrin Pinchot, ton amant. Tiens! écoute, Sévérine, Son Excellence de Ville-Marie m'a donné l'ordre de t'arrêter et de te jeter dans un cachot. Voici l'ordre. Et j'ai là des gardes à cette porte. Eh bien! je ne le ferai pas.

—Pourquoi?

—Parce que j'ai du coeur. T'arrêter, c'est clamer au monde qu'une gueuse, une ribaude, une bête immonde est ma femme. Non, non, je ne veux pas de cela. Je viens de décider qu'il vaut mieux te tuer sans façon et de suite.

Aussitôt dit, le lieutenant de police saisit son poignard et s'élança contre sa femme. Il s'arrêta brusquement à deux pas de celle qu'il allait frapper, puis fit quelques pas de recul. La jeune femme venait de braquer sur lui le canon de son pistolet.

—Allons! le Chêneau, cria-t-elle avec sarcasme, viens frapper si tu peux!

Le pistolet éclata... mais la balle n'atteignit pas son but, la jeune femme avait tiré trop haut.

La détonation retentissait encore, la fumée de la poudre n'était pas encore dissipée, que la porte d'entrée sauta tout à coup hors de ses gonds comme au choc d'un bélier. Puis un homme bondit dans la salle en agitant une rapière, un homme à l'air plus redoutable que celui de la jeune femme... c'était Flandrin Pinchot.

Derrière Flandrin suivaient les deux gardes du lieutenant de police.

XVI

OU LA COMEDienne CONTINUE SON ROLE

—Saisissez cette femme! commanda d'une voix forte le lieutenant de police en regardant Pinchot et les gardes.

Pinchot, lui, avant d'obéir à l'ordre, regarda le lieutenant de police, puis la jeune femme. Le lieutenant, la jeune femme et les gardes regardaient, eux, la mine stupéfaite de Pinchot, et l'on aurait pensé que l'envie de rire s'emparait de ces quatre personnages.

La scène était étrange et comique à la fois. Flandrin Pinchot offrait une physionomie si drôlatique, qu'il paraissait difficile, malgré tout le tragique que pouvait présenter l'événement, d'empêcher un éclat de rire. Entre le lieutenant de police, méconnaissable sous son déguisement de jeune gentilhomme, et la jeune femme, il s'établissait pour Pinchot une phénoménale mystification. Pinchot était dupe à ce point de prendre le lieutenant de police pour un jeune fat, guindé dans son justaucorps de satin vert, qui en voulait à l'honneur de la fille de Maître Jean, laquelle, Pinchot considérait comme une pucelle digne du plus grand respect. Si la scène avait l'air de tourner au comique, il est certain, qu'à ce moment, le lieutenant de police n'avait pas envie de rire, et moins encore la jeune femme qui redoutait d'être reconnue par Flandrin comme celle qui avait été sa déloyale et traîtresse amante; car alors elle prévoyait que Pin-

chot se serait uni au lieutenant de police contre elle. Elle ne doutait pas qu'en une telle occurrence elle serait irrémédiablement perdue.

Heureusement pour elle, Pinchot, dans l'état d'hébahissement et de stupidité où il se trouvait momentanément, était incapable de reconnaître dans la fille de Maître Jean cette Lucie qui avait attenté à ses jours en une ruelle de la basse-ville de Québec. Disons encore que Pinchot se trouvait au comble de l'ahurissement, et, incapable de parler et même de penser, il continuait de regarder tour à tour la jeune femme et le lieutenant de police. Celui-ci mit fin à cet ahurissement en commandant de nouveau sur un ton autoritaire :

—Capitaine, je vous ordonne d'arrêter cette femme avec l'aide de mes deux gardes!

Flandrin put recouvrer, enfin, la faculté de parole.

—Ah! ça, monsieur, pour qui me prenez-vous? s'écria-t-il en retrouvant sa physionomie terrible de tout à l'heure. Suis-je votre serviteur et votre sbire? Pensez-vous que Flandrin Pinchot se prête comme ça à l'arrestation des jeunes filles honnêtes et respectables? Me prenez-vous pour un malfaiteur, un égorgé, un meurtrier?

—Vous êtes sous mes ordres et vous me devez obéissance, quoi que j'ordonne! répliqua durement le lieutenant de police.

—Ha! ha! quelle bonne farce! Monsieur, vous me faites rire malgré moi!

Pinchot riait déjà comme un fou; néanmoins il n'avait garde d'oublier qu'il y avait là une jeune et jolie femme à défendre et protéger contre les entreprises de quelque imposteur de haute envergure. De sorte qu'il gardait toujours sa rapière à la main, et cette rapière, il faut le penser, suffisait à intimider les deux gardes et, peut-être aussi, le lieutenant de police lui-même.

La colère fit trembler celui-ci.

—Si vous riez à présent, reprit-il sur un ton concentré, prenez garde de pleurer plus tard, Capitaine. Voyons! obéissez...

—Ah! dites donc, à la fin, monsieur, cria Pinchot que la menace de l'autre échauffait soudain, allez-vous me dire auparavant qui vous êtes?

Au fait, le lieutenant de police oubliait qu'il était métamorphosé et que Pinchot ne le reconnaissait pas. Il ébaucha un sourire et répondit :

—Je comprends, Capitaine, que vous ne me reconnaissez pas... Je suis le lieutenant de police!

Pinchot demeura bouche ouverte et les sourcils en accents circonflexes.

—Ne me reconnaissez-vous point? demanda encore le lieutenant.

—Sang-de-boeuf! monsieur, gronda Pinchot, avouez que vous vous métamorphosez mieux qu'un acteur-tragédien de Sa Majesté. Oui, oui, je vous reconnais bien maintenant. Que ne m'avez-vous appris de suite que vous faisiez ce soir la mascarade!

—C'est bon, laissons cela de côté. Et puisque vous me reconnaissez et savez qui je suis et, surtout, qui je représente, arrêtez cette femme. Vous n'ignorez point que l'ordre en a été donné par Son Excellence.

—Mais cette femme... fit Pinchot, surpris et

hésitant... S'il hésitait, c'est pour la raison qu'il prenait la jeune femme pour une jeune fille et, surtout, pour la fille de Maître Jean. Sans doute, la jeune femme était bien la fille de feu Maître Jean, mais elle n'était pas ce que Flandrin la croyait, c'est-à-dire une jeune fille toute pure encore et que les liens matrimoniaux n'avaient pas effleurée.

Le lieutenant de police crut éclaircir la situation en expliquant :

—Cette femme, capitaine, sachez-le, est Mademoiselle de la Pécherolle!

Pour la seconde fois Pinchot éclata de rire.

—Voyons! monsieur, vous n'allez pas, j'espère, me faire avaler un serpent pour une couleuvre. Vous vous trompez certainement sur l'identité de mademoiselle.

—Demandez-le-lui!

—Capitaine, intervint ici la jeune femme avec une belle audace, n'écoutez pas cet homme. c'est un imposteur. Moi, je suis celle que vous savez et ne suis nulle autre. Mais lui, qui ose se dire et se faire passer pour le lieutenant de police, est un menteur. Il est venu ici, me trouvant belle, pour me séduire; mais j'ai su l'écarter. Il a insisté et a voulu user de violence, j'ai déchargé sur lui ce pistolet pour protéger mon honneur...

—Oui, mais vous l'avez manqué, mademoiselle, et c'est dommage. Soyez tranquille, je ne le manquerai pas, moi. Je vais vous fournir une consolation qui en vaut bien une autre, vous allez voir.

Et Flandrin tourna des yeux effrayants sur le lieutenant de police pour ajouter :

—Monsieur, qui que vous soyez, allez-vous-en! Allez-vous-en avec vos gardes, et, sang-de-boeuf! ne prenez pas trop votre temps! Moi, c'est décidé, je protège cette jeune femme... je la défends jusqu'à la mort!

Pour appuyer plus fortement ce qu'il venait de déclarer, Pinchot se plaça entre la jeune femme et le lieutenant de police et pointa sa rapière d'une façon menaçante.

Le lieutenant de police dut comprendre qu'il ne pouvait gagner la partie contre le terrible batailleur. Il sourit et dit avec un mépris insultant :

—C'est bon, capitaine... J'oubliais que vous défendez votre maîtresse... une ribaude... une...

—Silence! hurla Pinchot. Hors d'ici, insulteur!

Il se rua contre le lieutenant de police et de sa main gauche le souffleta durement... si rudement que l'autre faillit perdre l'équilibre.

—Gardes! cria le lieutenant de police avec rage... une rapière!

L'ordre était inutile: les gardes, croyant que Pinchot allait les pourfendre ou les perforer d'outre en outre, s'étaient jetés dehors et se sauvaient déjà vers la ville.

La scène était typique. Pinchot riait "à plein ventre" de voir les gardes s'esbigner avec la frousse aux talons. La jeune femme souriait avec un triomphe sans nom, mais auquel se joignait une mordante ironie, en considérant le lieutenant de police, son mari. Quant à ce dernier, il faut bien avouer qu'il grimait de rage et de honte; et ses yeux, comme égarés, avaient

l'air de chercher autour de la pièce une arme capable de lui faire anéantir et Pinchot et la triomphante jeune femme. Il comprit de suite qu'il devenait un objet de risée; il eut la force de volonté de réprimer la violence de sa colère et de redonner à sa physionomie sa contenance d'avant. Il ricana sourdement et dit :

—C'est bien, je vous laisse à vos amours, mes amis. Mais nous nous reverrons...

Sans plus il s'en alla.

Flandrin Pinchot marcha sur ses pas, referma la porte durement et tira les verrous. Cela fait, il revint vers la jeune femme. Là, il s'arrêta soudain et parut s'émouvoir; il voyait la jeune femme assise sur un fauteuil, il la voyait triste, comme accablée, et presque pleurante. Il chercha des mots de consolation ou d'encouragement, mais il lui paraissait difficile, en la circonstance, de s'exprimer convenablement. Tout de même il put dire :

—Mademoiselle, j'espère bien que vous ne m'en voudrez point d'être intervenu à temps entre cet homme et vous. Si je vous suis un inconnu, je peux vous affirmer que, moi, j'ai bien connu votre honorable père feu Maître Jean et qu'il fut mon ami comme j'ai été le sien.

—Je sais tout cela, capitaine. Mérie, ma bonne Mérie m'a tout conté. Loin de vous en vouloir, je vous dois une reconnaissance sans borne qu'il me sera peut-être impossible de vous rendre. Mais dites-moi, est-il vrai que vous soyez aux gages et aux ordres du lieutenant de police?

—Hélas! mademoiselle, c'est trop vrai. Mais que voulez-vous? Ayant perdu ma place auprès de Monsieur de Frontenac, je me suis laissé embaucher par cet homme qui vous a insultée pour le service de Son Excellence de Ville-Marie. Ah! si seulement j'avais pu savoir sous les ordres de quel butor j'allais me trouver! Mais est-ce que je pouvais savoir?

—Vous me dites que vous avez perdu votre place auprès de Monsieur de Frontenac? Mais ne craignez-vous pas de perdre celle que vous avez maintenant auprès du gouverneur de Ville-Marie?

—Quoi! pensez-vous, mademoiselle... balbutia Flandrin avec surprise.

—N'avez-vous pas résisté à votre supérieur? Plus que cela: ne l'avez-vous pas souffleté?

—C'est vrai. Seulement, notez bien que quand Son Excellence de Ville-Marie saura que c'était pour défendre l'honneur d'une jeune fille...

—Son Excellence ne vous croira point, car le lieutenant de police trouvera le moyen de se disculper. Au reste, je ne serais pas étonnée de voir le lieutenant revenir bientôt avec une vingtaine de garde.

—C'est possible, mademoiselle.

—Alors, je vous le demande, que ferez-vous contre vingt gardes?

—Je me défendrai le mieux possible en vous défendant. Si je reste sur le carreau, croyez bien que je n'y serai pas seul.

—Vous resterez certainement sur le carreau, capitaine, malgré toute votre valeur. Mais cela ne sera pas, parce que je ne le veux pas... Non, je ne veux pas que vous sacrifiez votre vie pour moi ou à cause de moi. Tenez! voici mon avis: regagnez promptement votre domicile et évitez

de vous retrouver sur le chemin du lieutenant de police.

—Mais vous...

—Moi?... Je subirai le sort qui m'attend sans me plaindre, s'il est vrai que je dois être arrêtée pour je ne sais quel crime.

—Ah! non, cela ne sera pas non plus, foi de Flandrin Pinchot! Et cela est si vrai, mademoiselle, que si je regagne mon domicile, je vous emmène avec moi.

—Impossible, capitaine, je ne saurais partir sans Mérie!

—Ah! c'est vrai... Mérie! Mais où donc est-elle, que je ne la vois point?

—Quoi! ne lui avez-vous pas donné rendez-vous à votre domicile, disant que, blessé, vous ne pouviez vous mouvoir et désiriez lui parler? Tenez! votre billet est demeuré là sur cette table...

Elle lui tendit ce billet que, nous le savons, le lieutenant de police avait dicté à son secrétaire.

Pinchot passait de surprise en surprise.

—Jamais de la vie je n'ai écrit cela! s'écria-t-il après avoir pris connaissance du billet.

—Dans ce cas, sourit la jeune femme, il faut penser que ce billet a été écrit par le lieutenant de police pour faire tomber Mérie dans un piège.

—Que pouvait-il vouloir à Mérie, cette pauvre et inoffensive Mérie?

—Je ne le sais pas, mais je suppose qu'il désirait l'attirer hors de cette maison, afin qu'il eût meilleur et plus sûr jeu avec moi. Comprenez-vous, capitaine?

—Si je comprends, mademoiselle? Oh! la canaille! Joli métier, n'est-ce pas, pour un lieutenant de police? N'importe! vous ne resterez pas dans cette maison. Comme vous l'avez dit, le coquin va revenir avec au moins vingt gardes. Venez... je vous conduirai à l'auberge de la Coupe d'Or, et là, s'il le faut, je coucherai devant votre porte.

—Mais Mérie, capitaine, l'oubliez-vous?

—Ne savez-vous pas où elle est?

—Comment puis-je le savoir, puisqu'elle allait chez vous!

—Voilà une affaire bien embrouillée. N'importe! venez, et demain je me mettrai à sa recherche. Il est possible aussi qu'elle revienne ici. Si vous lui laissez un mot lui mandant de venir vous retrouver à la Coupe d'Or?

—C'est une fort bonne idée. Mais songez que le lieutenant de police pourrait mettre la main sur ce billet avant que ne revienne Mérie.

—Vous avez raison, car il ne faut pas que le lieutenant de police sache où vous vous retirez. Oui, oui, toute cette affaire est bien embrouillée. Pourtant, j'ai une autre idée: après que vous serez en sûreté à l'auberge, je pourrai revenir ici et guetter le retour de Mérie. Je pense que c'est le meilleur moyen. En tout cas, il s'agit pour vous de ne pas perdre de temps. Suivez-moi à l'auberge; car le lieutenant de police pourrait être de retour ici dans cinq minutes.

—Je me rends à vos désirs, capitaine. Je ne prendrai que le temps de mettre une écharpe sur ma tête et sur mes épaules un manteau.

La jeune femme courut à sa chambre pour revenir bientôt. Sur sa tête elle avait mis une

écharpe de soie rouge, laquelle parut troubler Flandrin étrangement. La jeune femme sourit avec ambiguïté tandis qu'elle jetait sur un fauteuil un ample manteau de couleur grise et attachait l'écharpe sous son menton. Puis elle prit le manteau et demanda :

—Voulez-vous, capitaine, me passer ce manteau sur les épaules?

—Certainement, mademoiselle.

Flandrin prit le manteau. Mais très malhabile et tout troublé encore par la vue de l'écharpe rouge, et, peut-être, plus troublé par la beauté de cette jeune femme et les bons parfums de sa personne, oui, Flandrin posa sur les belles épaules le manteau à l'envers.

La jeune femme se mit à rire.

—Sang-de-boeuf! jura Pinchot en rougissant, je suis plus maladroit avec ces atours qu'un écolier avec la rapière.

Disons, pour abrégé, que l'instant d'après toutes les lumières de la maison étaient éteintes et que Pinchot et sa compagne gagnaient rapidement l'auberge de la Coupe d'Or où l'aubergiste les recevait et les hébergeait comme prince et princesse.

Dix minutes après leur départ et comme ils l'avaient pressenti, le lieutenant de police survenait à la maison de Bizard avec vingt gardes à sa suite. Il fit entourer l'habitation avant de pénétrer à l'intérieur... Là, on devine ce qu'il y trouva.

VII

OU IL EST DEMONTRE QUE LES MENDIANTS PEUVENT QUELQUEFOIS FAIRE UNE BONNE ACTION.

Tandis que se passaient les scènes que nous venons de rapporter, un incident survenait en même temps dans un autre endroit de la ville, et un incident qui ne saurait être sans intérêt, puisqu'il pourra nous éclairer dans la marche des événements qui composent cette histoire.

On se rappelle comment le mendiant Brimbalon, transformé en bourgeois, était venu vendre des pelletteries à la pseudo Mademoiselle de la Pécherolle. Ayant réussi à trafiquer ses pelletteries, Brimbalon n'avait nulle affaire qui le retenait à Ville-Marie. Il était venu de Québec par la voie fluviale avec un batelier qu'il avait pris à ses gages pour ce voyage. Et maintenant que ses affaires étaient faites — et faites à son plus grand avantage — il voulait remettre à la voile sans plus et reprendre le chemin de Québec. Oui, mais il lui fallait auparavant retrouver son batelier qui, nul doute, comme le pensa le mendiant, avait dû s'enivrer royalement dans quelque taverne de la ville.

Brimbalon s'était donc mis en quête du batelier. Il n'aurait certainement pas grand-peine à le retrouver, attendu que la ville était peu étendue. Disons que Ville-Marie, à cette époque, n'était à proprement parler qu'un gros bourg d'une population de pas plus de 650 âmes, hormis la population flottante ordinaire qui ne pouvait dépasser cent ou cent vingt-cinq âmes. La ville s'étendait, de l'Est à l'Ouest, de la rue Saint-Charles à la rue Saint-Pierre, si nous omettons quel-

ques ruelles sans importance et des terrains vagues entre ces rues et les murs de la ville; et du Nord au Sud, de ce ravin, qui, aujourd'hui, s'appelle la rue Craig, jusqu'au fleuve. Comme on peut le voir, il aurait suffi d'une heure pour faire le tour de cette petite cité, laquelle est devenue aujourd'hui la belle et grande ville de Montréal.

Le père Brimbalon, dans le dessein de retracer son batelier, avait d'abord fouillé les tavernes du bord de l'eau, mais sans succès. Puis il était monté de la rue Saint-Paul à la rue Notre-Dame, et de là à la rue Saint-Jacques. Le batelier était demeuré introuvable. Pourtant, il était un cabaret que le mendiant n'avait pas visité, et peut-être le plus mal famé: nous voulons dire le Coq-en-Pâte. Mais le mendiant ignorait l'existence de ce cabaret, jusqu'au moment où un buveur dans une taverne de la rue Saint-Jacques le mit au fait.

—Ah! ah! s'était écrié le mendiant, si vraiment c'est de la ville l'endroit le plus mal famé, je suis sûr de retrouver mon batelier là, car, faut bien le dire, il est joliment mal famé lui aussi!

Il était huit heures du soir. Pour être certain de trouver le Coq-en-Pâte et surtout histoire de se donner un compagnon de route, le mendiant invita le buveur, qui venait de le renseigner, à l'accompagner au Coq-en-Pâte, avec la promesse de lui faire vider autant de carafons qu'il en désirerait. Rare aubaine que l'autre accepta séance tenante. Les deux amis d'occasion s'en furent donc au Coq-en-Pâte.

Mais, enfin, qu'était-ce que ce cabaret (on disait quelquefois auberge) du Coq-en-Pâte? On doit se rappeler que ce nom bizarre était tombé une fois des lèvres de Zéphyr et Polyte Savoyard, alors qu'ils venaient d'escamoter, pour ainsi dire, la belle voiture de Son Excellence de Ville-Marie. En attendant que fut venue l'heure d'aller chercher "Mlle de la Pécherolle" pour la conduire chez le gouverneur, les deux chena-pans avaient décidé d'aller boire un carafon ou deux à la taverne du Coq-en-Pâte.

Ce Coq-en-Pâte était plutôt taverne qu'autre chose, et c'était l'endroit où se rassemblaient de préférence les gueux de la ville et ceux du dehors. Car là on buvait à meilleur marché qu'ailleurs et l'on y pouvait manger plein son ventre pour cinq sols, environ deux sous de notre monnaie. Va sans dire que cette mangeaille n'était pas très très choisie! Tout de même pour cinq sols on évitait les souffrances de la faim. Autre avantage pour ceux qu'on a convenu d'appeler "les déshérités de la terre": là, au Coq-en-Pâte, le miséreux ne subissait pas le mépris du citadin à l'aise. En ce temps-là, tout comme en nos jours du vingtième siècle, une hôtellerie quelconque qui eût reçu ou hébergé des pauvres ou de la canaille aurait vu ses beaux clients s'esquiver. Comme de nos jours, il existait au Canada des auberges pour le pauvre monde, de même qu'il y en avait (splendides pour l'époque) pour les riches ou simplement les gens à l'aise. Comme de nos jours et à un degré plus marqué que de nos jours, il y avait frontières entre les classes. Comme de nos jours, "l'habit faisait le moine". Comme de nos jours, l'argent avait ou pa-

raissait avoir une valeur supérieure à la valeur intellectuelle, et c'est pourquoi un idiot en beaux habits avait préséance sur un "homme d'instruction" en vêtements râpés. Mais bah! gardons-nous de nous plaindre, c'est là le lot "éternel" de notre humanité!

Si donc le Coq-en-Pâte recrutait sa clientèle parmi la racaille, il ne manquait pas d'y venir d'honnêtes gens. De pauvres artisans, trappeurs et autres y pouvaient boire et manger selon leurs moyens sans avoir à essuyer, comme nous l'avons déjà dit, le dédain des gens en justaucorps de soie ou de velours. Au Coq-en-Pâte on se trouvait chez soi, et c'est tout dire.

Ce cabaret se trouvait situé à l'extrême-est de la rue Notre-Dame et en une sorte de cul-de-sac entre la rue Saint-Pierre et les murs de la cité. Chose curieuse, selon les dires de la chronique du temps, le cabaretier et sa femme étaient de braves gens, pieux et charitables, à qui l'on ne pouvait reprocher d'autre péché que celui de donner asile à une clientèle dépenaillée et, quelquefois, d'une moralité douteuse. Il ne faut pas oublier qu'alors, de même qu'à notre époque moderne, on passait par-dessus bien des choses mal faites et mal sonnantes. Lorsqu'il s'agit d'affaires et surtout quand s'offre un gain quelconque, peu importe le rang ou le moral de ceux avec qui on traite. Un tavernier, comme tout autre commerçant, (l'un valant l'autre moralement) a bien le droit de tirer sa part du soleil et il recrute sa clientèle là où il peut.

Brimbalon et son guide trouvèrent au Coq-en-Pâte une grosse assemblée de buveurs qui, demi-ivres pour la plupart tapageaient avec entrain. Cris, rires, jurons, craquements de tables, chocs de bouteilles... la "symphonie" était remarquable. La taverne n'avait qu'une unique et vaste pièce au rez-de-chaussée. Les clients prenaient place à de longues tables aménagées de bancs de même longueur. Il y avait cinq de ces tables, dont quatre à l'usage de ceux qui avalent soif seulement et une pour ceux-là qui avaient faim. Cette cinquième table voisinait avec le fourneau où le cuisinier de l'établissement confectionnait la mangeaille. A ses moments de loisirs le cuisinier se transformait automatiquement en valet de table. Le tavernier lui-même, quand il y avait presse, servait la clientèle. Il y avait, en outre, deux filles qui faisaient régulièrement la distribution des vins et eaux-de-vie. Restait la femme du propriétaire: celle-ci tenait un petit comptoir près de la porte d'entrée où elle emplissait les tasses, bouteilles et carafes et où elles mélangeait minutieusement les boissons.

L'endroit était plutôt sale que propre, et la salle, de plafond bas et enfumé, très mal éclairée, le soir, par des lampes fumeuses, n'avait rien d'attrayant. Mais la clientèle convenait au lieu, comme le lieu s'adaptait à merveille à ses habitués. Parmi ceux-ci, va sans dire, point de gilets de soie ni de justaucorps de satin, mais des étoffes de mince qualité et de toutes couleurs, des guenilles et des loques. Les têtes elles-mêmes étaient loqueteuses: longs cheveux noirs, bruns, roux, ébouriffés jusqu'à l'inconcevable; yeux hagards, clignotants, astucieux, louches et louchards; joues creuses, livides, ridées, faméli-

ques; nez camards, en forme de poire, aquilins, busqués, longs, courts, carrés, ronds, triangulaires, raboteux, et blêmes, vermillons, verts, jaunes, violets, bleus, cramois... On voyait des gueules fendues à l'extrême d'où partaient des éclats de rire formidables qui détonnaient avec fracas. Et le plus souvent ces éclats de rire étaient scandés par des coups de poing sur les tables, des tapements de pieds, des heurts de gobelets. Bref, l'endroit offrait un aspect presque infernal.

Le mendiant et son compagnon prirent place à la troisième table et tout près de la porte. A cette extrémité où s'étaient installés les deux hommes, c'étaient les deux filles d'auberge qui faisaient le service de la clientèle, tandis que le tavernier et son cuisinier servaient l'autre bout. Une jeune fille pâle, l'air fatigué et maladif, s'approcha du mendiant à son appel. Brimbalon commanda de l'eau-de-vie et, mettant une pièce d'or dans la main de la jeune fille pâle, lui demanda:

—Avez-vous vu ici un batelier de Québec? Je le cherche par toute la ville et ne le trouve point.

La servante sourit niaisement, empocha la pièce d'or et répondit d'une voix éteinte et enrouée:

—Il y a bien des bateliers ici, mais je n'en connais aucun de Québec.

—Où l'animal, alors, aura-t-il bien pu se fourrer? grommela le mendiant désappointé. C'est bon, ma fille, va nous chercher notre eau-de-vie.

La servante alla au comptoir.

A cet instant un véritable tintamare éclatait plus loin... l'autre servante, qui de ce côté s'occupait de la clientèle, avait souffleté un buveur, une espèce de jeune canaille qui avait essayé de tâter la jambe de la servante. Le geste de celle-ci était largement applaudi par les buveurs, et toutes espèces de lazzi et de quolibets partaient de vingt bouches à l'adresse du jeune gaillard de si bonne main éconduit.

Brimbalon et son ami avaient tourné les yeux de ce côté. A ce moment une lampe éclairait assez nettement les traits de la servante, et le mendiant la vit et crut avoir déjà vu quelque part cette jeune femme. Il la vit rougeaude, grasse, accorte. Une brunette qui savait rire, mais qui savait également souffleter un malotru.

—Diable! diable! murmura le mendiant à l'oreille de son compagnon, est-ce que je ne connais pas cette jeune femme-là? Mais oui, je l'ai certainement vue et revue quelque part...

Or, curieuse coïncidence, les regards du mendiant et ceux de la servante s'étaient croisés, et, de son côté, la servante s'était dit:

—J'ai pourtant bien connu ce mendiant quelque part...

Ici, il est bon de dire que Brimbalon avait quitté ses beaux habits bourgeois pour reprendre ses loques de mendiant, sa besace et son bâton ferré.

Voyant que la jeune femme avait les yeux tournés de son côté, Brimbalon lui fit signe de venir.

La jeune femme accourut aussitôt. Alors le mendiant leva les bras au ciel et s'écria avec la plus profonde stupefaction:

—Seigneur du Ciel! est-il possible que je voie là la Chouette... la femme de Flandrin Pinchot?

Oui, c'était la femme de Pinchot, et elle, non sans plaisir, reconnaissait du pays de Québec, le père Brimbalon à qui, assez souvent, elle avait donné l'aumône.

—Ah! ça, vous m'avez donc reconnue, père Brimbalon? Mais comment se fait-il que vous soyez en Ville-Marie?

—Oh!... des affaires, Chouette, des affaires seulement. Et si tu me vois en un lieu qui... je te le dis à l'oreille pour que personne n'entende... n'a pas bien bien l'air de te convenir, à moins que... c'est que, vois-tu, je cherche ce faquin de batelier qui m'a amené de Québec. Ne l'aurais-tu pas vu par hasard cet animal-là?

—Je sais qui vous voulez dire, père Brimbalon, répondit la jeune femme devenue soudainement confuse à l'allusion du mendiant. Ce batelier que vous cherchez est à l'autre bout et plus ivre qu'un sauvage. Tenez! jugez vous-même: il dort sous une table là-bas.

—S'il en est ainsi, il est peu propre pour mettre à la voile. Tant pis! j'attendrai qu'il se soit vidé le bidon. Et puis, à propos, Chouette, dis-moi donc... n'as-tu pas revu ton flandrin de mari?

A cette question inattendue, la jeune femme perdit son sourire, pâlit et se troubla visiblement. Heureusement pour elle, des clients, plus loin, la tirèrent de son embarras en l'appelant à eux.

—Excusez-moi, dit-elle vivement, on me réclame par là, père Brimbalon. Je reviendrai...

—Je le souhaite bien, Chouette, car, pardii! j'aimerais bien à te dire deux ou trois mots de ma part...

—C'est bon, c'est bon, je reviendrai tantôt...

Elle s'éloigna.

La servante à "visage pâle" avait apporté l'eau-de-vie commandée au mendiant et à son ami, et maintenant tous deux buvaient en silence. Brimbalon suivait des yeux la vive et accorte silhouette de la femme de Flandrin. Elle, allait ça et là, servant les uns, disant en passant un bon mot aux autres, et faisait tous ses efforts pour mettre de son côté la clientèle et, par là, satisfaire le patron. Au reste, il était facile de voir qu'elle n'était pas le moins du monde détestée... si peu détestée, que de sombres buveurs, ayant peu à peu tourné au gris, tentaient de lui pincer tantôt une jambe, tantôt la hanche, et, souvent, le bras... Mais, honnête, la Chouette avait tôt fait de remettre l'impertinent ou l'audacieux dans son assiette.

Une vingtaine de minutes s'écoulèrent. La Chouette profita d'un moment où personne ne requerrait ses services pour revenir au mendiant.

—Bon, bon, Chouette, dit le vieux, je suis bien content de pouvoir te jaser quelque chose. Vois-tu, je ne cesse de me demander comment il peut se faire que tu te sois mise dans ce métier et surtout dans une taverne comme celle-ci. C'est bien simple, je ne peux quasiment pas le croire...

—Je me doute bien, père Brimbalon, que vous êtes porté à mal penser de moi. Pourtant, je peux

vous jurer que je ne suis pas déchue. Que voulez-vous, il faut bien gagner sa vie, et l'on n'a pas toujours le choix. Faut penser aussi que j'ai mon petit à faire vivre.

—Tiens! ton petit... c'est vrai. Où est-il donc ton petit?

—Là-haut. Il dort le pauvre petit... il dort comme un petit ange.

Des larmes mouillèrent les cils de ses yeux, et l'une d'elles, quoique contenue, roula rapidement sur la joue rouge de la jeune femme.

Brimbalon se sentit ému.

—Mais dis-moi encore, Chouette, reprit-il, pourquoi tu as fait la folie de laisser ton mari... un bon garçon pourtant?

—Ah! oui, la folie... Dites donc plutôt la bêtise que j'ai faite. Oh! je le regrette bien, mais c'est trop tard...

—Trop tard? Mais non, mais non...

—Flandrin ne voudra plus de moi.

—Flandrin? Mais oui, mais oui...

—Vous pensez?

—Ah! ça, Chouette, pensez-y donc, tu as fallu le tuer ce pauvre Flandrin! Veux-tu savoir une chose? S'il te trouvait ici, il t'emporterait bien vite. Non, non, Chouette, crois-en un vieux comme moi, ce n'est pas ta place ici!

—Je sais bien, mais je ne peux pas faire autrement. Je vous assure que ce n'est pas facile de se placer quand on a un petit avec soi. C'est ici la seule place que j'ai pu trouver, et encore je ne gagne à peu près que ma nourriture. En supposant que je voudrais retourner chez Flandrin, avec quoi pourrais-je payer mon voyage? Je n'ai rien rien...

—Tu aimerais donc à revenir à Québec et chez ton Flandrin?

—Oh! oui, si je savais seulement qu'il me pardonnera.

—Moi je suis sûr qu'il te pardonnera. Et sais-tu qu'en revenant tu le rendrais fou de joie? Tiens, écoute: je suis pauvre, mais j'ai bon cœur et je n'oublie pas que ton mari a toujours eu la main large avec moi. Voici mon conseil: tu vas prendre ton petit et quitter cette boutique d'ivrognes, je t'emmènerai à Québec avec moi. Je connais une auberge honnête et tranquille où tu passeras la nuit. Demain matin nous filerons avec mon batelier et ça ne te coûtera pas un sou.

—Oh! père Brimbalon, s'écria la jeune femme avec joie et reconnaissance, si vous faites comme vous dites je vous aimerai bien.

—Je vais faire comme je dis et tout de suite. Va prévenir ton patron, chercher ton petit, et filons!

—Oh! non, je ne préviendrai pas le patron qui m'empêcherait peut-être de partir. Je vais essayer de m'éclipser à son insu.

Le moment était propice: le patron et sa femme étaient à ce moment fort occupés à l'autre extrémité de la salle. On les distinguait à peine dans la lumière rougeâtre des lampes fumeuses. Dans un angle, près de l'endroit où se tenait la jeune femme, se dressait l'escalier qui conduisait en haut et cet escalier était à peine visible. Pour peu que la jeune femme y mit un peu de rapidité, elle aurait le temps de grimper là-haut pour y prendre son petit, redescendre

et quitter la taverne sans être vue du patron ou de la patronne. Ce fut ce qui arriva. Cinq minutes après elle quittait l'auberge furtivement, avec son petit dans ses bras et en compagnie du mendiant.

Dans l'obscurité de la nuit le mendiant et sa compagne marchaient vivement, quand un homme heurta le père Brimbalon. L'inconnu grommela quelque chose d'indistinct et d'une voix sourde, tandis que Brimbalon s'écriait avec indignation :

Tâchez donc, mon ami, de regarder où vous allez !

Mais l'inconnu s'éloignait rapidement dans la direction du Coq-en-Pâte.

Disons de suite que cet inconnu était Flandrin Pinchot qui venait d'apprendre, par la fille de Maître Jean, que la Chouette avait repris son ancien métier de fille de taverne au Coq-en-Pâte.

Flandrin arriva trop tard, comme on le voit, et il arriva au moment où le patron, furieux, venait de constater la disparition de sa servante. Il dit à Flandrin :

— Ah ! ah ! c'était votre femme, ça ? Eh bien ! il ne vous reste qu'à courir après !

Déçu, Flandrin Pinchot revint à l'auberge de la Coupe d'Or, gagna sa chambre et se coucha, l'esprit chargé des plus mortels tourments.

XVIII

COMMENT ET OU PINCHOT VOIT ABOUTIR SES PROJETS DE VENGEANCE

Après une nuit agitée, Flandrin Pinchot put s'endormir au petit jour. Il était huit heures lorsqu'il s'éveilla. Il se leva avec le souvenir de sa femme disparue le soir précédent du Coq-en-Pâte et celui de la fille de Maître Jean qui, nul doute, devait à ce moment dormir dans une chambre voisine. Mais voilà qu'un papier posé sur une table attira son attention. Il lut le papier ainsi conçu :

"Mon cher Capitaine, je vous prie de me pardonner si je ne vous ai pas fait mes adieux de vive-voix. Il me faut aller chercher Mélite et partir de suite pour Québec.

La fille de Maître Jean.

C'était pour Flandrin un nouveau coup qui le terrassait presque. Mais la pensée de retrouver sa femme lui rendit bientôt le courage et l'espoir.

— La ville n'est pas si grande, se dit-il, que je ne puisse retrouver la Chouette... oui je la retrouverai ! Il descendit dans la salle commune trouver l'aubergiste très accueillant comme toujours.

— Eh bien ! monsieur le Capitaine, avez-vous passé une bonne nuit au moins ?

— Parfaite nuit, maître aubergiste, merci !

— Tenez, j'ai justement une missive pour vous...

L'aubergiste tira un papier de sous son tablier et l'offrit à Flandrin. Voici la terrible nouvelle l'on lui annonçait :

AU SIEUR FLANDRIN PINCHOT

"Il vous est donné avis que vous cessez, au reçu de cette lettre, de faire partie de mes gens. Votre désobéissance et votre résistance à mon lieutenant de police mériteraient une plus grande sévérité. Mais sachant combien l'infortune s'attache à votre personne depuis un certain temps, je vous pardonne. Seulement, je vous conseille de quitter Ville-Marie le plus tôt possible".

Perrot, gouverneur.

Flandrin perdit l'équilibre et s'affaissa sur un siège, le coup lui était presque mortel.

Ah ! oui, si l'infortune s'attachait à lui... quoi ! la gueuse ne voulait plus le lâcher ! Une fois encore il ne lui restait plus rien ! Non, il ne lui restait plus rien que la vengeance ! Oui, mais comment et avec quoi se venger quand on ne possède rien ? Et dans quel imbécile pétrin ne s'était-il pas fourré en dénonçant sur parchemin et devant notaire Monsieur de Frontenac comme un vil trafiquant d'eau-de-vie ! C'était là, assurément, un coup pendable que M. de Frontenac ne lui pardonnerait jamais ! Et Flandrin pouvait être certain que le comte de Frontenac le ferait saisir un de ces jours pour l'envoyer au gibet de la rue Sault-au-Matelot, à moins qu'il n'aimât mieux le faire rouer vif puis écarteler !

Pour avoir voulu tirer vengeance d'un rien, voilà que le pauvre Flandrin aboutissait à la dernière déchéance. Il n'était plus le Capitaine Pinchot, mais le sieur simplement. Et la rapière ?... non, il n'aurait plus le droit de la porter !

Dans son désarroi et son désespoir Flandrin Pinchot se dit que seule dorénavant sa femme pourrait lui rendre le courage de vivre. Il partit donc de suite à sa recherche. Malheureusement, il ignorait que ce matin-là, à bonne heure, sa femme était partie pour Québec sur la petite barque qui avait deux jours auparavant amené le mendiant Brimbalon à Ville-Marie. Comme on le devine, Flandrin fouilla la ville sans le moindre résultat. Le soir, il rentra à l'auberge si harrassé et si désespéré qu'il pensa de mourir bientôt.

Mais s'il allait mourir, ce ne serait pas encore sans d'autres tourments. En effet, comme il pénétrait dans la salle de l'auberge, une dizaine de gardes se jetèrent sur lui à l'improviste. En un clin d'oeil il fut désarmé et ligoté, puis quatre hommes allèrent le jeter sur une charrette dans la cour de l'auberge. Là, un homme tout vêtu de noir commanda sur un ton dur :

— Gardes, conduisez cet homme où vous savez !

Flandrin reconnut le lieutenant de police. Il comprit que c'en était fait de lui. La charrette, tirée par un robuste cheval, gagna la rue Saint-Paul. Là, Flandrin fut entraîné dans la demeure du sieur Perrot et descendu dans les sous-sols. Cinq minutes après une porte de fer était ouverte, puis notre ami était jeté sans façon dans un trou de noirceur et sans air. Puis la porte de fer fut refermée avec un bruit terrible.

Flandrin s'affaissa lourdement sur les dalles froides et humides de son cachot et se dit :

—Allons! il ne me restait plus que la vie, on me la retire... Enfin! j'ai trouvé mon tombeau!

Néanmoins, Flandrin voulut mourir stoïquement; il s'allongea tout à fait sur les dalles, ferma les yeux et attendit la mort. En attendant il laissa vivre ce qui lui restait de pensée avec le souvenir de sa femme. Oh! sa pauvre femme... Ah! comme il sentait, à cette heure dernière de sa vie terrestre, combien il l'aimait sa femme! Mais tout stoïque qu'il voulut se montrer ou se dire, son esprit était affreusement tor-

turé par l'échec de ses vengeance. Pour la première fois en sa vie, il pensa que la haine et la vengeance sont de bien mesquines armes pour un homme, et que, le plus souvent, ces armes se retournent contre celui qui a voulu s'en servir. Et Flandrin de penser:

—La vie est trop courte pour nourrir la haine, trop courte surtout pour courir après de futiles vengeance!

Là, Flandrin sentit que sa pensée sombrait rapidement dans le néant!...

F I N.

Table des Matières

	Pages
Prologue	3
Seul	4
L'inconnu	6
Où Flandrin court après les trépassés et les disparus	7
Où Flandrin n'a pas fini d'en apprendre	10
En route pour Ville-Marie	12
Chez Son Excellence de Ville-Marie	13
La singulière aventure de Flandrin	15
Le même trio	19
Comment les mendiants peuvent avec avantage quelquefois se muer en trafiquants de pelleteries	23
La marchande de pelleteries	27
Où l'histoire ne semble plus tout aussi drôle que l'avait de prime abord pensé le sieur François Perrot	31
Où Flandrin commence à se venger	35
Comment en ce temps-là un policier pouvait changer savamment de physionomie	38
A la maison	40
La fille de maître Jean	43
Où la comédienne continue son rôle	46
Où il est démontré que les mendiants peuvent quelquefois faire une bonne action	49
Comment et où Pinchot voit aboutir ses projets de vengeance	52

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLEMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No 40

Janvier 1930.

" LE ROMAN CANADIEN "

Depuis bientôt huit ans le *Roman Canadien* est sur la brèche et nous croyons en toute sincérité qu'il a rempli une lacune dans notre province française de Québec. Il peut donc être fier du succès remporté. Il a en effet conquis, non pas une phalange restreinte de lecteurs, mais toute une armée: seize mille abonnés, chaque mois, le reçoivent, le lisent, le font lire. Ce n'est pas un banal succès, c'est un triomphe; triomphe que lui ont mérité sa valeur littéraire incontestable et la variété de ses récits. Nous le proclamons, non pas parce que le *Roman Canadien* est l'entreprise des Editions Edouard Garand, mais parce qu'il est une affaire purement de chez nous, nous allions dire nationale ou patriotique.

Ses débuts furent modestes; son rôle est devenu nécessaire. Car sans le *Roman Canadien* nos auteurs seraient à attendre des éditeurs audacieux pour les publier. Notre publication a donc été une force d'énergie littéraire, une créatrice d'oeuvres locales, en même temps qu'une digue efficace au courant de mauvais livres étrangers qui inondent notre marché de librairie. Mais malgré toute la fougue et la témérité de son jeune éditeur, malgré toute son attrayante typographie, malgré même son prix modique, le *Roman Canadien* n'aurait pu faire des pas de géant s'il n'eût eu pour collaborateurs l'élite de nos écrivains les plus populaires.

Le *Roman Canadien* a publié des ouvrages justement appréciés. Ce sont d'abord ceux de Jean Féron, le plus célèbre de nos romanciers pseudo-historiens, l'Alexandre Dumas canadien, dont les épisodes émouvants de cape et d'épée sont d'une puissance dramatique étonnante; de Mme A.-B. Lacerte, auteur prodigieux dont les récits s'adressent aux personnes avides d'émotions et de drames poi-

gnants; de Andrée Jarret, styliste charmante et spirituelle, interprète de la douleur et des sentiments; de Ubald Paquin, esprit indépendant et avide d'oeuvres palpitantes, mouvementées, parfois hardies; de Jules Larivière, auteur d'études psychologiques éloquentes et malicieusement spirituelles, écrites dans un style bien français; les mystérieuses causes policières de Alex. Huot; les exquises et gracieuses nouvelles des N.-M. Mathé, François Provençal; les ébauches de moeurs de DuBois McCabe, J. F. Simon, J.-M. Lebel, Mme E. Croff et autres.

Le *Roman Canadien* ne s'est pas simplement limité à cette pléiade de célèbres romanciers; il a voulu joindre à ces oeuvres déjà suffisantes par elles-mêmes une sorte de revue littéraire intitulée *La Vie Canadienne*.

En abordant le genre magazine, le *Roman Canadien* n'avait pas la prétention d'égaler ni d'imiter les autres revues qui se publient de front avec la nôtre. Mais il avait le souci de rendre notre publication de plus en plus intéressante. Au dire même d'un grand nombre de nos abonnés, l'oeuvre que nous avons améliorée avec notre fascicule de septembre dernier a réalisé un progrès très marqué.

Notre administrateur, à qui nous demandions si le *Roman Canadien* comptait beaucoup de nouveaux souscripteurs depuis que nous l'avons embelli, nous répondit avec le ton discret qu'on lui connaît que "chaque courrier apportait de nouveaux noms" à la liste déjà longue de nos lecteurs. Ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que des abonnés inscrits nous écrivent pour des romans qu'ils ont reçus et qu'ils se sont fait voler avant que de les avoir lus.

*Tel est le triste sort de tout livre prêté,
Souvent il est perdu, souvent il est volé.*

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevons avec plaisir les manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre.

GERARD MALCHELOSSE

Directeur

Toute correspondance devra être adressée :

"LA VIE CANADIENNE"

Casier postal 969

MONTREAL

Mais pour répondre aux exigences des lecteurs et des nécessités de l'actualité, nous sollicitons de nouveau l'appui de tous nos écrivains qui voudraient collaborer dans nos pages. Nous désirons aussi tenir compte des activités littéraires de chez nous. La critique des journaux se confond avec le journalisme même. Francisque Sarrcey disait: "C'est très facile, le journalisme. Dès qu'on est dans un journal depuis six mois, on n'a plus besoin de chercher des sujets d'articles. Les lecteurs vous en envoient deux ou trois par jour." Nous ne demandons pas seulement aux lecteurs de nous communiquer des questions, nous sollicitons nos écrivains à prendre place à notre revue.

Le *Roman Canadien* est la plus profitable revue canadienne-française. Il a marqué un pas considérable de l'avant dans les publications de chez nous et il marchera vers une prospérité plus grande si on veut bien lui assurer l'encouragement nécessaire.

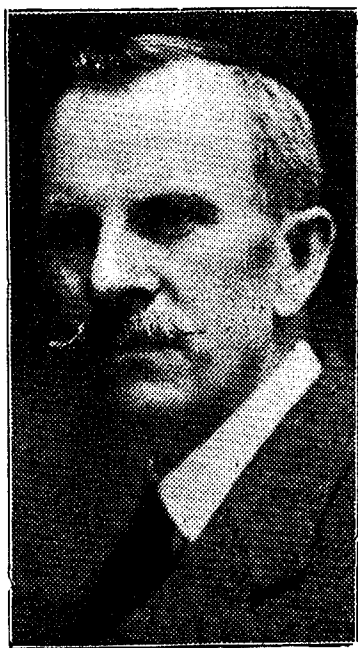
Gérard MALCHELOSSE.

de la Société historique de Montréal.

Nos Collaborateurs

Francis J. Audet

Au nombre des précieux collaborateurs dont s'honore la *Vie Canadienne* il convient de mentionner au premier rang notre excellent ami Francis-J. Audet, de la Société royale du Canada et auteur de nombreux et solides ouvrages sur l'histoire du Canada. M. Audet est avantageusement connu par tout le pays, aux États-Unis et même en Europe, et ses relations avec les écrivains d'outre-mer sont considérables.



Fils de Francis Audet et de Delphine Goulet, notre distingué collaborateur naquit à Détroit, Michigan, E.-U., le 29 juillet 1867. Il descend de Nicolas Audet dit Lapointe qui passa au pays avec le régiment de Carignan, compagnie de Monteil. Venu tout jeune à Montréal avec ses parents, M. Audet fit ses études chez les Frères des Ecoles Chrétiennes à Ottawa, puis les termina à l'Académie de l'Evêché, rue Sainte-Marguerite, à Montréal. Il travailla ensuite comme comptable dans différentes maisons, entr'autres au journal *l'Etendard* et à la *Loterie Nationale*.

Le 1er février 1888, Adolphe Chapleau, plus tard lieutenant-gouverneur de la province de Québec, mais alors secrétaire d'Etat, le nommait premier assistant du lieutenant-colonel Audet, conservateur des archives à la Secrétairerie d'Etat. Lors de la fondation du département des Archives nationales, en juillet 1904, il devint l'assistant du Dr A.-G. Doughty, archiviste du Dominion et garde des papiers d'Etat. Il est maintenant chef des divisions du classement de l'index et de l'information.

M. Audet s'est toujours occupé activement de travaux historiques. Depuis 1888, c'est-à-dire depuis plus de quarante ans, il a dû faire des milliers de recherches afin de répondre aux demandes de renseignements sur l'histoire du Canada.

Il a collaboré assidûment à divers journaux et revues, entr'autres au *Bulletin des Recherches historiques*, au *Pays laurentien*, à la *Revue nationale*, organe de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, à la *Canadian Historical Review*, de Toronto, au *Bulletin de la Société de Géographie*, de Québec, aux *Annales* de l'Institut Canadien-français d'Ottawa, et à la *Presse* où il a publié au cours de l'année 1927, en collaboration avec l'honorable juge Edouard Fabre-Surveyer, les biographies des députés au premier parlement du Bas-Canada. Il a aussi présenté à la Société royale du Canada les travaux suivants: le Clergé protestant du Bas-Canada (1900), la République d'Indian Stream (1906), le Régiment de Carignan (1922), sir Frédéric Haldimand (1923), Louis Bourdages (1924), Joseph LeVasseur-Borgia (1925), Pierre-Stanislas Bédard (1926), Progrès du Canada français depuis la Confédération (1927), John Neilson (1928) et H.-W. Ryland (1929).

Il a débuté comme amateur d'histoire avec la publication en 1896 d'une plaquette intitulée *Historique des Journaux d'Ottawa*; puis parurent ensuite *Canadian Historical Dates and Events*, en 1917, sorte de dictionnaire d'histoire du Canada en tableaux, ouvrage très important et destiné à rendre d'inappréciables services aux chercheurs; *Jean-Daniel Dumas*, le héros de la Monongahéla, en 1920; une étude préliminaire sur les origines de la *Famille Audet-Lapointe*, en 1924; et les *Juges en Chef du Bas-Canada*, en 1927.

M. Audet a encore en manuscrits un *Dictionnaire biographique des gouverneurs, lieu-*

tenants-gouverneurs et administrateurs du Canada et de ses provinces, comprenant plus de quatre cents biographies; un *Calcul rapide*; *Ephémérides canadiennes*; *Officials of Upper Canada*, 1791 à 1841; *Législateurs du Bas-Canada*, 1760 à 1867, dont une partie a déjà été publiée dans le *Bulletin des Recherches historiques*; *Avocats du Bas-Canada*, 1764 à 1849. Il est aussi l'auteur d'un calendrier perpétuel et le compilateur d'une volumineuse généalogie de la famille Audet-Lapointe.

De 1912 à 1914, M. Audet fut secrétaire d'une commission royale nommée pour s'enquérir de la nature et de la quantité des archives départementales à Ottawa, ainsi que de leur état de conservation. Ses services furent appréciés par la commission qui le recommanda au gouvernement et une gratification lui fut octroyée. Ayant obtenu un congé de trois mois, il fit alors un tour d'Europe. Il parcourut l'Angleterre, la France, la Suisse et l'Italie; il se préparait à visiter l'Espagne lorsque la grande guerre mondiale mit brusquement fin à son voyage; il dut se rembarquer à Gênes pour Liverpool et de là rentrer au pays en septembre.

M. Audet fit partie durant vingt-cinq ans du bureau de direction de l'Institut Canadien-français d'Ottawa et il est membre de la section littéraire et scientifique. Il fut aussi l'un des fondateurs du Monument National à Ottawa et l'un des directeurs de cette institution pendant huit ans; et c'est en sa qualité de secrétaire du monument qu'il prit part à l'organisation du premier congrès des Canadiens-français d'Ontario, tenu à Ottawa en 1910 et d'où est sortie l'Association d'Education canadienne-française de l'Ontario, qui combat si vaillamment pour la sauvegarde des droits et des privilèges de nos compatriotes en cette province. M. Audet est également membre de la Société historique de Montréal, de l'Association des auteurs canadiens, de la *Canadian Historical Association*, de l'Association Technologique de langue française d'Ottawa, de la Société royale du Canada, dont il fut président de la section française en 1926-27, du Club littéraire canadien-français de l'Université d'Ottawa; membre correspondant de la Société de Géographie de Québec et de la *Arts and Letters Club*, d'Ottawa. Il a fait comme tel de nombreuses conférences, lesquelles ont été toujours goûtées.

Le 17 janvier 1893, notre collaborateur épousait Louise-Eléonore Harwood, fille de

feu Georges-Paul Harwood, éditeur de la *Gazette du Canada* et chef du bureau des correcteurs d'épreuves à l'imprimerie de l'Etat à Ottawa.

M. Audet a donc une carrière bien remplie et toute vouée au culte de la patrie. Ses livres sont marqués du sceau des ouvrages réfléchis. Ils resteront comme références et les générations futures devront y puiser à pleines mains, car les milliers de biographies écrites par M. Audet sur les hommes d'importance qui se sont succédés depuis les origines de la colonie jusqu'à nos jours forment une encyclopédie vivante, unique et particulièrement intéressante.

Mais M. Audet ne s'arrêtera pas dans sa frénésie de production littéraire: il nous donnera encore de beaux ouvrages qui ajouteront de nouveaux fleurons à sa renommée déjà solide de chercheur émérite et d'écrivain consciencieux.

Gérard MALCHELOSSE.

Une coquille fatale

Il y a des collectionneurs de timbres, de sous, de médailles, de manuscrits, de livres, d'objets d'antiquité, d'autographes et même de meubles. Il y a aussi les collectionneurs de fautes typographiques. A ceux-ci, j'offre une coquille authentique.

Henri de Bornier, l'auteur célèbre de la

Fille de Roland, avait envoyé à une imprimerie de province une cantate qui contenait ces vers:

*Il mourut en pleine lumière,
Et la victoire coutumière
Le suivit jusqu'au tombeau.*

Quel ne fut pas l'étonnement du poète de lire sur l'épreuve:

*Il mourut en pleine lumière,
Et Victoire, sa couturière,
Le suivit jusqu'au tombeau.*

Ces choses-là ne s'inventent pas, elles arrivent parfois.

Gérard LE JEUNE.

MISE AU POINT

Dans notre *Vie Canadienne* de décembre 1929, page 50-51, à la suite de l'article intitulé *Montréal au début du XIXe Siècle*, par notre excellent collaborateur, M. Francis-J. Audet, nous avons omis de placer les deux petites notes suivantes. M. Audet, comme nos lecteurs, voudront bien nous pardonner cet oubli involontaire occasionné dans le démenagement de notre atelier typographique.

(1). Voir notre étude sur les premières organisations Juives au Canada, dans la *Revue Nationale*, octobre 1923. G. M.

(2). Mittleberger n'était pas chevalier, que je sache. Ce "Sir" était-il un sobriquet?

BELAIR 7149-7150

4204 ST-DENIS

PAUL A. PINARD

Utilisez le service de tramways ST-DENIS — WINDSOR ils vous conduisent directement à destination

PRIX MODERES — QUALITE SUPERIEURE — SATISFACTION GARANTIE

Un riche assortiment de mobiliers de maison de la plus grande nouveauté.

SALLES A MANGER

CHESTERFIELDS

CAROSSES

CHAISES

LITS

LAMPES

BIBLIOTHEQUES

TABAGIES

ETC.

CHAMBRES A COUCHER

DIVANETTES

FAUTEUILS

MIROIRS

JUGEZ PAR VOUS-MEME — VENEZ VOIR LES PRIX DU CONCOURS

exhibés dans mes vitrines

NOTEZ BIEN — J'accorderai une réduction de 10% sur tous les articles d'aménagement que vous achèterez de moi si vous m'apportez la circulaire "La Propagande", organe officiel du concours, me démontrant que vous faites partie du concours. Venez donc me rendre une visite.

En marge de l'Histoire

Nos Découvreurs

La première pensée des découvreurs du Canada était de traverser le continent et d'établir des relations amicales avec les tribus sauvages qu'ils rencontreraient. Dans ce but, ils choisirent les meilleures voies de communication et placèrent leurs postes ou forts dans les endroits les plus favorables, selon la forme du pays qu'ils occupaient. Tous les historiens ont rendu hommage à la sagacité de ces explorateurs qui, dès le premier coup d'oeil, ont indiqué le site des grandes villes futures de cet immense pays et les lieux où le commerce pourrait se développer davantage. La baie de Mattawasaga fut des premières à recevoir ces hardis pionniers de la civilisation. A une époque où personne encore n'avait mis le pied sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, les Français avaient pénétré jusqu'à Collingwood, au lac Simcoe, dans tout le comté de Bruce aujourd'hui, et sur le littoral du lac Huron, en allant jusqu'au lac Sainte-Claire; quelques années plus tard ils découvraient le Wisconsin et attireraient vers le bas Saint-Laurent la traite de pelleteries de ces régions lointaines. Les Français ont eu le double mérite de précéder d'un siècle tous les découvreurs du Centre-Amérique, aussi bien que des pays qui s'étendent à l'ouest jusqu'à l'océan Pacifique, et ils ont jalonné leurs routes par des fondations qui n'ont plus jamais été abandonnées et que les autres peuples ont su utiliser fort à propos lors que, à leur tour, ils ont pris possession de ces contrées.

C'est donc un honneur pour la race à laquelle nous appartenons que d'avoir ouvert au monde civilisé des greniers d'abondance qui se nomment le Mississipi, le Wisconsin, le Michigan, l'Illinois, la vallée de l'Ohio, tout le Nord-Ouest, le delà du lac Supérieur, les deux Canadas. L'histoire de la Nouvelle-France constitue certainement le chapitre le plus glorieux de tout ce qui pourra s'écrire au sujet des XVII^e et XVIII^e siècles dans cette partie du monde. Je suis fier d'avoir parcouru les Provinces et les Etats qu'elle a révélés à la connaissance des hommes en général; je me suis sentis partout comme chez moi, ou si vous voulez, comme un fils de fa-

mille parcourant l'héritage de ses pères. Vous ne sauriez m'indiquer un endroit de la Confédération canadienne ou des pays des Grands Lacs, tant du côté sud que du côté nord, qui n'a pas eu pour premier occupant un Canadien-français.

Ceci est probablement un fait unique depuis l'origine de l'humanité. Il est difficile, en effet, de concevoir d'aussi vastes étendues de territoire traversées en tout sens, en très peu d'années, par les mêmes hommes et conquises, j'ose le dire, définitivement conquises dès la première apparition des découvreurs. De nos jours on voit cinq ou six grands peuples, admirablement outillés et dépensant des millions de piastres, essayer, sans beaucoup de succès, l'établissement de l'Afrique, et l'on est dans l'admiration chaque fois que l'un de ces corps, militaire ou trafiquant, pénètre de quelques lieues plus loin que les autres. La comparaison que je fais ici est toute à l'avantage des Canadiens-français, car ils étaient peu nombreux, ne marchaient pas en conquérants armés et ne laissaient derrière eux que des amis après avoir visité des tribus sauvages aussi féroces pour le moins que toutes celles du continent noir. Si les fils des premiers colons fixés sur les bords du Saint-Laurent s'étaient contentés de remonter jusqu'au Détroit, à la baie Georgienne et au lac Témiscamingue, ils auraient déjà accompli une tâche qui dépasse les découvertes et les établissements des anglais sur les rivages du Maine, du Connecticut, de New-Jersey et de la Virginie. Vous voyez qu'en soumettant leurs mérites aux restrictions les plus sévères, ils restent encore de beaucoup supérieurs à leurs concurrents.

Qu'est-ce donc si l'on envisage leurs prodigieux travaux en dehors des limites déjà si vastes du Haut et du Bas-Canada! Et qu'on ne dise pas que c'est avec l'argent du trésor français que ce merveilleux développement a pu s'exécuter; non, c'est grâce à l'initiative seule des colons du Québec et par le travail et l'énergie de chacun d'eux que ces grandes actions sont entrées dans l'histoire du continent américain. D'où vient donc cette habitude incompréhensible de jeter la pierre aux Canadiens-français, en tâchant de les faire passer pour un peuple sans valeur et sans considération dans ce pays? Il y a sous cette affectation à méconnaître ce que nous sommes une teinte de dépit, un senti-

ment de jalousie, une pauvreté d'idée que nous apprécions comme il le faut.

Dieu merci, la part que nos ancêtres ont à la reconnaissance des hommes, en tant qu'il s'agit des entreprises dont je viens de parler, ne saurait être mise en oubli, et à mesure que les années s'accumulent, leur gloire grandit, et nous sommes certains maintenant qu'elle traversera les siècles à venir. J'ai voulu vous parler de ces choses parce que je suis allé en ces dernières années dans une localité où les braves explorateurs des Grands Lacs s'établirent en premier lieu, un endroit rempli de leurs souvenirs et qui, cependant, n'est plus habité par leurs descendances. Sur le bord des plages historiques des Grands Lacs, j'ai élevé la voix au nom de mes compatriotes pour rappeler que si les américains sont heureux d'occuper le Mississippi, l'Illinois, le Wisconsin, ils le doivent à une race qu'ils font semblant de dédaigner, et qui, par son ancienneté sur le sol, par les services inouïs qu'elle a rendus autrefois et dont ils profitent, par sa conduite morale, son intelligence et son respect des lois, a droit à leur reconnaissance et à leur vive admiration.

Benjamin SULTE.

Ce que nous sommes !

L'article que nous venons de lire sur les découvreurs a-t-il suggéré aux organisateurs des processions de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal le motif qui a animé celle du 24 juin 1924, dont les chars magnifiques enseignaient si bien "ce que l'Amérique doit à la race française?" Nous l'ignorons, car cet article parut dans une publication lointaine du Michigan. Mais les sentiments qui se rencontrent les mêmes chez Benjamain Sulte et E. Z. Massicotte sont absolument vrais à cause de l'influence chrétienne et civilisatrice que notre race a exercés sur une immense étendue du continent.

L'Amérique a en effet été colonisée par trois races européennes, et, entre celles-ci, la race française réclame la plus large part de souvenirs. Si nous visitons le continent du nord au sud, de l'est à l'ouest, partout nous y voyons des reliques, car, comme l'a dit le P. de Smet: "Où les Canadiens-français n'ont-ils pas pénétré?" Dans les premiers temps de la colonie, ce sont les interprètes français, nos coureurs de bois, nos découvreurs qui, les premiers, s'aventurent loin dans le Wisconsin, l'Illinois, l'Orégon, l'Ohio, la vallée du Mississippi, la Louisiane, et fondent des villes où les Anglais n'ont pas

DAWES

BLACK HORSE



*Bière naturelle
très bien vieillie*



Plus de 100 ans d'expérience dans chaque bouteille

encore osé pénétrer. La race française, c'est l'éclaireur, le porte-drapeau courageux qui va dans l'inconnu évangéliser les peuplades barbares et porter la parole de la civilisation. Les Espagnols du Centre-Amérique ont disparu; les Anglais ont grandi, mais ils doivent leur succès aux efforts des pionniers français qui leur ont ouvert le pays au prix de durs et longs sacrifices.

Ceci nous ramène à un article déjà vieux de cinquante ans et dont l'auteur est M. Farrar, autrefois du *Mail* et plus tard du *World*, de New-York.

"Des auteurs incompetents prétendent que l'Américain dépasse le Canadien-français par son esprit d'entreprise, et que de là vient la victoire que le premier a remportée dans la lutte pour arriver à la grandeur matérielle. Ceci n'est pas le cas.

"Les hommes qui ont ouvert les Etats de l'Ouest étaient, non des Américains, mais des Canadiens-français, tandis que la Nouvelle-Orléans et les Etats du Sud doivent beaucoup au génie de la France. Chicago, Saint-Louis, Milwaukee, Saint-Paul, Minneapolis, Saint-Joseph, Dubuque, Vincennes, et nombre d'autres grands centres de l'Ouest, ont été fondés par des pionniers canadiens-français dont les aventures ont été racontées par Joseph Tassé dans *Ces Canadiens de l'Ouest*. Si l'on remonte à la source de ce que l'on appelle *American enterprise*, on trouve dans bien des cas que cela nous vient des bords du Saint-Laurent...

"Et qu'on me permette d'ajouter que les endroits les plus favorisés de notre république doivent beaucoup plus aux Canadiens-français que notre république même ne doit à Lafayette et à ses compagnons dont les exploits et le courage n'ont pas, non plus, encore été justement remerciés."

Bravo, M. Farrar! Voilà qui était bien parlé. Vous avez plaidé admirablement la cause des Canadiens-français et nous vous en sommes reconnaissants.

Gérard MALCHELOSSE.

BIBLIOGRAPHIE

Damase Potvin — *En Zigzag sur la côte et dans l'île*. Québec, 1929, in-12, 80 pages, illustrations.

Grâce à la bienveillance de l'honorable Honoré Mercier, le groupe des courriéristes

parlementaires, à Québec, a l'avantage exceptionnel depuis quelques années de faire chaque été un voyage d'études dans l'une des régions industrielles de la province. L'été 1928, une joyeuse excursion se fit sur la côte nord du fleuve en descendant jusqu'en bas de l'île d'Anticosti, avec arrêt dans celle-ci. Ce fut l'occasion de véritables réjouissances pour nos "reporters" parlementaires auxquels s'étaient joints quelques publicistes officiels. C'est cette croisière intéressante que M. Potvin nous relate dans le style facile et pétillant d'originalité qu'on lui connaît.

Natif du Saguenay, M. Potvin a étudié d'une façon spéciale l'histoire et les moeurs de son pays. C'est dire que la côte nord lui est familière et il sait en dépeindre les charmes avec une grande finesse d'observations. Sa brochure n'est pas très substantielle, mais elle traite succinctement le sujet. G. M.

Le "Coin" du Poète

Le Curé Labelle ¹

Passant, au seuil des monts où ton ardeur
[s'élançait,
Admire cet apôtre au zèle précurseur
Dont l'artiste a gravé la modeste grandeur,
Qui lance à l'infini son geste de semence.

Simplement héroïque, aimable et gai causeur,
Il sut coloniser ces campagnes immenses,
Et, digne descendant des anciens défricheurs,
Il puisa dans sa foi sa robuste puissance.

Son sourire fascinant luit encor sous les
[cieux,
Son effort courageux, loin des rêves futiles,
Fit jaillir tout un monde au sein de champs
[stériles.

Gaulois aimant sa race, aimant à servir Dieu,
Il découvrit la page où l'humble créature
Chante l'Eternel au missel de la nature.

W.-A. BAKER.

Septembre 1928.

1. Ecrit devant le superbe monument érigé à la mémoire du curé Labelle, à Saint-Jérôme, au portique des Laurentides qu'il a ouvert à la colonisation. Avant le curé Labelle, le nord était inconnu, ou du moins resté à l'état quasi sauvage.

Tu m'es venu trop tard ¹

Tu m'es venu trop tard, j'ai fait mon sacri-
[fice,
Et la place est muette où l'amour expire;
Quelques cendres encor que le vent balaiera...
Il ne restera rien que le lieu du supplice.

J'ai vu se pétrifier le rêve que j'aimais,
J'ai senti le frisson des intimes tortures,
Magnanimes douleurs des humaines natures,
Où le mal de mourir, calme, se consumait.

J'ai fait mon sacrifice, un soir de vaine
[attente,
Quand j'eus assez souffert, assez tendu les
[bras
Interrogé la route où tu ne venais pas;
J'eus peur de te haïr, j'eus peur d'être mé-
[chante.

Je n'ai rien épargné pour voir lever le jour
Sur le suprême oubli, la pâle indifférence;
Mais j'ai peine, aujourd'hui, tant j'ai de
[défaillances,
A porter ce cœur vide où je n'ai plus d'a-
[mour.

Jovette-Alice BERNIER.

1. *Extrait de Tout n'est pas dit, beau volume de vers, préface de Louis Dantin, qui vient de paraître aux Editions Edouard Garand. Prix \$1.00.*

Bévues Littéraires

Pour faire suite aux *Bévues Littéraires* signalées par Gérard LeJeune en novembre dernier, on peut dire que les auteurs français ne sont pas les seuls à avoir commis des bévues. Quelques-uns de nos auteurs canadiens ne sont pas manchots. On lit par exemple dans *l'Intendant Bigot* de Marmette (p. 60): "Et la demoiselle de Rochebrune, cette fille d'une race de soldats dont les aïeux avaient guerroyé dans la Palestine, où leurs grands coups d'épée avaient pavé de cadavres musulmans le trône où monta le superbe Godfrey de Bouillon. . ."

Dans un ouvrage intitulé *Le premier Trudelle en Canada et ses descendants*, par T.-A. Trudelle devait être un homme extraordinaire. suit (p. 15): "L'acte de naissance, le contrat de mariage, l'acte de sépulture, etc., de celui-ci sont signés: "Jean Trudelle"." Ce Jean Trudelle devait être un homme extraordinaire. Signer son propre acte de naissance, c'était déjà un fait d'arme remarquable. Mais quel qualificatif employer pour désigner le tour de force sans précédent de signer son propre acte de sépulture?

F.-J. A.

BAL ANNUEL DU

Club Nautique "Le Royal"

qui sera donné

SAMEDI LE 1^{er} FEVRIER

A LA SALLE LAFONTAINE

des

CHEVALIERS DE COLOMB

480, rue Sherbrooke, est

Rien n'a été négligé pour faire de ce bal un succès complet qui donnera entière satisfaction aux nombreux amis de ce Club, lesquels ne se comptent plus maintenant.

Nous sommes assurés que tous les amis et connaissances du Club "Royal" se feront un plaisir et un devoir d'y assister en grand nombre afin de venir renouer l'intimité avec les membres du Club "Royal". Ceux-ci se feront un plaisir de les recevoir chaleureusement et espèrent les revoir très souvent à leur chalet à Valois, l'été prochain.

L'orchestre engagée pour la circonstance sera celle de E. Herring. Inutile de faire les éloges de cette orchestre, car elle est très bien connue des habitués du Radio. Ce qui affirme que ceux présents à ce bal ne manqueront pas de s'amuser.

Littérature Canadienne-française

(Critique de *Valdombre*)

DE LIVRES EN LIVRES

par Maurice Hébert

(Edition du Mercure, Louis Carrier et Cie)

Tout le monde sait, au pays des colons archi-misérables, que le prochain Prix David sera décerné à l'écrivain qui publiera le meilleur livre de critiques littéraires. Et tous les "cabochons" de tous les collèges et universités, et tous les grands hommes de tous les trottoirs de "se planter", comme on dit au pays de Québec. Ils nous viennent de partout, gonflés, tapageurs, pleins d'espoirs et pleins de vents, jetant en pâture à un peuple qui a soif d'oxygène", des feuillets mal noircis, classiques et ennuyeux, tant par les opinions qu'ils renferment que par la prose poussiéreuse qui les dore. Si le Jury David se trouve dans l'embarras pour donner le prix, c'est qu'il manque de goût ou de connaissance. Non seulement on devrait accabler les critiques littéraires d'un fardeau en or qui pèserait 500 ou 525 piastres, mais le gouvernement ferait mieux en juchant ces "tard-venus" sur une rente perpétuelle, car les critiques "rentent" un service inappréciable aux lettres canadiennes. C'est, du reste, l'opinion ancrée, outrageusement personnelle de M. Maurice Hébert, dont ses "essais de critique littéraire" portent un titre peu banal et qui dénote une imagination poétique profonde: **DE LIVRES EN LIVRES**. Vous avouerez que c'est fameux, à cause même du français.

Je ferai tout de suite un léger reproche à ce jouvenceau, tout en dentelles, qui veut dénombrer les valeurs et les saintetés au royaume de notre A. B. C. littéraire. Les Canadiens n'ont pas perdu l'ancestrale habitude de s'encenser mutuellement et publiquement, ce qui prouve notre endurance à vaincre le ridicule et le sans-gêne latin. Ce livre-ci en est un témoignage colossal qui dépasse les limites de toute licence. Mgr C. Roy, critique, a écrit une préface flatteuse à l'ouvrage du jeune homme, et le jeune homme, dans le même ouvrage, louange Mgr C. Roy. "Encensation" ou encensement mutuel qui donne la nausée, à cause même de la trop grande quantité d'oliban qui brûle dans les plats. Ça vous tombe sur le coeur et vous fait rêver

aux étoiles, dont la lumière n'est pas encore parvenue jusqu'à nous. C'est à peu près la sensation que procure les premières vapeurs de l'opium. Mais les critiques littéraires ne fument pas l'opium, ni les disciples de M. Boileau, encore moins ceux de Mgr Roy. On abandonne d'aussi agréables ressources à des idiots, tels que Baudelaire, Verlaine, Nerval, Villiers, Poë, Albert Dreux et René Chopin.

Maurice Hébert est tout autre. Meilleur ou pire, je l'ignore, mais il n'est pas de notre temps. M. Hébert, manuel, est rempli de bonne volonté, et son indulgence descend jusqu'à mentir. Que ne dit-il pas, le jeune enflammé, de Mgr C. Roy? Page 42: "Or ce critique au grand coeur est un écrivain, l'un des meilleurs que nous ayons."

Si l'adulateur, frais venu du collège, juge les autres (les petits) avec de tels principes et une telle connaissance des lettres, il vaudrait mieux, pour lui, qu'il n'eût jamais appris à l'école que "l'adjectif est un mot que l'on joint au substantif pour le qualifier". Car, il semble dur d'avaler que Mgr Roy est notre meilleur (ou l'un des meilleurs) écrivain et surtout notre meilleur critique. Relisez pour votre édification la somptueuse brochure sur "l'oeuvre de l'abbé Groulx" de M. Olivier Asselin (qui lui, par exemple, entre parenthèses, est un de nos meilleurs écrivains. Asselin écrit si bien le français que je connais des professeurs-auteurs canadiens, si pauvres en grammaire, qu'ils sont incapables de le comprendre. De là, un imbroglio incroyable et la chute irrémédiable de la race), lisez, dis-je, cette brochure inconnue du grand public, et pour cause, pages 23-24. Vous aurez là un petit aperçu de ce qu'est la critique chez-nous et la belle prose française en pays conquis. Après Asselin il reste si peu de Mgr C. Roy, c'est comme si ce dernier n'eût jamais existé.

Je sais, pertinemment, que M. Hébert ne partage pas cette opinion et qu'il ne possède qu'une bouche suave pour bénir les "Arrivés". N'écrit-il pas encore, au sujet de Mgr Roy:

"C'est donc un régal (sic) pour un auteur d'être apprécié par M. l'abbé Camille Roy. L'attitude de celui-ci n'est jamais pédante (sic again), et il manie expertement (ouf!)

une plume correcte, vive, souple et ferme (sic) à l'occasion (resic). Le lire est déjà une leçon de bien écrire (phrase à la Albalat).

Or, M. l'abbé Roy, qui possède son Faguet sur le bout de ses dix doigts (pourquoi pas dans la main entière?), professe cette charité littéraire, cette charité de l'esprit. Etc."

M. Hébert s'imagine, peut-être, faire un grand honneur au critique Roy en le comparant au sale Faguet. Je trouve, au contraire, que Mgr C. Roy est beaucoup mieux que Faguet, encore qu'il en ait gardé les abominables défauts: inconsistance, cuistrie, incertitude. Faguet, Faguet? Pourquoi ressembler à Faguet? Quel honneur y trouver? Faguet?

Faguet qui pendant toute sa vie lécha les bottes académiques de Brunetière, cet autre pion, qui, en retour, lui plaçait sa nombreuse copie; Faguet qui n'a jamais compris Baudelaire, Verlaine, Villiers, d'Aureville; Faguet qui n'a jamais lu, malheur! qui n'a jamais parlé de Léon Bloy, le plus grand catholique de tous les siècles littéraires, le plus poétique écrivain en prose que les cieus n'ont jamais éclairé, le plus formidable poète-mystique, le seul que les hommes assoiffés liront dans 500 ans, comme on boit, de nos jours, à la source miraculeuse de Dante; Faguet, écrivain proluxe, "jargonard", pardessus le marché, qui fut incapable de porter un jugement raisonnable sur ses contemporains; Faguet qui barbouilla de 20 à 30,000 pages pour ne rien dire, qui ne trouva, au cours de sa vie d'encre et de punaises qu'un bon mot lorsqu'il a appelé Voltaire "un chaos d'idées claires"; Faguet qu'on ne lit plus aujourd'hui me fait l'impression d'un vieux parapluie oublié dans une vieille salle d'une vieille bibliothèque, non loin des vieilles latrines, où séjournent, constipés, Voltaire et Diderot.

Non, non M. Hébert, Mgr Roy n'est pas ce vieux parapluie. Et comme caractère d'écrivain je le place bien au-dessus de l'auteur des *XVe*, *XVIe*, *XVIIe*, *XVIIIe*, *XIXe*, *XXe*, *XXIe*, *XXIIe* et tous les siècles que vous voudrez.

Mais je m'arrête à penser que M. Hébert a fait ce rapprochement afin de nous apprendre que lui, aussi, a lu Faguet. Ça se voit assez à ces petites phrases hésitantes, entortillées, souvent pâteuses qui vont en tous sens, diagonal, vertical ou horizontal, pendant 251

pages bien comptées. Il a rapporté de ses lectures du bilieux de la rue Monge un tas de manies qui désorientent ou bouchent impitoyablement le cerveau. J'en veux, tout de suite, un exemple dans son livre actuel, page 213, où il écrit au sujet du bon poète Robert Choquette:

"Et puis, s'il cite de l'anglais, ce dont il est bien libre. Pourquoi écrit-il: "Keep your mouth close", quand il veut signifier: "Keep your mouth closed"? Sans doute sont-ce des malices typographiques, car M. Choquette est, chacun le sait, un bilingue accompli."

Est-ce assez énervant et bas cette façon de critiquer en feignant de ne pas critiquer pantoute? Manière louche et sous-ventrière de procéder, chère à de certains essayistes français modernes. Cela me rappelle le mot d'une vieille fille dévote et crapuleuse, qui, connaissant l'histoire d'une pauvre fille mère, la racontait à quiconque voulait l'entendre, terminant toujours par: "Ah! j'sais ben que c'est pas vrai, mais j'le dis pareil." Et le poison était versé! Comme c'est bien Laroche-sur-Yon, patrie d'Emile aux ongles sales!

Devons-nous tenir M. Hébert responsable de ce défaut? Non, puisqu'il n'a fait qu'imiter un mauvais maître, et qu'imiter n'est pas inventer; donc, point de délit grave. Cependant, voici quelques effets de lumière décorative, afin de faire comprendre parfaitement au lecteur le fonctionnement dangereux de ce système qui fit la gloire du *Stupide XIXe siècle*:

"Page 15: Il (Crémazie) se montre romantique à *souhait* (tous les italiques qui vont suivre sont de moi), mais point amoureux.

"Page 33: Ne *brûlons* pas à M. Veillot la politesse. Il admet avec nous les "erreurs et les faiblesses" de l'oeuvre de Hémon.

"Page 49: Penseur vigoureux (le Père Dugré), sociologue *ému* par un problème auquel on doit trouver une solution pratique, le père Dugré a écrit un *roman* dénué de romanesque, tracé un double tableau qui ne dénote point de surcharge et prononcé une plaidoirie dépouillée d'artifices. ???

"Page 81: A noter, toutefois, *pour ceux qui ont charge d'âmes* que certains passages *un peu voluptueux* (il s'agit du livre de M. A-chard) du "Tombeau du Mont Saint-Grégoire" ne destinent pas cette nouvelle à la lecture des écoliers."

Je demanderai ceci à M. Hébert: "Et pour

ceux qui n'ont pas charge d'âmes, il n'y a donc rien de voluptueux?"

Mais poursuivons cet amusement offensif:

"Page 183: Les livres de M. Bernard sont l'expression de nobles pensées. (phrase à la Faguet ou à la Mgr Roy: la marque de fabrique ne saurait mentir). Aussi leur auteur va-t-il de cime en cime. Couronné par le Jury du Prix d'Action intellectuelle, et deux fois, en 1924 et 1925, par celui du Prix David, que lui reste-t-il à désirer?" *L'Académie, parbleu!*

"Page 195: Ah! M. Paul Gouin porte un nom considérable chez nous (toujours ce style qui cache quelque chose. La peur). Cependant il croit que ce n'est point déchoir que d'être poète.

Il a quelques mille fois raison".

Un mot M. Hébert. Ce n'est pas l'opinion du grand écrivain allemand Thomas Mann qui vient de recevoir le prix Nobel de littérature, soit un million et demi de francs, et qui déclare, à un grand journal de Paris, ceci que je trouve curieux:

"Je ne cesserai jamais de m'étonner de l'honneur que la société témoigne à l'artiste et au poète. Or, je sais ce que c'est qu'un poète, car j'en suis un... un être inutilisable, non seulement inutile à la société, mais en constante opposition avec elle, en somme un charlatan puéril, porté à tous les vices, profondément suspect sous tous les rapports et qui ne devrait rien attendre du monde qu'un mépris silencieux, etc, etc"

Mais poursuivons. Laissons là le terrible Mann et revenons vers l'inoffensif Hébert:

"Page 212: Mais la langue? (Il s'agit de la langue de M. Choquette) Elle est extraordinairement souple et variée, pour une langue canadienne, soit dit sans offenser personne. (Toujours cette peur atroce de faire mal à quelqu'un). Elle est correcte sauf quand elle se néglige ou se gourme. (sic et resic)

"Page 225: Certes, M. Désilets n'a point la fatuité puérile de croire qu'il est Molière!"

Qu'en savez-vous M. Maurice Roy-Faguet-Hébert?

"Page 226: Mlle Alice Lemieux est une petite source de chansons: courtes, allègres, émues, non point factices, mais ingénieuses. Voilà ce qui est charmant. Le reste s'acquerra sans peine, car notre poète a un réel talent. C'est une âme qui vibre avec des douceurs éoliennes."

Des pensées et des phrases comme celles que je viens de citer, il y en a des centaines dans l'ouvrage de M. Hébert. Ne voulant pas choquer nos lecteurs avec un style si gélatineux, imprécis et hésitant, j'ai accepté de ne pas tout citer.

D'autre côté, j'admets que de telles propositions ne possèdent point la force de porter jusqu'à nous une lumière nouvelle, rétrospective même, mais on reconnaît, à la manière qu'elles sont énoncées, que l'auteur fait des efforts inouïs pour s'arracher à l'insouciance et l'ignorance des critiques canadiens de 1905-10. On sent à le lire que Maurice est tout ruisselant encore des douches classiques, romantiques, avec une tendance à devenir un peu moderne, ce qui lui donnerait, enfin, un agréable poli. Je le crois sérieux, lorsqu'il déclare professoralement que "certains vers de Mlle Alice Lemieux ont la fausse césure médiane", page 226. Un critique qui connaît à fond son anatomie poétique et qui découvre une pareille "cassure" n'est pas loin de passer à l'immortalité. Sérieux.

La césure, la médiane surtout m'a toujours tombé sur les nerfs. C'est un virus qu'ont inventé des intellectuels commerciaux. La césure! Tout charbonneau est rempli de césures, et des bonnes, la meilleure marque. Et! ma foi peut-on trouver un poète plus ennuyant, plus usé, plus gâteux, plus provisoire, plus "ron-ron", plus emphatique, plus éteint, plus "désaxé" et plus "flou"? Evidemment, on ne s'entendra jamais. Ce qui me plaît davantage dans la poésie de Mlle Lemieux, c'est précisément sa fausse césure. J'aime ça, moi, un auteur qui n'a pas de césure ou qui en a une fausse. J'adore Ravel. Et voici pourquoi? Mais l'exposition nous entraînerait trop loin. Lisez plutôt *L'Art des Vers*, de Dorchain. Comme passe-temps, mon ami Léautaud ou mon ami Boissard lisait ça et miaulait que c'est amusant.

Le livre de M. Maurice Hébert veut plaire et ne vise qu'à ce but raisonnable. C'est beaucoup. Mais par son sens esthétique il est moins attrayant. L'auteur a un faible pour les poètes (n'annonce-t-il pas, lui-même *L'Aile d'Azur* que j'ai hâte de voir fonctionner?) mais ne paraît pas toujours les comprendre, surtout s'ils sont touchés par des éclairs de génie. Tout ce que Robert Choquette, par exemple, renferme de plus beau, de plus mâle, de plus original, M. Hébert n'aime pas ça. Non il n'aime pas ça. On di-

rait que la chose lui fait mal. Ex: p. 154: "Ainsi vient-il (Choquette) de prononcer qu'aimer c'est avoir

...des ruts vers les étoiles,

Ce qui est ingénument abominable."

C'est malheureux pour les critiques timides et un peu "maman", mais seuls, de tels vers ont la chance de passer à l'immortalité. Depuis 50 ans en France et au Canada, il y a en poésie une telle profusion de *fleurs bleues*, de *ruisseaux transparents*, de *clairs de lune argentés*, de *baisers maternels*, d'*aubes roses* et de *robes* itou, qu'un bon rut vers les étoiles ravigote le lecteur, prophétisant aux peuples un projet de résurrection, apportant aux nations instruites l'espoir fondamental que toute poésie n'est pas morte.

M. Hébert est assez intelligent pour me comprendre et me pardonner cette sauvagerie ingénument abominable. Du reste, la vie est si courte. Les articles qui composent de *Livres en Livres* le sont beaucoup moins. Ceux surtout consacrés à la *Sève immortelle* de cette bonne Laure Canon que je me représente toujours habillée de feuilles d'érables et saupoudrée de fleur de sarrasin; à la *Moisson nouvelle* qui est pas mal ancienne depuis Gaspé; à la *Dame blanche*; à *Aux faux de la rampe*, où je n'ai pas même vu une étincelle; et à *D'un océan à l'autre* de ce cher de Roquebrune qui ne sait plus quoi inventer pour satisfaire à l'ennui de ses délaissés lecteurs. Tout cela c'est du remplissage, messieurs, et avec l'encre dont s'est servi Maurice Hébert, le produit manque de goût et d'allure.

On sait que j'ai le parler net, rude et franc. Qu'on m'accorde, au moins, une parcelle de sincérité, et les auteurs que j'aurai mis au monde me devront beaucoup demain.

Or, maintenant que j'ai dit du bien de *De Livres en livres* (mon Dieu! que ce titre me fatigue. Est-ce que l'éditeur ne le pourrait pas changer par: "De coups d'encensoirs en coups d'épingles?" Au moins il y aurait du sens), je vais en écrire un peu de mal. Voici.

Je trouve dans ce bouquin une centaine de pages, écrites avec cœur, avec intelligence, avec connaissances, avec une certaine autorité qui font le plus grand honneur au signataire. J'aime mieux dire tout de suite que j'ai beaucoup goûté:

P. 17. "Or Crémazie avait une noble idée de la vocation poétique. Il croyait que le poète, fils des dieux, ne doit point s'en lais-

ser imposer par les circonstances, et que le sujet de commande est habituellement un écueil où vont se briser les plus ardentes bonnes volontés."

Où encore, p. 249. "La fleur littéraire canadienne s'épanouira lentement; et c'est la sagesse même sous notre climat intellectuel. Il faut que cette littérature subisse, en s'embellissant, la rosée du régionalisme et du sentiment patriotique et le soleil ravigérant de l'histoire... Il y aura toujours correspondance entre notre maturité nationale et celle de nos lettres."

Voilà un peu de vie, au moins. C'est grouillant de lumière par endroits, et du bon style, du style propre, du style qui s'abandonne.

Ah! combien j'aime, surtout, les pages que le critique a pensées pour Louis Hémon, écrivain incompris et outrageusement calomnié chez nous. Je rencontre donc un homme, un critique qui pense comme moi et partage entièrement mon opinion. M. Hébert, à cause même de sa formation, a eu recours à des euphémismes pour exprimer son avis sur le sujet, mais en termes plus clairs je dirai, ici, tout le fond de sa pensée que j'estime beaucoup.

C'est que l'auteur de "*Maria Chapdelaine*", bien loin d'avoir vu "réaliste" a vu "idéaliste", et il a menti à son art, aussi bien qu'à son devoir d'écrivain. Il a doré, il a rosé le décor, la situation, le plan intérieur; avec une poignée de boue et de misère, il a créé une vie belle, afin de nous plaire, à nous, ses cousins qui l'avons hébergé.

Hémon n'a pas écrit la millième partie de la vérité vraie purement artistique, tenant de la composition directe qui devait, au moins, par décence, d'écrire la profonde, la terrible, l'inférieure misère de cette existence de colons. Il faut, ma foi, avoir le cœur sec, être foncièrement méchant, ignorer tout de la colonisation pour soutenir le contraire.

J'arrive, moi-même, d'un voyage dans le comté de Labelle. Un romancier consciencieux qui entreprendrait de décrire dans ce cadre une situation dramatique; et un romancier de talent ferait trembler la terre. C'est E-POU-VAN-TA-BLE! Non pas parce que la chose se passe au Canada, mais parce que c'est la vérité, parce que c'est la colonisation et que c'est la même chose partout. Voyez les paysans français, russes et tous les autres (cf. *Sainte-Misère*). Seul, avec sa manie de tout grossir et celle de plonger au

cœur de toutes les misères, Zola, pourrait reproduire exactement la monstrueuse vérité.

Ah! si Hémon pouvait ouvrir la bouche! Que ne dirait-il pas pour se défendre, ou pour s'accuser d'avoir été trop "idéaliste" et d'avoir menti, à la face de Dieu, d'une façon si artistique. Ah! pauvre Maria, pauvre Colonisation, parce qu'un grand cœur poétique français a tenté, un jour, de t'idéaliser, on te prête maintenant des intentions, d'amers sentiments qui n'ont jamais même effleuré ton cœur héroïque. Hémon, du fond de sa tombe, crie vengeance. Prenez garde qu'il ne se lève et ne refasse, à la lueur des étoiles, sa *Maria Chapdelaine*.

A cause de votre article sur Hémon, M. Hébert, vous avez droit à une mention honorable, mais c'est précisément ce qui va vous condamner. Et voilà, pourquoi encore vous m'êtes très sympathique, et que je ne déteste pas absolument votre petit travail, encore qu'il me tombe sur les nerfs, souventes fois en une heure.

Il est dommage, aussi, que l'éditeur Carrier qui veut faire si grand et si bien souffre dans les ouvrages qui sortent de sa maison tant de fautes de correction et de typographie. Ce n'est pas pardonnable lorsque l'on veut imiter le "Mercure" de France ou que l'on veut faire son petit "Grassetouillet".

* * *

LEUR AME, roman par JEAN-CHAUVEAU HURTUBISE (Ed. du Mercure. Louis Carrier & Cie).

A l'époque de Jean-Jacques et des roucoulantes "Julie" les romans comprenaient près de 700 pages; à celle de ce bon Feuillet ou du psychologue Bourget, 350; aujourd'hui, c'est 250 pages. Nos auteurs canadiens vont rarement plus loin que 200. Leur haleine ne saurait dépasser cette étendue. Je trouve quelque chose d'étrange dans une telle marche dégressive. Est-ce que l'on dit mieux, de nos jours, et davantage en moins de mots? Ou, plutôt, serait-ce parce que nous manquons de souffle? Seul l'avenir le plus lointain, expliquera une pareille bizarrerie.

En tout cas, le roman de Jean-Chauveau Hurtubise peut être comparé à une simple nouvelle, car il est court, à peine 170 pages, en caractères gras ou gros, soit une composition de 24,000 mots, tout au plus. C'est

le texte d'une brève histoire de l'angoissant Joseph Conrad.

Mais là n'est point la question. Roman, nouvelle, récit ou conte, c'est au fond l'histoire de Georges Derval, disciple d'un vieux fou, qu'a écrite l'auteur, et c'est ce que nous avons à juger. Ça ne sera pas long.

Tout le monde connaît la triste aventure de Greslou, principal personnage du *Disciple* de Paul Bouget, qui fit tant de bruit, il y a une trentaine d'années, et qui honora non seulement l'auteur, mais l'orienta, définitivement vers cette voie profonde qui conduit à l'éloquence et à la thèse, enfin, conservatrice.

Un jeune disciple qui se nomme Greslou s'est jeté, à tête perdue et chaude dans la psychologie la plus profonde, la plus boueuse, la plus claire et la plus inutile, tentant une expérience sur une jeune fille et forçant cette dernière à se suicider. Qui est responsable? Ou Adrien Sixte, ou le disciple, ou Charlotte de Jussat? Les trois, évidemment. Mais encore, sur qui tombe la vraie responsabilité morale? C'est là la thèse et tout le problème: que les romanciers-créateurs s'évertuent à résoudre à coups de romanesques, d'intrigues et d'efforts mélodramatiques.

Que ce soit le *Disciple* de Paul Bourget, ou celui, non moins vivant et terrible, de Léon Bopp, c'est toujours le roman de l'éducation intellectuelle, où les joueurs jouent leur vie sur le tableau de la réflexion et de l'existence purement philosophique. Le disciple de M. Hurtubise qui se nomme Georges Derval (j'aime ce nom sonore) ne ressemble pas (la trame ou point de départ excepté) au Greslou de Bourget qui porte la responsabilité morale du suicide d'une jeune fille sur laquelle il fait, sans l'aimer, une diabolique et psychologique expérience de séduction. Non, le disciple de notre jeune romancier canadien paraît plus dangereux et plus compliqué, encore qu'il ne descende pas jusqu'au crime. Plus compliqué et moins savant. Il aime une femme Germaine Monier, laquelle l'abandonne pour marier un vieux médecin riche qu'elle n'aime pas, chose banale qui arrive tous les jours. Je dis qu'il est puéril et monotone de choisir un pareil sujet "adramatique". Georges Derval ne trêuve pas ça, lui. Il est fou de douleur en face de cette déception, de cet accident ordinaire; et, ne sachant que devenir il se lance, à l'exemple de Greslou, dans les études psychologiques sur le fond mouvant de l'âme féminine. Il

ne trouve pas le bonheur. Il a beau connaître une autre jeune fille, de laquelle il se sait aimer, l'image de la première revient, sans cesse, tourmenter ses désirs. Une vie d'enfer, quoi! C'est bien peu. Des femmes comme Germaine, il y en a cependant des mille; des âmes aussi superficielles, faites "en série" ne manquent pourtant pas. Néanmoins, Derval souffre et crie vengeance. Que fera-t-il? Il écrit un livre: "L'Ame féminine contemporaine".

Il paraît, plutôt, enfantin qu'un auteur, au Canada, écrive, pour se venger, un bouquin sensationnel (remarquez que l'auteur est totalement inconnu) qui doit renfermer des observations curieuses, boudeuses, filandreuses que j'aurais bien aimé à lire. La parution de cet éreintement (que je soupçonne) provoque un scandale, dont les proportions sont simplement ridicules. Nous aurons encore quelques siècles à attendre avant qu'un livre de cette sorte, au Canada, n'amène un tel chambardement. M. Jean Hurtubise dépasse, ici, toute mesure du bon sens. N'importe. On voit que l'auteur avait besoin de ce scandale pour soutenir sa thèse, car le noeud de l'action est là: est-ce que Germaine Monier, redevenue libre, abandonnera de nouveau (car ils s'étaient retrouvés) Georges Derval, parce que ce dernier a écrit UN LIVRE MALHEUREUX (p. 116)? Derval est porté à le croire, d'abord, à cause de circonstances "plates" et un peu "ficelles", faciles à couper, du reste. Le disciple n'apprendra la vérité, c'est-à-dire que Germaine Monier s'est sacrifiée à sa rivale, Claude de Roure; qu'elle a quitté Montréal afin de ne pas briser le bonheur de Georges; eh bien! Georges n'apprendra tout cela, en même temps que le lecteur, qu'à la fin du volume, une fois marié avec sa Claude (élève, mais non disciple, celle-là) et vivant heureux. Le choc n'est pas violent.

Depuis Bourget, ces sortes d'aventures amoureuses sont pas mal vieilles et le genre n'en vaut pas la chandelle.

Si l'auteur veut être psychologue à tout prix et contre toutes règles du bon sens, il ignorera que le jeune Derval, qui manque de volonté et d'esprit de suite, doit rencontrer, demain, Germaine, la favorite de son coeur, dans une maison de rendez-vous, dans l'ouest de la ville, ma chère, là, où pourra les surprendre et en jouir, tout à son aise, le voyeur André, l'ami commun qui me semble bien

louché. A l'heure qu'il est, Claude doit porter de jolies cornes. Mais c'est un autre roman à écrire, un peu plus vrai que *Leur Ame*, dont le véritable titre serait: "Un nouveau problème d'un disciple nouveau".

M. Hurtubise manque d'imagination. Dès la Page 19 de son petit livre (déjà assez gros), un lecteur habitué devine tout de suite ce qui va survenir, lorsque l'auteur nous le révèle par cet accident: "il (Georges) n'était que depuis douze heures seulement le précepteur de Claude de Roure". On prévoit la suite. On devine la trame. On sait d'avance qu'il y aura beaucoup de soupirs, de petits billets d'amour parfumés, des serremments de coeurs et des serremments de mains, des regards impurs et des chaleurs imprévues, enfin toute la gamme connue et ennuyeuse en ces milieux-là. Et le mariage inévitable.

De tels livres possèdent le secret de m'abrutir profondément, et ceux que l'on publie par centaines, en France, ne valent guère mieux. On publie trop, et on publie trop de romans, et trop de romans niais, produits directs du décalquage et de la re-production. Mon doux, où sont les vrais créateurs?

Si encore le style, la forme faisait pardonner le fond. Mais on écrit hâtivement, pareils à de besogneux commerciaux. La fièvre de publier empêche le cerveau de penser raisonnablement et à l'instruction de conduire. On écrit (les Canadiens surtout) comme on marche: mollement et au hasard. Le vrai sens des mots nous échappe, et des mots nous n'en avons pas à prêter. Le vocabulaire de nos romanciers est des plus pauvres. Mes ancêtres me paraissent plus savants, moins précieux.

Je ne comprends pas bien M. Jean-Chauveau Hurtubise lorsqu'il écrit, p. 35: "Il s'attabla à sa table-secrétaire et fit un effort..."

J'ai cru, d'abord, que c'était pour manger ou pour jouer, mais non, c'était "pour rassembler ses idées..." Est-ce qu'il n'eût pas été préférable d'écrire: "Il s'assied à son secrétaire, s'efforçant de rassembler ses idées?"

Mais je remarque tout de suite que l'emploi du participe présent semble embarrasser beaucoup le jeune auteur. Il n'est pas sûr même que la chose existe. La lecture de Flaubert, à ce point de vue-là, lui ferait un bien immense. Ça donnerait de l'air aux

phrases. On pourrait respirer. Ignorant cela et beaucoup d'autres choses, M. Hurtubise trouve des effets comme ceux-ci: (Les italiques sont de moi). Donc, voici:

"Depuis le matin une neige *abondante* tomba *recouvrant* les rues de Montréal d'une mante *étincelante et blanche*. (p. 95).

"Elle s'était assise ou mieux à demi étendue sur un divan *moëlleux* qui semblait *vouloir* engloutir son corps". (p. 120).

"Il comprit qu'il était *aux prises* avec une fièvre ardense (p. 135). J'aurais préféré être aux prises avec la femme assise de tantôt. Continuons à composer le bouquet:

"La conversation *roula* sur des généralités..." (p. 149).

"André, celui qui avait *fait montre* d'une amitié si grande (p. 174)". Etc., etc.

Toutes ces phrases qu'on voit partout ne sont pas riches. Il n'y a pas à dire elles manquent de consistance, de nervosité et d'ardeur. M. Hurtubise ne s'est pas crevé. Mais écrire est difficile, et écrire un roman surtout. Des petites chroniques, des petits articles de critique bilieuse, des billets du soir du matin ou du midi (un midi canadien) passent encore, mais s'atteler à un roman! Oh là, là! Je vous assure qu'il faut d'autres muscles, une autre endurance, des poumons sains et un entraînement terrible, auquel ne s'est pas assujéti monsieur l'auteur de *Leur Ame*. Encore un mot.

J'ignore si Georges Derval (nous n'avons rien lu de lui) est aussi psychologue que le prétend M. Hurtubise, mais je vois bien que M. Hurtubise ne l'est pas du tout et que la connaissance de l'âme féminine lui échappe totalement. Car enfin, il paraît drôle de lire, page 65: "La femme, vois-tu, ne peut cacher ses sentiments, les secrets les plus mystérieux qu'elle refoule dans son cœur".

Cela est faux à crier. Il n'y a pas un romancier sérieux, pas un moraliste averti qui aurait commis une telle erreur. Un petit garçon de 12 ans sait aujourd'hui que la femme est l'être le plus dissimulateur, le plus rusé, le plus fourbe, le plus voilé, le plus anonyme qui soit. Bien fin l'amant qui découvrirait le fond de l'âme féminine, où flottent les images aimées, caressantes ou empoisonneuses. Une *Maria Chapdelaine*, rustique, si naturelle et si "homme" est incapable de cacher, peut-être, son amour, son secret, mais mademoiselle Claude de Roure, cette petite insignifiante, élevée chez les ri-

ches, dans un milieu qui ne sent que le parvenu; qui a grandi parmi les chrysanthèmes et les fleurs infectes de la rhétorique; cette Claude, âme "artificielle" et mensongère comme il en fut jamais, dissimulera tant qu'elle voudra et tant qu'elle pourra. Il faudrait un psychologue, un peu plus fort que ne l'est M. Hurtubise, pour plonger au fond obscur et surnois de cette petite mondaine moderne qui a nom Claude de Roure ou Germaine Monier.

Si M. le romancier eût écrit: "Cette femme, Claude de Roure, par exception, et à cause d'une anomalie inexplicable, *ne put cacher*". Oh! alors, fort bien, et l'explication eût contribué même à rendre le roman plus intéressant; mais d'écrire cette fausseté, cette horreur: "la femme, vois-tu, ne peut cacher..." cela reste définitif et juge son auteur. Il n'y a plus rien à ajouter. Une dernière remarque, cependant.

M. Hurtubise est original. La division de son roman est surprenante. Ainsi: Chapitre premier, et au-dessous le chiffre 1; ensuite, II, et il continue: Deuxième chapitre, et au-dessous, il recommence à chiffrer I. Cela est nouveau; cela est clair; cela se lit bien.

* * *

LILL, ETUDE D'AME ENFANTINE
par Gaétane Beaulieu (Ed. l'Eclaireur, Montréal).

Quand un livre ne renferme que de légers défauts, ici et là, mais que la majeure partie du livre est bonne, faite d'éclairs et de beautés purement originales, alors, j'aime ce livre et le vante avec force, avec rage, avec amour, souhaitant qu'il vive longtemps à la lumière des hommes et de la gloire.

Mais si un livre me choque à toutes les lignes, inutile alors de m'astreindre à y trouver une beauté égarée, je tombe cet ouvrage le vouant à tous les enfers. Il connaît, sans tarder l'ardeur de mon feu temporel. Et c'est bien. Et c'est justice. Je n'ose point prétendre à l'infailibilité de mes jugements. Je dis ce que j'en pense avec le plus de force possible c'est tout. D'ailleurs, comment juger une oeuvre littéraire? On l'aime ou on la hait. Pas de demi-mesure. Cette règle apporte généralement de bons résultats, utiles au lecteur et aux auteurs mêmes. Ne tergiver sons pas.

Je déclare, sans autre préambule que l'

petit livre de mademoiselle Gaëtane Beaulieu, appelé gentiment *Lill*, m'a plus dès la première phrase. J'en dirai donc tout le bien possible.

Les romanciers, et le conteurs, et les moralistes de tous pays et de toutes époques ont écrit au sujet des enfants, des histoires touchantes, souvent gaies, toujours littéraires. Faut-il rappeler les beaux et bons livres de Lichtenberger, France, Jules Renard, Léon Frapié, Marcel Arnac et de l'écrivain russe si terrible, qui me fascine, M. Ogniev, dont le *Journal de Kostia Riabtzev* est une peinture saisissante des mœurs scolaires de la Russie rouge?

Le livre de Mlle Beaulieu est plus gai, il laisse dans l'âme un souvenir moins amer. Il est plein de chants et de soleil. Un air pur y circule librement. On voit que l'auteur aime la nature et la comprend. J'ai eu l'impression nette en fermant son livre d'avoir vécu une aurore, plus douce qu'une mélodie, sur le bord de mon lac, d'où les premiers bruissements du matin s'élevaient avec des envols bleus vers les nuages colorés qui pendent à l'horizon.

Lill est, je crois, le premier ouvrage de Mlle Beaulieu... Il lui fait grand honneur. Chose sûre, il me fait oublier les extases savonneuses et les soupirs romantico-parfumés qui abondent dans les livres de tant de jeunes filles qui feraient mieux de recommander leurs bas bleus plutôt que de sacrifier aux saintes lettres.

On sait qu'il est assez facile de saisir l'orthographe du langage enfantin et de le faire typographier exactement, mais faut-il encore que cette langue soit intéressante et non exagérée. C'est, alors, que se dresse la difficulté de bien voir et de bien entendre.

La petite *Lill* de Mlle Beaulieu, c'est une suite d'images; c'est de la peinture; c'est même de la photographie, par endroits, retouchée avec un art savamment ménagé. Et puis, l'auteur sait harmoniser cette musique, ce pur tumulte de trilles. Comme il alterne, avec bonheur, les réflexions, les descriptions et les dialogues dans le langage des enfants. Cela est de tout repos. Et cela est plus difficile que ne le croient les gros faiseurs de romans et de poèmes pâteux.

Pourquoi ne pas dire simplement que Mlle Beaulieu possède beaucoup de talent? Et j'analyse que de mettre tant de grâce, et de sentiments, et de vérités dans un livre, c'est

l'expression même d'une âme délicate, haute et belle; et, en même temps, la manifestation directe d'un cerveau sain que les écoles littéraires modernes n'ont point obscurci, ni dérangé. Son ouvrage vivra. Je trouve la critique officielle dégoûtante de n'avoir pas louangé *Lill* bruyamment. De telles erreurs ne se rachètent pas.

Mais l'auteur qui me paraît modeste, un peu plus que Morin, Paul, ayant conscience de son véritable rôle, connaît, certainement, la valeur de son livre et n'ignore pas que l'avenir lui donnera raison. Car, la vérité est là: écrite.

Je me demande ce qu'il faut louer le plus chez cet auteur: ou le talent d'observation, l'exactitude des détails, la pensée profonde ou son talent de description, le trait réaliste, l'image originale, le style enfin?

En tout cas, l'auteur possède une grammaire que l'on n'est pas habitué de rencontrer chez la plupart de nos écrivains. C'est du français. Miracle! Son style coule de bonne source classique, fait de Mme de Sévigné, de Voltaire, Daudet, Alphonse et France. Je n'exagère pas. C'est nerveux, c'est précis, c'est rapide, et c'est clair et toujours poétique. Les descriptions les plus longues me paraissent les plus courtes. J'aime la vie moi, la vie au grand air, et je cite:

Page 129: Une lueur d'incendie illumine toute ma chambre. La pluie entre en bourrasque par ma fenêtre ouverte et fait un bruit de crécelle en frappant la plancher de bois rude. Un grondement roule au loin, plus près, tout près, puis éclate, formidable et sec. Le vent hurle, furieux. Le lac ajoute au bruit de la tempête. On entend ses vagues mauvaises battre les pierres du rivage et venir se briser sur les chaloupes qu'elle secouent et qui tirent sur leurs ancres avec des frôlements de chaînes. La nuit est intense. Etc."

Et ceci, page 51:

"L'ombre tombait. Et *Lill*, dont l'âme de lumière aime la grande clarté (cette trouvaille, seule, crée un auteur; c'est du vrai Bloy, du sublime en profondeur. Admirable!) *Lill*, peu à peu, se taisait. La campagne se faisait silencieuse, le soleil baissait à l'horizon dans un globe embrasé, les champs fleuris que ses rayons ne caressaient plus avaient perdu leur splendeur première; gens et bêtes, fatigués du labeur journalier, se renfermaient dans un calme béat. Mon esprit, que la magie des

paroles de l'enfant ne retenait plus, se laissait envahir par les souvenirs, et les souvenirs, lorsque le soleil descend et que la route s'étend, grise, devant vous, sont souvent hélas! empreints d'une mélancolie poignante."

Et encore ces trois phrases, page 190:

"Le vent s'est endormi et le soleil d'automne caresse furtivement la nature silencieuse. Je me sens tout triste. Je songe que demain sera le premier jour d'octobre et que demain, très tôt, nous quitterons tout ceci que je vois: le lac, les bois, les champs, ma maison, mon jardin, le village et sa montagne avec la statue de la Vierge debout dans la blessure du rocher."

Trouvez-vous trop longues ces citations? Je pense bien que non, si vous avez du goût et des connaissances artistiques. Au reste, je tenais à faire voir ce qu'est le véritable style français de jadis. Quand on songe que des fous d'universités se battent les flancs et perdent haleine pour trouver quelque chose d'original, et se fabriquent un style qui étonnera beaucoup plus les sots que les dieux, lorsqu'il est si simple d'écrire la bonne langue française, uniment, purement, simplement, avec une certaine négligence artistique qui en fait tout le charme. Parlez-moi de ça. Cheveux sur le cou, dans les matins sonores, et la chemise ouverte aux baisers du vent et du soleil, va dans la nature, par les champs et par les grèves, sur les collines, partout, marche, ô, mon âme dans l'or de l'été et la connaissance du Beau, semble penser Mlle Beaulieu, lorsqu'elle écrit, page 84: "Pas très loin, une vieille souche à l'écorce qui s'arrache en lambeaux, masse de bois mou qui reçoit dans son coeur mort toute une petite vie d'insectes rapaces, sous la caresse de l'astre magnanime se revêt de beauté: le bois noirâtre devient du bronze aux reflets chatoyants, et deux grands papillons se reposent de leurs longues courses folâtres dans le creux douillet du vieux coeur vivifié. L'air m'enveloppe de douceur. La nature capiteuse me monte au cerveau; je me sens ivre."

Cà, c'est écrit. C'est vivant et c'est français. Il faut être snob ou ennemi-né de l'art pour ne pas aimer de telles choses. Les pages que j'ai citées, avec plaisir, consacrent l'oeuvre et l'auteur.

Voilà pour le style.

Voyons maintenant un dialogue d'enfant

d'une tristesse profonde qu'aurait signé Tolstoï ou Léon Bloy (je prends deux pôles opposés de la pensée moderne, mais qui convergent irrémédiablement, éternellement vers le centre de la terre, de la terre-idée, de la terre-méditation):

Page 80: —"L'as-tu l'un papa, toi, Lu?

—J'en ai eu un.

—Où l'est-y alors?

—Y est mort quand j'étais rien qu'un petit bébé.

—Vas-tu l'en avoir l'un autre?

—J'sais pas. Des fois c'est difficile à avoir.

—Où l'est-y mon mien? l'est parti où?

—Y est mort, ton papa. Aye, ça pique c't'affaire-là...

—L'est mort? Où qu'y vont, les papas, après que li sont mourus?

—Au ciel... Etc."

Mon coeur, rutilant de soleil, verse en se penchant sur cette page, des larmes cuisantes. Je me souviens avoir entendu un dialogue pareil, dans des circonstances atroces que je n'aurais pas le courage de rappeler ici. Et si, encore, j'aime l'auteur de *Lill* c'est parce qu'il m'aura remis en mémoire un paragraphe sublime de la *Femme Pauvre*, où Bloy raconte la mort de son petit André. Et j'imagine *Lill* morte. Oh! non. Jamais, Cà!!!

Ce petit livre est un grand livre que tous les amants de la vérité et de l'art garderont avec jalousie. L'épigraphe que Mlle Beaulieu aurait pu écrire en tête de sa *Lill* intéressante serait cette pensée de Jules Lemaitre, qui est en même temps l'expression vivante et nette de son art ramassé: "L'âme d'un petit enfant est plus proche de celle d'Homère que l'âme de tel bourgeois ou de tel académicien médiocre."

Et comme, c'est vrai, et comme c'est beau! Mlle Gaétane Beaulieu a bien prouvé cela, et nous lui devons beaucoup. Elle a mérité d'une douce gloire qu'on n'a pas voulu lui accorder présentement, mais qui apparaîtra plus tard, quand les esprits, enfin rassasiés, des romans faux et des banals adultères, reviendront vers le bon sens français et les écritures saines, franchement artistiques.

VALDOMBRE.

Pour rire

Le mot "Wisconsin"

La visite de Sa Grandeur

Une fois chaque année
 Monseigneur fait sa tournée;
 Visite de pasteur.
 Partout on lui fait honneur,
 On le fête, on l'acclame.
 L'entrain est tout flamme.
 L'on s'ingénie à montrer
 Au pasteur vénéré,
 Tout l'amour, tout l'estime,
 Qui, des coeurs sont la dîme.

Dans notre humble hameau
 Pour faire notre plus beau,
 Hausser un peu la gamme,
 L'on mit au programme
 L'école à contribution:
 Adresse, déclamation,
 Chant et piécette.
 Tout marcha comme sur roulette!

Mais une jeune enfant
 A l'air simple, innocent,
 Apanage
 De son doux âge,
 Faillit tout gâter
 En venant réciter
 Deux Fables de LaFontaine.
 Sa mémoire incertaine,
 Gênée évidemment,
 Devant le prélat éminent
 Provoqua dans la salle
 L'hilarité générale.
 Elle dit, l'esprit timoré:
 —"Monseigneur! M'sieu l'Curé!
 Les deux coqs! (branlant le crâne)
 Non! le boeuf et l'âne!..."

Ce rapprochement
 Involontaire
 Egaya vraiment
 Le haut dignitaire.

L'origine du mot Wisconsin, nom d'un des Etats américains, a, lui aussi, toujours intrigué les chercheurs. Le débat historique n'est pas fini, semble-t-il, car il vient de s'élever une nouvelle polémique chez nos voisins sur l'étymologie de ce nom, comme sur celui de Orégon (voir la *Vie Canadienne*, nov. 1929).

Suivant les uns ce mot aurait une origine purement indienne et remonterait à 1634, alors que, le premier, Jean Nicolet explora les rives du Wisconsin. D'autres prétendent que Wisconsin dérive de la phrase française: "Où est-ce qu'on descend?" qu'aurait prononcée le P. Jacques Marquette parvenant, avec le fameux Louis Jolliet, aux rapides supérieurs de la rivière Wisconsin. Ces mots seraient devenus, par corruption ou fausse interprétation: "Ousqu'on descend?" "Ous-con-de-san?" "Ousconsens?" "Wisconsan," et finalement Wisconsin. Cette théorie est simplement absurde, invraisemblable, idiote, toute uniment.

Cette prétendue étymologie a été créée de toute pièce par un loustic, dans une édition du *New York World* de 1891, dont j'ai perdu et le numéro et la date précise.

Il n'est pas possible que Wisconsin dérive de la phrase en question, puisque l'épellation véritable remonte au P. Marquette. D'ailleurs, celui-ci laisse clairement à comprendre que le mot a une origine et une signification indiennes locales.

Louis Jolliet écrit sur sa carte "Miskonsing." Le journal du P. Marquette porte "Meskonsing." Le P. Hennepin met "Ouisconsing." Carver, qui écrivait en 1766, met également "Ouisconsing", mais il ajoute que les Anglais prononcent Wisconsin. Le tout signifie, paraît-il, une rivière bordée de rocs, ce qui est assez exact dans le cas du Wisconsin.

J'ai donc raison de dire que tout ce qui s'écrit depuis deux siècles pour débrouiller l'impénétrable problème des mots Wisconsin, Orégon, Iowa et autres semblables n'a rien de conventionnel. Faute de documents historiques, nous dirons que ces mots sont d'origine indienne inconnue.

Régis ROY.

Gérard MALCHELOSSE.

Le Théâtre Canadien

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-25-27, rue Ste-Elisabeth

Montréal, Canada.

Prix: chaque volume, 25c.

Déjà parus:—

- 1.—*La Secousse* Par Jean Féron
Comédie dramatique en 3 actes. Inédit.
3 Hommes — 1 Femme
- 2.—*Les Pamoisons du Notaire* Par Alexandre Huot
3 actes. Inédit.
8 Hommes — 4 Femmes
- 3.—*Mon commis-Voyageur*.
Par le Chevalier E. Corriveau
3 actes. Inédit.
3 Hommes — 2 Femmes
- 4.—*Un Million pour un Casse-tête*. Par Oscar Séguin
Comédie-vaudeville en 3 actes. Inédit.
9 Hommes — 4 Femmes
- 5.—*La Visite Nocturne* Par Paul Coutlée
Pièce en un acte.
2 Hommes
- 6.—*Quand Même* Par A.-H. de Tremaudan
Pièces en 3 actes.
9 Hommes — 3 Femmes
- 7.—*Entre Deux Civilisations* Par Armand Leclaire
Pièces en 5 actes
- 8.—*Le Triomphe de la Croix* Par Julien Daoust
Pièces en 5 actes.
Pour hommes seulement
- 9.—*L'Aveugle de St-Eustache* Par L.-N. Senécal
Drame en 5 actes et 8 tableaux.
- 10.—*La Mère Abandonnée* Par Henri Deyglun
Drame en six tableaux.
- 11.—*Petit-Baptiste* Par A.-H. de Tremaudan
Comédie Héroïque en 4 actes.
- 12.—*Feu Follet* Par A.-H. de Tremaudan
Pièces en 4 actes.
- 13.—*Le Petit Maître d'Ecole* Par Armand Leclaire
Pièces en 4 actes.



Compliments

de

National Breweries, Limited

Dow Old Stock Ale

Dawes Black Horse Ale